LE PETIT
CHANSONNIER
FRANÇOIS.

2e Vol.

C. P. Marillier inv. et sculp. 1773.

BIBLIOTHEQUE ROYALE DE BELGIQUE

LE PETIT
CHANSONNIER
FRANÇOI,
OU
CHOIX
DES MEILLEURES CHANSONS,
SUR DES AIRS CONNUS.

TOME SECOND.

BIBLIOTHEQUE ROYALE DE BELGIQUE

A GENÈVE;
Et ſe trouve
A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques,
au-deſſus de la rue des Mathurins,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

TABLE
DES AUTEURS
Dont on a recueilli des Piéces dans le Chanſonnier François.

A

ADAM, Menuiſier de Nevers, T. II. pag. 10.
AMFREVILLE, (l'Abbé d') T. II. p. 38.
ARNAUD, (M. d') T. I. p. 137, 175, 251, 309. T. II. p. 239.
AUDE, (M.) T. II. p. 315.
AUDINOT, T. II. p. 139.
AUGUSTE, (M.) T. II. p. 226, 262, 299.
AUTREAU, T. I. p. 66. T. II. p. 140.

B

BAINVILLE, T. I. p. 94. T. II. 45.
BEAUMARCHAIS, (M. DE) T. II. p. 335.
BERNARD, T. I. p. 151.
B**(M. L. C. D.) T. I. p. 123, 161, 202, 265, 295, 311.
BERQUIN, (M.) T. II. p. 187.
BERTIN, (M.) T. I. p. 351.
BLIN DE SAINMORE, (M.) T. I. 153, 305.
BOIS-ROBERT, (l'Abbé de) T. II. p. 98.

BONNIER DE LAYENS (M.) T. I. p. 347. T. II. p. 313.
B**, (Madame la Marquise de) T. II. p. 230, 250.
B**, (M. le Chevalier de) T. I. p. 346. T. II. p. 210, 218, 268, 332.
BRET, (M.) T. I. p. 219, 297.
BUSSI D'AMBOISE, T. II. p. 85.
BUSSI-RABUTIN, (Le Comte de) T. II. p. 190.
B**, (M. de) T. I. p. 353.

C

CAILLY, (M. de) T. II. p. 59.
CASSINI, (Madame de) T. I. p. 316, 355.
CHATEAU-GIRON, (M. de) T. II. p. 304.
CHAULIEU, T. I. p. 11.
CHAUVELIN, (M. le Marquis de) T. I. p. 244, *en place de Madame* DUDEFFANT.
CHENEVIERES, (M. de) T. I. p. 146.
COLARDEAU, T. I. p. 109.
COLLÉ, (M.) T. I. p. 119, 129, 141, 189, 217, 273, 339. T. II. p. 17, 77, 119, 135, 145, 175, 231, 243, 265, 287, 305.
COULANGE, T. I. p. 28. T. II. p. 144.
CRÉBILLON, *pere*, T. II. p. 19.
C**, (M.) T. II. p. 174.

D

DAVESNE, (M.) T. II. p. 252.
DESHOULIERES, (Madame) T. II. p. 127.

DORAT, (M.) T. I. p. 154, 197, 211, 228, 241, 261, 281, 303, 317, 329. T. II. p. 134, 261, 294.
DU CHATEAU DE ROCHEBARON, (M.) T. II. p. 268.
DUFRESNY, T. I. p. 5, 39, 74.

E

EL* DE B** (Madame) T. I. p. 172.

F

FAVART, (M.) T. I. p. 122, 262, 282. T. II. p. 13, 33, 75, 94, 132, 149, 298, 309.
FAVART, (Madame) T. II. p. 41, 193.
FENELON, T. I. p. 36.
FE**, (Madame la Marquise de la) T. I. p. 359.
FLEURI, (M.) T. II. p. 201, 253.
FONTETTE-SOMMERY, (M. le Comte de) T. II. p. 203, 317.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, T. I. p. 330. T. II. p. 181, 205.
FRERON, T. I. p. 111.
FUZELLIER, T. II. p. 16, 108.

G

GALLET, T. II. p. 81.
GINGUENÉ, T. II. p. 324.
GRÉCOURT, T. I. p. 29. T. II. p. 25, 147, 308.
GROUVELLE, (M.) T. I. p. 327.

H

HAGUENIER, (D') T. II. p. 199.
HAMILTON, T. I. p. 54.
HÉNAUT, (Le Préſident) T. I. p. 47, 60, 83. T. II. p. 153.
HENRI IV, T. II. p. 7.

I

IMBERT, (M.) T. I. p. 239, 319, 357. T. II. p. 217, 249, 302.

J

JUVIGNY, (M. Rigoley de) T. I. p. 289.

L

LA BRUERE, T. II. p. 91.
LA CONDAMINE, T. I. p. 98.
LA FARE, T. II. p. 92.
LA FAIE, T. II. p. 138.
LA FOND, T. II. p. 100.
LA FONTAINE, T. I. p. 3.
LA GARDE, (DE) T. I. p. 81. T. II. p. 100.
LA HARPE, (M. de) T. I. p. 247, 277, 335. T. II. p. 155.

La Louptiere, (M. de) T. II. p. 303.
Lamarre, T. I. p. 65.
La Monnoie, T. I. p. 56.
Lamotte, T. I. p. 15, 53, 67.
La Place, (M. de) T. I. p. 183, 117. T. II. p. 47.
La Poujade, (Le Vicomte de) T. II. p. 10.
La Sabliere, T. II. p. 80.
La Tour, (de) T. II. p. 78.
Lattaignant, (L'Abbé de) T. I. p. 125, 138, 145, 165, 187, 209, 214, 224, 236, 243, 258, 271, 283, 301, 307, 323, 332. T. II. p. 43, 97, 177, 198, 225, 246, 271, 328.
Laujeon, (M. de) T. I. p. 179, T. II. p. 123.
Le Brun, T. II. p. 26.
Le Miere, (M.) T. I, p. 237. T. II. p. 255.
Léonard, (M.) T. I. p. 267, 318. T. II. p. 291.
Le Prieur, (M.) T. I. p. 333.
Le Sage, T. II. p. 8.
Lille, (M. l'Abbé de) T. I. p. 259.

M

Malezieu, T. I. p. 19.
Mangenot, (L'Abbé) T. I. p. 85. T. II. p. 73, 157, 242.
Mareschal, (M.) T. I. p. 337. T. II. p. 215, 251, 279.
Marigny, T. II. p. 125.
Marmontel, (M.) T. I. p. 213, 291, 343. T. II. p. 31, 103, 171, 319.
Masson de Morvilliers, (M.) T. I. p. 232. T. II. p. 235, 281, 323.

MONCRIF, T. I. p. 10, 35, 48, 51, 75, 91, 99, 107. T. II. p. 46, 195, 289.
MOREAU, (M.) T. I. p. 225.
MORFONTAINE, T. II. p. 22.
M**, (M.) T. I. p. 185.

N

N*** (M. L. D. D.) T. I. p. 203.

P

PANNARD, T. I. p. 21, 71, 86, 95. T. II. p. 35, 129, 158, 186, 295.
PATIN, T. II. p. 105.
PAVILLON, T. I. p. 35.
PEZAI, (Le Marquis de) T. I. p. 115. T. II. p. 277.
PIRON, T. I. p. 68, 105. T. II. p. 55, 69, 107, 152, 269.
PLUMETEAU, T. I. p. 55.
PONT-DEVEL, T. II. p. 39, 90.
PRÉVOST, (L'Abbé) T. I. p. 90.
P. (M. le Chevalier de) T. I. p. 313.
P* DE M. (M.) T. I. p. 249, 306.

Q

QUERLON, (M. de) T. II. p. 20.
QUINAULT, T. I. p. 6.

R

RACINE *le Fils*, T. I. p. 28.
RANCHIN, T. I. p. 24, 73.
REGNARD, T. I. p. 13.
REGNIER DESMARETS, T. II. p. 87.
REMOND DE S. ALBINE, T. II. p. 65.
RIBOUTÉ, T. II. p. 23, 233.
ROCHEBRUNE, T. II. p. 84.
ROCHON DE CHABANES, (M.) T. I. p. 285, 321.
ROUSSEAU, (Jean-Baptiſte) T. I. p. 1, 32, 42, 49, 64, 79. T. II. p. 238.
ROUSSEAU de Genêve, T. I. p. 127. T. II. p. 211.
ROYOU, (M.) T. I. p. 312. T. II. 329.

S

SAINT-AULAIRE, (Le Marquis de) T. I. p. 89. T. II. p. 116.
SAINT-EVREMOND, T. II. p. 58.
SAINT-LAMBERT, (M. de) T. I. p. 139, 255.
SAINT-PERAVI, (M.) T. I. p. 160, 191. T. II. p. 273.
SAINTONGE, (Madame de) T. I. p. 50.
SANADON, T. II. p. 180.
SAURIN, (M.) T. I. p. 135, 199. T. II. p. 42.
SAUTEREAU DE BELLEVAUD, (M.) T. I. p. 245.
SAUVIGNY (M. de) T. I. p. 354.
SCUDERI, (Mademoiſelle de) T. I. p. 9.
SEDAINE, (M.) T. I. p. 147, 196. T. II. p. 1.
S**, (M.) T. I. p. 169

T

THOMAS, (M.) p. 205.
TRÉMOUILLE, (Le feu Duc de la) T. II. p. 121.
TRESSAN (M. le Comte de) T. I. p. 163, 264.

V

VADÉ, T. I. p. 45, 215.
VALIERE, (M. le Duc DE LA) T. II. p. 359.
VERGIER, T. II. p. 167.
VERNES de Genêve, (M.) T. I. p. 233.
V***, (M. le Marquis de) T. I. p. 155.
VOLTAIRE, T. I. p. 134, 177, 242, 270. T. II. p. 285, 293.

Fin de la Table.

LE

LE PETIT CHANSONNIER FRANÇOIS.

TENTATION DE S. ANTOINE.

AIR : *Plus inconſtant que l'onde, &c.*

CIEL ! l'Univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?
Quel bruit ! quels cris ! quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre ;
Elle tombe par éclats ;
Tout eſt en poudre
Sur mon grabat.
Grand Dieu ! du haut des Cieux,
Vois ma diſgrace,
Et par ta grace,
Fais que je chaſſe
L'Enfer de ces lieux.

AIR : *Du haut en bas.*

C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſes alarmes ;
C'étoit ainſi
Qu'Antoine exprimoit ſon ſouci,
Lorſque le Diable, par ſes charmes,
Venoit chez lui faire vacarmes ;
C'étoit ainſi.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

L'on vit ſortir d'une grotte profonde
Mille démons, mille ſpectres divers :
Des noirs eſprits toute la troupe immonde,
Pour le tenter déſerta les Enfers.

AIR : *Turelure lure, & flon flon.*

L'on vit des Démons
De tous les cantons,
De la Ville & de la Campagne ;
De la Cochinchine & de l'Eſpagne ;
L'on y vit des Diables blondins,
Des bruns, des gris & des chatains :
Les bruns ſur-tout, méchans lutins,
Faiſoient remuer des pantins.

Turelure lure,
Et flon flon ;
Tous avoient leur ton,
Leur allure.

AIR : *La faridondaine.*

Quelques-uns prirent le cochon
De ce bon Saint Antoine,
Et lui mettant un capuchon,
Ils en firent un Moine :
Il n'en coûtoit que la façon,
La faridondaine,
La faridondon ;
Peut-être en avoit-il l'eſprit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

AIR : *Sous un Ormeau.*

Sur un ſopha,
Une Diableſſe en falbala,
Aux regards fripons,
Découvroit deux jolis monts
Ronds.

AIR : *Au fond de mon Caveau.*

Ronflant comme un cochon,
L'on voyoit ſur un trône
Un des Envoyés de Pluton;
Il portoit pour couronne
Un vieux réchaud de fer ſans fond,
Et pour ſceptre un tiſon;
Sous ſes pieds un démon,
En forme d'un dragon,
Vomiſſoit du canon.
Le diable s'éveille, & s'étonne;
Et dit : Garçon

AIR : *La Pierre Fitoiſe, Contredanſe.*

Courez vîte; prenez le patron,
Et faites-le moi danſer en rond :
Courez vîte; prenez-le patron;
Tirez-le par ſon cordon.
Bon !
Meſſieurs les Démons, laiſſez-moi donc !
Non, tu chanteras,
Tu ſauteras,
Tu danſeras.
Courez vîte; prenez-le patron,
Tirez-le par ſon cordon.
Bon !

AIR : *Quand la mer rouge apparut.*

Le Saint craignant de pécher
Dans cette aventure,
Courut vîte ſe cacher
Sous ſa couverture ;
Mais montant ſur ſon chalit,
Il rencontra dans ſon lit
Une Concubine ;
C'étoit Proſerpine.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Piqué dans ce bacanal,
D'avoir vu qu'on briſoit ſa cruche,
Et qu'un derriere infernal
Avoit fait caca dans ſa huche ;
Crainte auſſi de tentation,
Notre Saint prit un goupillon,
Et flanque aux Démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.

AIR *du ſecond quatrain des Folies d'Eſpagne.*

Tel qu'un voleur, ſitôt qu'il voit main-forte ;
Tel qu'un ſoldat à l'aſpect des Prévôts :
L'on vit s'enfuir l'infernale cohorte,
Et s'abîmer dans ſes affreux cachots.

AIR : *Ah ! maman, que je l'échappe belle.*

Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Dit le Saint tremblant,
Tout en ſortant
De ſa ruelle.
Ah ! mon Dieu ! que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faiſois le Diable cornard.

AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

Le Démon, quoiqu'il paſſe pour fin,
Ne fut pas ce jour aſſez malin.
S'il eut pris la forme de Toinette,
Cet air charmant, ſa taille & ſes appas ;
C'étoit fait ! la Grace étoit muette,
Et Saint Antoine eut volé dans ſes bras.

M. SÉDAINE.

LA BELLE GABRIELLE.

CHARMANTE Gabrielle !
Percé de mille dards,
Quand la Gloire m'appelle
A la suite de Mars ;
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne finis-je ma vie,
Ou mon amour !

Partage ma Couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellonne ;
Tiens-la de mon cœur.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Attribuée à HENRI IV.

LE BUVEUR.

AIR : *Ton himeur eſt Catherine.*

Que Phœbus gîte dans l'onde,
Ou là haut faſſe ſon tour,
Je bois toujours à la ronde,
Le vin eſt tout mon amour.
Soldat du fils de Sémélé,
Tout le tourment qui me peint,
C'eſt quand mon verre groſſeliſt,
Faute de me boire point.

Auſſi-tôt que la lumiere
Vient redorer nos côteaux,
Yvreſſe du doux de boire
Je careſſe les tonneaux.
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vois-tu donc plus, chez le More,
Que ſur mon nez, de rubis !

Si quelque jour, ſans ivre,
La Parque arrête mon pas,

LE BUVEUR.

AIR : *Ton himeur eſt Catherine.*

QUE Phœbus gîte dans l'onde,
Ou là haut faſſe ſon tour,
Je bois toujours à la ronde,
Le vin eſt tout mon amour.
Soldat du fils de Sémèle,
Tout le tourment qui me poinct,
C'eſt quand mon ventre gromelle,
Faute de ne boire point.

Auſſi-tôt que la lumiere
Vient redorer nos côteaux,
Pouſſé du deſir de boire
Je careſſe les tonneaux.
Ravi de revoir l'Aurore,
Le verre en main, je lui dis :
Vois-tu donc plus, chez le More,
Que ſur mon nez, de rubis ?

Si quelque jour, étant ivre,
La Parque arrête mes pas,

Je ne veux point, pour revivre,
Qu'tout un fi doux refpect;
Je n'en veux trop dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et planter ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

Moliere ADAM, *Monologue.*

A MADAME DE**.

AIR : *Il n'y a que ſept lieues de Paris à Pontoiſe.*

Vous ne devez rendre compte à perſonne
De ſon reſpect, de ſon attachement ;
Mais ſachez gré du tourment qu'on ſe donne,
Pour vous cacher un autre ſentiment.
Vous ne devez rendre compte à perſonne
De ſon reſpect, de ſon attachement.

La Vicomte DE LA POCHARDIE.

LA CRAINTE TARDIVE.

AIR : *Tant de valeur & tant de charmes.*

SONGEZ-BIEN que l'Amour ſait feindre,
Redoutez un ſage Berger :
On n'eſt que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Daphnis... Ah ! quelle adreſſe extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on ſe fait aimer,
En ne diſant point : je vous aime ?

D'aimer on doit bien ſe défendre,
Me diſoit-il dans ſes Chanſons ;
Mais il formoit de ſi doux ſons,
Qu'on s'attendriſſoit à l'entendre.

Des Amans me peignant l'ivreſſe,
Il m'entretenoit tout un jour ;
C'étoit pour condamner l'Amour ;
Mais c'étoit en parler ſans ceſſe.

Si je chantois dans le bocage ,
Pour m'écouter , il s'arrêtoit ;
Une autre Bergère chantoit ,
Il s'en retournoit au Village.

Daphnis , enfin , sut me contraindre
A partager sa tendre ardeur ;
Je sentis qu'il avoit mon cœur ,
Quand je commençois à le craindre.

L'AMOUR CAPTIF.

AIR : *Sous un Ormeau.*

DANS un détour,
Me promenant au bois un jour,
J'apperçus l'Amour
Assis auprès d'un tilleul,
Seul.
A l'aſpect du trompeur,
Je recule en tremblant de frayeur ;
Mais il a l'air ſi doux !
Qu'ai-je à craindre ? approchons... ſauvons-nous!
O ſort heureux !
Le traître dort, tout ſert mes vœux ;
Ses yeux dangereux
Sont couverts d'un voile épais...
Paix !

Pour lui prendre ſes traits,
Dans ces lieux, tenons-nous aux aguets.
Eſſayons ſi par-là
Je pourrai... doucement... Les voilà !
Ne tardons pas,
Pour l'enchaîner formons des lacs :

Mais que fais-je, hélas !
S'il s'éveilloit ! . . . Non, il dort
Fort.
Raſſurons nos eſprits;
Serrons-le, dans ces nœuds il eſt pris.
Le cruel auſſi-tôt
Fait un cri, ſe reveille en ſurſaut.
Tyran des cœurs,
Reçois le prix de tes rigueurs.
Je ris de tes pleurs;
Dans mes liens
Je te tiens;
Viens.

Il répond en ces mots :
Ecoutez mes ſoupirs, mes ſanglots;
Je ſuivrai votre loi;
Je vous jure un reſpect . . . lâchez-moi.
Tu me promets
De ne troubler jamais, jamais,
La tranquille paix,
Dont, juſqu'ici
J'ai joui ?
Oui.

Pourquoi faire captif
Un enfant qui paroît ſi naïf ?

Je le fais trop ſouffrir :
Délions, je me ſens attendrir.
Tu m'as lâché,
Me dit l'Amour d'un air touché ;
Et d'un trait caché,
L'ingrat, hélas !
Me perça.
Ah !

Tout mon ſang ſe troubla ;
Le perfide, en riant, s'envola.
Je me ſens pénétrer
D'une ardeur . . . & ne puis reſpirer.
Voilà comment
L'Amour content
Tient ſon ſerment.
Ah ! Dieux ! quel tourment !
Ainſi que lui tout Amant
Ment,

M. FAVART.

DEMAIN.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

DEMAIN eſt un jour qui fuit
Lorſque vous croyez qu'il s'avance ;
Au milieu de chaque nuit,
Il perd ſon nom dans ſa naiſſance.
Lorſqu'on croit ſe ſaiſir de lui,
On trouve que c'eſt aujourd'hui.
Juſqu'à ce jour, aucun humain
N'a pu voir arriver demain.

FUZÉLIER.

LES

LES DIFFÉRENS ÉTATS.

AIR : *Et voilà comme l'homme, &c.*

INSENSÉS ! nous ne voyons pas
Les chagrins des autres États,
Et nous voulons changer le nôtre
Souvent contre celui d'un autre,
A qui le sien déplaît autant ;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Heureux eſt le petit Colet,
Dit le Marquis avec regret !
Mais ſous cet habit qui le gêne
L'Abbé qui le porte avec peine,
Trouve ſon rôle rebutant ;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Que le Marchand fait de bons coups,
Dit le Rentier d'un ton jaloux !

L'autre dit que dans le commerce,
Tout le trahit, tout le traverſe,
Qu'on ne voit plus d'argent comptant ;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

L'hymen a-t-il joint, par ſes nœuds,
L'Amant à l'objet de ſes vœux :
L'Epouſe perd ſa bonne mine ;
L'Epoux trouve chez la voiſine
Je ne ſais quoi de plus tentant :
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Lorſqu'à Tircis, pour l'appaiſer,
Cloris laiſſe prendre un baiſer,
Il veut une faveur plus grande ;
Plus il obtient, plus il demande ;
Ses deſirs vont en augmentant ;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

L'enfant voudroit devenir grand,
Le vieillard être adoleſcent,
La fille être femme & puis veuve,
La veuve ſe donner pour neuve,
La vieille fixer un amant;
Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

Muſique & paroles du RÉGENT.

LA CONSTANCE.

AIR : *Adieu donc, cher la Tulippe.*

LA beauté toujours nouvelle,
Rend mon feu toujours nouveau.
J'aimerai juſqu'au tombeau
Mon aimable Tourterelle;
Et ſi l'ame eſt immortelle,
Nos amours
Dureront toujours.

CRÉBILLON, Pere.

A MADAME DE**,

Pour sa Fête.

AIR : *Babet m'a sçu charmer.*

SI tu veux imiter,
Agathe, ta Patrone,
Il faut te contenter,
Comme elle, d'être bonne.
Joins à sa douceur,
Cette aimable humeur
Que la vertu respire.
Mais ne sois Sainte de long-tems ;
Et, pour qu'on te fête céans,
Garde-toi bien d'être à trente ans
Ni Vierge ni Martyre,
Ni Vierge ni Martyre.

M. DE QUERLON.

LA MÉFIANCE.

AIR *de Joconde.*

LISANDRE ſuit par-tout mes pas ;
Je ne veux plus l'entendre :
Il m'aime, il me le jure ; hélas !
Que ſon diſcours eſt tendre !
Amour, n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux ſurprendre ?
Que de raiſons pour n'aimer pas :
Mais comment s'en défendre ?

Ce Berger eſt fait pour charmer,
Je ne ſaurois le taire ;
Mais il peut feindre de m'aimer,
Et ne chercher qu'à plaire.
Amour, n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux ſurprendre ?
Que de raiſons pour n'aimer pas :
Mais comment s'en défendre ?

Amour, caches mon embarras,
Ou rend conſtant Liſandre.

A faire des Amans ingrats,
Quel plaisir peux-tu prendre ?
Cruel, n'as-tu donc des appas
Que pour nous mieux surprendre ?
Que de raisons pour n'aimer pas :
Mais comment s'en défendre ?

LE PRÉCIEUX VERRE.

JE ne changerois pas, pour la Coupe des Rois,
Ce petit Verre que tu vois.
Ami, c'est qu'il est fait de la même fougere
Sur laquelle, cent fois,
J'amusai ma Bergere.

MORFONTAINE.

IMITATION D'ANACRÉON.

QUE ne ſuis-je la fougere
Où, ſur le ſoir d'un beau jour,
Se repoſe ma Bergere,
Sous la garde de l'Amour!
Que ne ſuis je le zéphire
Qui rafraichit ſes appas,
L'air que ſa bouche reſpire,
La fleur qui naît ſous ſes pas!

Que ne ſuis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans ſon ſein!
Que ne ſuis-je la parure
Qu'elle met ſortant du bain!
Que ne ſuis-je cette glace,
Où ſon minois répeté
Offre à nos yeux une Grace
Qui ſourit à la Beauté!

Que ne ſuis-je l'oiſeau tendre
Dont le ramage eſt ſi doux,
Qui, lui-même, vient l'entendre,
Et mourir à ſes genoux!

Que ne ſuis-je le caprice
Qui careſſe ſon deſir,
Et lui porte en ſacrifice
L'attrait d'un nouveau plaiſir !

Que ne puis-je, par un ſonge,
Tenir ſon cœur enchanté !
Que ne puis-je, du menſonge,
Paſſer à la vérité !
Les Dieux qui m'ont donné l'être,
M'ont fait trop ambitieux :
Car, enfin, je voudrois être
Tout ce qui plaît à ſes yeux.

Riboutté.

LA COMMODITÉ DES FIACRES.

AIR : *Fille qui voyage en France.*

DANS un amoureux myſtere,
Un Fiacre eſt d'un grand ſecours ;
Du voyage de Cythère
Il précipite le cours :
Chaque ſecouſſe
Fait avancer les Amours,
Sans qu'on les pouſſe.

Près d'un Bal, un Fiacre habile
S'alla placer à propos.
L'Amour trouvant cet aſyle
Propre à cacher ſes travaux,
Ouvrit ſa bourſe,
Et lui paya ſon repos
Plus que ſa courſe.

GRÉCOURT.

CHANSON A BOIRE.

QUEL effroyable bruit ! quels feux étincelans !
Jupiter, aux Mortels, déclare-t-il la guerre ?
Veut-il encor, par son tonnerre,
Foudroyer de nouveaux Titans ?
Gronde tonnerre affreux, & ravage le Monde
Par tes redoutables fureurs ;
Fais tout trembler d'effroi, sur la terre & sur l'onde :
Mais respecte du moins la vigne & les Buveurs.

Le Brun.

MAROTTE.

AIR : *La Calotine.*

J'AI la marotte
D'aimer Marotte ;
Je la préfere à
Nos Sœurs de l'Opéra.
C'eſt une impure
Preſque auſſi sûre
Que ces belles Demoiſelles-là.

C'eſt qu'elle eſt jolie !
C'eſt qu'elle eſt polie ! . . .
C'eſt qu'elle eſt d'une folie ! . . .
Elle ſe rit toujours de quelqu'un . . .
De l'eſprit ſans ſuite,
Sa conduite
N'a pas le ſens commun.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte :
Quoique trop ouverts,
Je préfere ſes airs
Aux graves mines
De nos Robines,
Dont l'orgueil eſt le moindre travers.

Cet hiver, par accident ;
La veuve d'un Préſident
M'avoit pris en attendant ;
Et ce printems,
J'eus quelque tems,
La femme d'un Intendant ;
Mais à corps défendant.
Combien je ſouffris !
Si c'eſt, mes amis,
Un malheur d'être pris
Par des Préſidentes,
C'eſt encor pis,
D'avoir des Intendantes.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte ;
Habile en amour
Elle y ſait plus d'un tour.
C'eſt une aiſance,
Une indécence :
On croit voir une femme de Cour.
De ces femmes-là,
J'en ai juſques-là ;
Ces fortunes-là
Ne ſont pas de grandes trouvailles,
Et l'on en aura
Tant qu'on en voudra,
D'autant qu'à Verſailles

C'eſt à qui s'en s'en défera.
Mais ici déjà,
L'on en veut à
Ma pauvre Marotte ;
Déja l'on complotte
De me l'accrocher.
On veut chercher
A s'aboucher ;
On offre cher
En viager :
Je l'ai fait déloger.

Un des meilleurs
Enchériſſeurs ;
O tems ! ô mœurs !
C'eſt . . . il faut que je nomme
L'homme ;
C'eſt un riche Abbé titré,
Mitré,
Taré :
Son nom, c'eſt . . . non,
Ne diſons pas tout haut ſon nom.
Mais ſi je ne le nomme pas,
Autre embarras :
Le Clergé qu'on vient d'aſſembler
Me fait trembler.
Tous nos Prélats,
Gens délicats,

Qui jeûneront,
D'abord prendront
Ce qu'ils pourront;
Puis chercheront,
Déterreront
Marotte, & me l'enléveront.
Marotte eſt faite exprès pour eux:
Elle a des yeux
Tendres & bleus,
Bien ſcandaleux;
Quand elle lorgne, il eſt douteux
Si Marotte ne fait pas mieux.
Sur nos Pontifes indécens,
Ces charmes-là ſont bien puiſſants;
Et d'ailleurs, Marotte a des ſens
Récompenſants
Les inſolents
Qui montrent des talents.

J'ai la marotte
D'aimer Marotte;
Tant que je pourrai,
Je la conſerverai;
Mais s'il arrive
Que l'on m'en prive,
Je m'en.... ma foi! je m'en paſſerai.

M. Collé.

LE BAISER.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphir.*

BAISER charmant, signal des plaisirs,
Du tendre amour flatteuses prémices !
Quel doux espoir luit à mes desirs,
Sous tes heureux auspices !

Quels feux naissans !
Quels transports pressans !
La pudeur farouche
Céde & consent.
L'ame est sur la bouche ;
Par elle on se touche,
Par elle on se rend.
Baiser charmant, &c.

Fleurs, vous naissez,
Vous embellissez ;
Mais le jour expire ;
Vous languissez ;
Le tendre zéphire
Vous baise, soupire,
Et vous renaissez.

Baiſer charmant, ſignal des plaiſirs;
Du tendre amour flatteuſes prémices!
Quel doux eſpoir luit à mes deſirs,
Sous tes heureux auſpices!

M. MARMONTEL.

COUPLET.

AIR : *La trop innocente Colette*, ou *comme v'là qu'c'eſt fait.*

SUR le prix de ta gentilleſſe,
Liſe, ne vas pas tracaſſer;
Fille à quinze ans qui ſe redreſſe,
Voudroit à trente careſſer.
Jadis certain ſage de Grèce
Vint à Laïs, pour l'embraſſer:
La Dame tint trop ſur l'eſpéce.
Oh! bien, dit-il, faut s'en paſſer:
N'y a qu'à m'laiſſer,
N'y a qu'à m'laiſſer.

L'ENTHOUSIASME DE L'AMOUR.

J'AIME une ingrate Beauté,
Et c'eſt pour toute ma vie.
Je n'ai plus de volonté ;
Ma liberté m'eſt ravie.
Thémire a des rigueurs :
Mais mon cœur les préfere
Aux plus douces faveurs
De toute autre Bergere.

Quand aux champs, dès le matin,
Le ſoin du troupeau l'appelle,
Le Ciel devient plus ſerein,
Le jour ſe leve avec elle.
Les amoureux Zéphirs
Naiſſent de ſon haleine,
Et mes tendres ſoupirs
La ſuivent dans la plaine.

Le Roſſignol va chantant,
Joyeux de la voir ſi belle.
Le Papillon voltigeant
La prend pour la fleur nouvelle.

Pour mourir ſur ſon ſein,
On voit les fleurs éclore ;
De l'éclat de ſon tein,
La roſe ſe colore.

Malgré ſa timidité,
Qui la rend plus belle encore,
D'une douce volupté,
Dans ſes yeux, j'ai vû l'aurore ;
Et ſa bouche exprimer,
Par un tendre ſourire,
Ce doux plaiſir d'aimer,
Qu'elle craint & deſire.

M. FAVART.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TEMS.

DANS ma jeuneſſe,
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,
La conſtance brilloit,
La bonne-foi régnoit
Entre l'amant & la maîtreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela ;
Ce n'eſt qu'injuſtice,
Trahiſon, malice,
Changement, caprice,
étours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha ;
Et l'amour va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des Défenſeurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foibleſſe.

Aujourd'hui ce n'eſt plus cela;
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Mineur & pupille;
Sur tout on grapille;
Et Thémis va
Cahin, caha,
Et Thémis va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Quand deux cœurs amoureux
S'uniſſoient tous les deux,
Ils ſentoient mêmes feux;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendreſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela:
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'eſt qu'une étincelle,
L'Amour bat de l'aîle,
Et l'Epoux va
Cahin, caha.
Et l'Epoux va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
On voyoit des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicateſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Les vers aſſoupiſſent,
Les ſcènes languiſſent,
Les Muſes gémiſſent,
Succombent, périſſent ;
Pégaſe va
Cahin, caha.
Pégaſe va
Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Les Papas, les Mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'Amant eſt habile,
La Fille docile,
La Mere facile,
Le pere imbécile,

Et l'honneur va
Cahin, caha.
El l'honneur va
Cahin, caha.

PANARD.

AIR.

POUR écarter l'indifférence,
Il eſt tant de ſecrets charmans;
Faut-il que contre l'inconſtance,
L'Amour n'ait point de taliſmans!
Faut-il que contre l'inconſtance,
L'Amour n'ait point de taliſmans!

L'Abbé D'ANFREVILLE.

LE MOINE GRIS.

AIR *du Birbé.*

Gens de bien, prêtez l'oreille,
Plaignez mon destin maudit
Qui me fait aimer Nanette,
Qu'un Moine en secret intrigue.
Dieu vous garde du Moine gris,
Birbé,
Dieu vous garde du Moine!

Si par mon bien je la tente,
Par mon rang, par mon crédit;
Lui, plus modeste, ne vante
Que son âge & son habit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Birbé,
Dieu vous garde du Moine!

Si je parle à la perfide,
L'Amour me rend interdit;
Mais lui, d'un regard avide
Accompagne son débit.

Dieu vous garde du Moine gris ;
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !

Si je vole chez la Belle
Sitôt que l'aurore luit,
Je trouve chez l'infidelle
Mon rival qui s'établit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !

A ſa porte, en Petit-Maître,
Si je fais le guet la nuit,
Je le vois par la fenêtre
Qui, malgré moi, s'introduit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !

Si je cauſe à ſa ruelle,
Il s'aſſit deſſus ſon lit ;
Et ſi je bois avec elle
Quatre coups, il en boit huit.
Dieu vous garde du Moine gris,
Biribi,
Dieu vous garde du Moine !

PONTDEVEL.

ANNETTE.

Annette, à l'âge de quinze ans,
Eſt une image du Printems :
C'eſt l'aurore d'un beau matin,
Qui ne veut naître,
Et ne paroître
Que pour Lubin.

Son tein bruni par le ſoleil,
Eſt plus piquant, eſt plus vermeil :
Blancheur de lys eſt ſur ſon ſein ;
Mouchoir le couvre,
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Sa bouche appelle le baiſer ;
Son regard dit qu'on peut oſer ;
Mais tout autre oſeroit en vain :
C'eſt une Roſe,
Qui n'eſt écloſe
Que pour Lubin.

Feue Madame FAVART.

L'UNION DE LA NATURE.

AIR : *Ton himeur eſt, Catherine.*

FAIS-NOUS brûler de tes flammes,
Amour, c'eſt l'unique bien ;
Qu'il eſt doux d'unir deux ames !
Mais pour former ce lien,
Tendres Amans, pour Notaires,
Ne prenez que le plaiſir,
Pour témoins, que le myſtère,
Pour Prêtre, que le deſir.

M. SAURIN.

LA MEILLEURE ÉTUDE.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

J'AIME beaucoup mon Cabinet ;
Je paſſe en ce réduit ſecret
Plus de la moitié de ma vie.
Mais ne crois pas, pauvre idiot,
Que là, je liſe & j'étudie ;
Non, non, je ne ſuis pas ſi ſot.

Ce n'eſt Deſcartes, ni Newton,
Ni Virgile, ni Cicéron ;
Ce n'eſt Socrate ni Sénéque,
Ni Platon, ſurnommé Divin,
Qui forme ma bibliothéque ;
Mais force liqueur & bon vin.

Thémire, dont je ſuis la loi,
Vient philoſopher avec moi ;
Le Spectacle de la Nature,
Que, tour-à-tour, nous nous prêtons,
Y fait notre unique lecture ;
Nuit & jour nous le feuilletons.

Entre nous deux, jamais d'ergo,
Ni de ſophiſme en Baroco.
Nous laiſſons ces vaines ſciences,
Et nous tirons tout ſimplement
Nos preuves & nos conſéquences,
Du fond même du ſentiment.

Sans alembiquer des ſecrets
Métaphyſiques, trop abſtraits,
C'eſt en conſultant la Nature
Que nous allons à ſon Auteur;
Et dans la belle Créature,
Nous admirons le Créateur.

C'eſt dans cet aimable réduit,
Que nous travaillons jour & nuit.
Des loix de la ſaine phyſique
Nous faiſons notre amuſement,
Et nous réduiſons en pratique
Les principes du mouvement.

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.

LE DOUBLE TRAIT.

L'Amour caché dans un buiſſon,
Vit Colin & Nannette :
Tout auſſi-tôt, ce Dieu fripon
Joua de l'arbalette ;
Et de la fille & du garçon
Ne fit qu'un ſur l'herbette.

Fier de ce coup, il s'approcha
Du couple qui ſe pâme ;
Mais ce ſpectacle le toucha,
Et par un trait de flamme
Qu'avec roideur il décocha,
Ce Dieu leur rendit l'ame.

Colin, le premier ſe dreſſant,
Joyeux outre meſure,
Dit à Nannette, en l'embraſſant :
Comment va ta bleſſure ?
Elle répond, en rougiſſant,
Ta ſanté me raſſure.

BAINVILLE.

LE PORTRAIT MULTIPLIÉ.

N'êtiez-vous point cette Armide
Qui ſavoit ſi bien charmer ?
Eſt-ce en vous voyant qu'Ovide
Compoſa ſon art d'aimer ?
Quand Zéphir étoit fidelle,
D'une tendreſſe ſi belle,
N'êtiez-vous pas l'aimable objet ?
Un Enfant qui ſuit vos traces,
Cent fois m'a dit en ſecret :
Tout ce qui te peint les Grâces,
De Thémire eſt le portrait.

Moncrif.

LES FAUSSES ILLUSIONS.

AIR *de Joconde.*

AMI, tel eſt notre deſtin :
Tout paſſe dans la vie.
Quand je quittai le Dieu du vin,
Je brûlai pour Sylvie.
Les Muſes même, trop ſouvent,
Ont reçu mon hommage :
Je les redoute maintenant ;
Mais, en ſuis-je plus ſage ?

Tu te trompes, ſi tu le crois ;
Et la Sageſſe auſtere,
Vainement fait parler des droits
Que le deſir fait taire.
Le cœur eſt fait pour le plaiſir,
Il eſt jeune à tout âge ;
Interdiſez-lui le deſir :
Quel ſera ſon uſage ?

Eſpoir de ſuccès & d'honneurs,
Séduiſante manie ;
Phoſphores brillants & trompeurs,
Laiſſez en paix ma vie :

Contre vous je combats envain,
Quand la gloire vous guide ;
Mais, plus l'eſprit ſe trouve plein,
Et plus le cœur eſt vuide.

Froid & redoutable poiſon,
D'un cœur tendre & ſenſible ;
Tyran, qu'on appelle Raiſon,
Que ton joug eſt pénible !
Lorſque ſous la loi des deſirs
Je béniſſois mes chaînes,
Je ne comptois que mes plaiſirs :
Tu calcules mes peines.

M. DE LA PLACE.

LE

LE PHILOSOPHE.

AIR : *Pour vivre ici ſans regret.*

POUR vivre ici ſans regret,
Amis, je ſais un ſecret.
Toujours d'envie en envie,
Je vais égayant ma vie :
Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

La ſageſſe eſt un grand bien,
Dit un Vieux qui ne peut rien ;
Mais en attendant cet âge,
Où je deviendrai ſi ſage,
Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

S'il ne falloit que mourir,
A rien je n'irois courir.
La mort de tout ſoin délivre ;
Mais, item, puiſqu'il faut vivre,
Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

A la table, comme au lit,
Je ſais tout mettre à profit.
Sans qu'aucuns ſoins me traverſent ;
L'Amour & Bacchus me bercent ;
Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

Quand on eſt ſans paſſions,
On vit ſans tentations :
Mais moi qui ne ſuis pas dupe,
A ſuccomber je m'occupe ;
Je ris, je boi ;
Les plaiſirs ſont faits pour moi.

Attribuée au Régent.

LA GÉNÉRATION PRÉCOCE.

VAUDEVILLE.

AIR : *N'y a plus d'enfans.*

QU'UNE fille étoit étonnée,
Le premier jour de l'hymenée !
Pour l'inſtruire, il falloit du tems ;
A préſent de peine on eſt quitte,
On trouve femme toute inſtruite :
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

A trente ans, jadis une fille
Songeoit à ſe mettre en famille ;
Ah ! combien on perdoit de tems !
On en fait un meilleur uſage,
Dès douze ans on entre en ménage :
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

Nos vieux aïeux, froides idoles,
A vingt ans alloient aux Ecoles ;
Ils voyoient tard leurs deſcendans ;

Qu'ils étoient ſots ! Pour moi j'eſpère
Qu'à quinze ans je me verrai père.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

Un Gaſcon vante ſa naiſſance,
Un Parvenu ſon opulence ;
Chacun ſe met au rang des Grands.
Le Bréjeur fait l'homme de guerre,
Plus d'une fille fait la mere.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

C'eſt bien vainement que ma mere,
De l'Amour me fait un myſtère ;
Je n'ai qu'onze ans, mais je me ſens ;
Et quand mon petit cœur ſoupire,
J'entends bien ce qu'il me veut dire.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

Du tems que vivoit mon grand-Pere,
Dans l'excès on ne donnoit guère,
On étoit jeune à cinquante ans :
A préſent, dès l'adoleſcence,
Hélas ! la vieilleſſe commence.

N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

Avant de ſavoir l'art profane,
Qu'au Palais on nomme chicane,
Un Procureur paſſoit trente ans ;
A préſent, fort jeune on y brille,
Le moindre petit Clerc vous pille.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

Aimer ſans perdre l'innocence,
Sécher dans la perſévérance,
C'étoit l'uſage au bon vieux tems ;
A préſent on n'eſt plus ſi dupe,
A languir, bien fou qui s'occupe.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

Jadis l'ignorante Jeuneſſe,
N'oſoit décider d'une Piéce,
C'étoit l'emploi des vieux Savans ;
Aujourd'hui le goût prévient l'âge,
Chacun peut juger d'un Ouvrage.
N'y a plus d'enfans,
N'y a plus d'enfans.

LE NIAIS.

AIR : *Et voilà comme & voilà juſtement, &c.*

BLAISE un jour voulant m'embraſſer,
Je fis ſemblant de me mettre en colere ;
Le ſot alors, pour m'appaiſer,
Me promit bien de n'y plus retourner.
Pierrot ſait mieux ce qu'il faut faire,
Ce que je n'oſe donner il le prend ;
Et voilà comme, & voilà juſtement,
Comme il faut que faſſe un Amant.

SUR LA PREMIERE SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE DE M. DE V.....

AIR : *Paris eſt au Roi.*

BLASPHÊMES nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux;
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis?
Que dites-vous, amis,
De ce beau ſalmis?
Mauvais rêve,
Sacré glaive,
Billet, caſſette & bandeau:
Sot oracle,
Faux miracle,
Prêtres & Bedeaux,
Chapelle & tombeaux.
Blaſphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux.
Que n'a-t-on pas mis

Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau ſalmis ?
Tous les Diables en l'air,
Une nuit, un éclair,
Le phantôme du Feſtin de Pierre ;
Bruit ſous terre,
Grand tonnerre,
Foudres & carreaux,
États-Généraux.
Blaſphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux.
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis ?
Que dites-vous, amis,
De ce beau ſalmis ?
Reconnoiſſance au bout,
Amphigouri par-tout.
Inceſte, mort aux rats, homicides,
Parricides,
Matricides,
Bel imbroglio,
Joli quiproco.
Blaſphêmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,

Et brides à veaux ;
Que n'a-t on pas mis
Dans Sémiramis ?
Battez des mains, amis,
A ce beau ſalmis.

PIRON.

LA COMMERÇANTE.

AIR : *De la béquille du Pere Barnaba.*

SUR les vaiſſeaux d'Amour,
Commerçante gentille,
Thérèſe mit un jour
Ses gants en pacotille :
Hélas ! la pauvre fille,
Pour tout gain n'attrapa,
Qu'un grand coup de béquille
Du Pere Barnaba.

LE FAUX BONHEUR.

QU'AVEZ-VOUS fait de mon amour ?
Bonheur fatal, funeſte jouiſſance !
Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour !
Que je vous attendois avec impatience ?
Rendez, trompeur, rendez-moi mes deſirs,
Et je vous rendrai vos plaiſirs.

S. EVREMOND.

L'AMANT DU JOUR.

AIR *de Joconde.*

JE viens de quitter ma Cloris,
Pour reprendre Glycere.
Cloris en jette les hauts cris ;
Je ne ſaurois qu'y faire.
On eſt bien en regle, je crois,
Lorſque pour une Belle
On a brûlé quatre grands mois
D'une ardeur éternelle.

Je veux lui donner mon ami,
Jeune & beau comme un Ange ;
Glycere lui rend ſon mari :
Cloris gagne à l'échange.
Mais rien ne peut calmer l'humeur
De cette Beauté fière,
A qui j'ai ravi la douceur
De rompre la première.

J'ai ſu la prévenir d'un jour,
Demain j'avois mon compte ;
Car demain ſur un autre amour

Elle avoit un à-compte.
Que dans trois mois mon ſucceſſeur
La quitte, ou qu'on le chaſſe,
Peut-être aurai je le bon cœur
De reprendre la place.

Voilà comme on aime aujourd'hui,
C'eſt la grande méthode.
Le bon ton écarte l'ennui
D'une intrigue à la mode.
Le cœur bientôt las de jouir,
Languit dans la conſtance;
L'Amour n'eſt pas fait pour vieillir,
Son bel âge eſt l'enfance.

M. de Cailli.

L'AMOUR SANS INTÉRÊT.

AIR : *Que les Bergers de nos Hameaux.*

QUE les Bergers de nos Hameaux,
Soient éblouis de l'éclat des richeſſes ;
Fortune, à l'ombre des ormeaux,
Je ne ſuis point ſéduit par tes promeſſes.
L'Amour me fait un ſort plus doux :
J'en ſais goûter le délice ſuprême ;
J'ai des rivaux, qu'ils ſoient jaloux :
J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime.

Ma Maîtreſſe a de la beauté :
Dans ces cantons tout le monde l'adore ;
Mais loin d'en tirer vanité,
Il nous paroît qu'elle ſeule l'ignore.
Elle eſt ſenſible à mon amour ;
Et pour le prix de ma tendreſſe extrême,
Je l'entends redire à ſon tour :
J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime.

Toi qui pour objet de tes vœux,
Cherches les biens, les amaſſe ou les donne ;
Toi dont le vol ambitieux

Te place auprès du Monarque & du Trône,
Mille Beautés briguent ta foi ;
Mais es-tu sûr d'être aimé pour toi même ?
Et peux-tu dire, ainsi que moi :
J'ai le bonheur de plaire à ce que j'aime ?

Fortune, emplois, brillans honneurs,
Riches Palais, dignités, abondance ;
Etalez vos charmes trompeurs,
Et des humains rempliſſez l'eſpérance.
Inſenſible à tous vos attraits,
A les braver mon plaiſir eſt extrême :
Non, non, vous ne vaudrez jamais
Le ſort charmant de plaire à ce que j'aime.

L'ORANGER.

COUPLETS A LA COMTESSE DE BL...,

En lui envoyant un Oranger.

AIR *du Vaudeville d'Epicure.*

DE l'aimable & ſavante Grèce,
Le Code en tout tems admiré,
Ordonna qu'à chaque Déeſſe
Un arbre ſeroit conſacré :
Le Myrte fut à la plus belle ;
A la plus ſage l'Olivier ;
Le Pin, à la vielle Cybelle ;
Mais à pas une l'Oranger.

Si ce n'étoit point un myſtère,
Verroit-on, ſans être étonné,
L'arbre le plus digne de plaire,
De tout l'Olympe abandonné ?
Suivant l'ingénieux ſyſtême
De l'Antique Religion,
Tout eſt ſigne, ſymbole, emblême,
Et rien ne s'y fait ſans raiſon.

L'arbre heureux, en qui la Nature
Se plaît à montrer, en tout tems,
Les fruits, les fleurs & la verdure,
L'Été, l'Automne & le Printems,
Fut réfervé, pour appanage,
A la Beauté qui brilleroit
Des plus doux charmes de tout âge,
Quand l'Olympe la trouveroit.

Dans l'Hiſtoire qui nous préſente,
De chaque Déïté, les traits;
L'une eſt belle, mais imprudente,
Une autre eſt ſage, ſans attraits.
Or il falloit que la Déeſſe
Réunit, en toute ſaiſon,
La fraîcheur avec la ſageſſe,
Les grâces avec la raiſon.

Parmi ce qu'aux Cieux on adore,
Une telle Divinité
Ne s'étant point montrée encore,
L'Arbre, ſans Patrone, eſt reſté.
Mais il trouve, aux bords de la Seine,
Celle qui doit le protéger;
Bl... ſon deſtin vers vous l'entraîne,
C'eſt pour vous qu'eſt fait l'Oranger.

M. DE LILLE.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE

DE L'AMOUR AU VILLAGE.

LUCAS me disoit l'autre jour ;
Tout s'aime en ce riant bocage ;
Aimons-nous donc à notre tour :
L'Amour n'est qu'un badinage.
Non, non, Colette depuis peu,
Soupire & gémit en cachette ;
Ah ! c'est l'amour qui l'inquiette :
L'amour n'est pas un jeu.

Le cœur ne ressent à la Cour
Qu'une ardeur tranquille & volage ;
On s'aime, on s'oublie en un jour :
L'amour n'est qu'un badinage ;
Mais au Village, c'est un feu
Qui gagne toujours, qui dévore ;
On s'aime, il faut s'aimer encore :
L'amour n'est pas un jeu.

Quand j'ons bian pris de ce doux jus,
J'aimons Lisette davantage ;

Dam : c'eſt bras deſſous, bras deſſus :
L'amour n'eſt qu'un badinage.
Mais paiſangué ! j'en fais l'aveu,
Quand j'nons bû que de l'iau claire,
Liſette a biau dire & biau faire :
L'amour n'eſt pas un jeu.

Ma mere dit que tout Amant
Eſt dangereux ; c'eſt bien dommage !
Va, me dit Guillot ! elle ment :
L'amour n'eſt qu'un badinage.
Sur l'herbe, aſſoyons-nous un peu,
Je veux te le faire connoître :
Mais il m'y fit bien voir, le traître,
Qu'amour n'eſt pas un jeu.

Iris, avec un ſeul pompon,
Embellit ſon jeune viſage ;
La toilette, pour ce tendron,
N'eſt qu'un ſimple badinage.
Mais pour Aminte, qui dans peu
Aura ſa trentaine complette,
Je réponds bien que la toilette
Ne ſera pas un jeu.

Tant qu'avec ſa femme, un mari
Fournit aux frais du mariage,
On le mitonne, il eſt chéri :
L'hymen n'eſt qu'un badinage.
Mais laiſſe-t-il mourir ſon feu,
Les ſoupçons troublent le ménage ;
On gronde, on crie, on fait tapage :
L'hymen n'eſt pas un jeu.

Maman rit de mes rendez-vous
Avec des garçons de mon âge,
Et croit bonnement que pour nous,
L'amour n'eſt qu'un badinage :
Mais j'ai mes douze ans depuis peu ;
Si je laiſſe faire Liſandre,
Maman pourra bientôt apprendre,
Qu'amour n'eſt plus un jeu.

Rémond de Saint-Albine.

AZULMÉ.

AIR *de Joconde.*

L'AMOUR nous parle par vos yeux ;
Il nous flatte, il nous touche :
Il folâtre dans vos cheveux ;
Il rit sur votre bouche.
Par-tout en vous, ce Dieu vainqueur
Se préſente avec grace ;
Quoi ! ſeulement dans votre cœur,
N'auroit-il point de place ?

BOUQUET

A M. LE COMTE DE S. F.

Pour le jour de ſa Fête.

AIR *des Triolets.*

CÉLÉBRONS ſa fête aujourd'hui
Du Saint que tout le monde aime ;
De notre unique & cher appui,
Célébrons la fête aujourd'hui.
Le verre à la main, devant lui,
Lui verſant raſade à lui-même,
Célébrons la fête aujourd'hui
Du bon Saint que tout le monde aime.

C'eſt là vraiment un Bienheureux,
Digne qu'on le fête à la ronde ;
Il eſt l'objet de tous les vœux :
C'eſt-là vraiment un Bienheureux.
Pour niche, content & joyeux,
Il a le cœur de tout le monde :
C'eſt-là vraiment un Bienheureux,
Digne qu'on le fête à la ronde.

Auſſi-tôt que vous l'invoquez,
Il fait miracles par centaines ;
D'aide jamais vous ne manquez,
Auſſi-tôt que vous l'invoquez :
Et non pas ces Saints requinqués,
Qui vous font faire des neuvaines.
Auſſi-tôt que vous l'invoquez,
Il fait miracles par centaines.

De bien des maux le Saint guérit,
Et ſur-tout de l'indifférence :
Belles qu'il aime & qu'il chérit,
Le Saint de bien des maux guérit.
Elevez vers lui votre eſprit :
Vous en ferez l'expérience.
Le Saint de bien des maux guérit,
Et ſur-tout de l'indifférence.

PIRON.

L'HEUREUX DÉCLIN.

AIR : *Un peu d'amour, un peu de vin.*

UN peu d'amour, un peu de vin,
Font une vie
Digne d'envie ;
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font un heureux deſtin.
Tircis, auprès de Liſette,
Soupiroit toujours en vain ;
Il fit boire la follette ;
Elle s'attendrit ſoudain.
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font une vie
Digne d'envie ;
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font un heureux deſtin.

L'Amour qui vit la Bergere
Se livrer au Dieu du vin,
Vint ſe mêler de l'affaire ;
Tous trois chantèrent ſoudain :
Un peu d'amour, &c.

Dans le prochain bocage,
L'Amour les conduit tous deux;
Ils n'avoient, sous cet ombrage,
Aucun témoin de leurs feux.
Un peu d'amour, &c.

Amans qui, près d'une Belle,
Formez d'inutiles vœux;
Faites boire la cruelle,
C'est le moyen d'être heureux.
Un peu d'amour, un peu de vin
Font une vie
Digne d'envie;
Un peu d'amour, un peu de vin,
Font un heureux destin.

LE SOLDAT FRANÇOIS.

MALGRÉ la Bataille
Qu'on donne demain,
Ça, faiſons ripaille,
Charmante Catin!
Attendant la gloire,
Prenons le plaiſir,
Sans lire au Grimoire
Du ſombre avenir.

Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du Corps-de-Garde
Je te fais planter;
Ayant la dentelle,
Le ſoulier brodé,
La boucle à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes Compagnes,
Mépriſant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes
Rôti de tes feux.

Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi,
Et jamais regrets
Ne font bon sang toi.

Tiens, ferme ma pipe,
Garde mon briquet;
Et ô la Tulipe
Fait le mois trajet,
Que tu fais la feuille
Dans le Régiment,
Qu'ait la belle-gueule
De son cher Amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes,
Achève ton vin.
Mais, quoi! de mes Bardes
J'entends les tambours!
Gloire, tu commandes:
Adieu mes Amours.

MANCHOT.

LES FLEURETTES.

ON voit encor des Belles
D'un cœur ſimple & ſans fard ;
N'employez auprès d'elles
Ni les préſens, ni l'art ;
Offrez rubans, chanſonnettes :
Quand l'or ne peut réuſſir,
Souvent on ſait attendrir
Par des fleurettes.

Sous un ormeau, Thémire
Filoit ſon lin un jour :
Tircis la voit, l'admire,
Et s'enivre d'amour.
Il cueille des violettes,
Qu'il noue avec des faveurs :
Souvent on gagne les cœurs
Par des fleurettes.

D'une roſe en échange
Je ſerai ſatisfait ;
Bergere, que j'arrange
Moi-même ce bouquet :

Berger, qu'eſt-ce que vous faites ?
Dans ſon ſein il le nichoit :
L'Amour malin ſe cachoit
Sous ces fleurettes.

Alors, ſur une roſe,
Tircis porte la main ;
Le tendre Amour diſpoſe
Thémire à ce larcin.
Ils ſont ſeuls dans ces retraites :
Tircis preſſe avec ardeur ;
Thémire donne une fleur,
Pour des fleurettes.

M. FAVART.

L'AMANT PARFAIT.

AIR : *Mon cœur charmé de ſa chaîne.*

JE ne croyois pas poſſible,
Que je puſſe aimer jamais :
Mais, hélas ! d'un cœur paiſible,
Dont Félix troubla la paix.
Il m'prit . . . il m'prit . . .
Par où je ſuis fort ſenſible ;
Par ſa grace & ſon eſprit.

Mon Amant eſt ſans richeſſes :
Mais il eſt plein de talens ;
Plus civil que ces eſpéces
Que l'on nomme des Galans,
Il m'fait . . . il m'fait . . .
Il m'fait tant de politeſſes,
Que je le trouve parfait.

L'Amour promet, quand on s'aime,
Les plaiſirs & le bonheur :
Mon Amant, dans ce ſyſtême,
A bien affermi mon cœur :

Il m'met . . . il m'met . . .
Au comble du bonheur même :
L'Amour tient ce qu'il promet.

M. Collé.

A MADAME DE**.

AIR : *Que je regrette mon Amant !*

QUAND vous venez dans nos Vergers
Voyez les maux que vous y faites ;
Vos yeux font mourir les Bergers,
Et votre gozier, les fauvettes.
Qui chantera donc le Printems,
S'il n'eſt plus d'oiſeaux ni d'Amans ?

De la Tour.

LA FOIBLESSE DE L'AMOUR.

AIR *de la Romance de Gaviniez.*

QUE l'on eſt foible en aimant!
La moindre choſe eſt un aiman:
C'eſt d'abord un ſoupir,
Enſuite un deſir,
Puis le plaiſir.
Comment ſe défendre,
Pour peu que l'on ait l'ame tendre?
Un Amant qui plaît,
Eſt ſi bien fait
Pour tout entreprendre!
Nous l'évitons, il nous ſuit;
Nous courons, le traître pourſuit.
Il nous devine, hélas!
L'Amour, bientôt las,
Fait un faux pas;
Une voix ſévere
Nous dit: fuyez, fuyez Bergere;
Que gagne l'honneur,
Quand notre cœur
Nous dit le contraire?
Que l'on eſt foible en aimant!

La moindre chose eſt un aiman :
C'eſt d'abord un ſoupir,
Enſuite un deſir,
Puis le plaiſir.

LA FAUSSE AMITIÉ.

BÉLISE, pour l'Amour, vous êtes ſans pitié ;
Mais, ſous le beau nom d'amitié,
Vous ſouffrez, près de vous, que chacun s'établiſſe.
Connoiſſez-mieux l'effet de vos attraits charmans ;
Et, croyez-moi, je ſuis complice,
Tous vos amis ſont vos Amans.

LA SABLIERE.

LES

LES REMERCIMENS.

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

DANS un bois je vis l'autre jour
Villageoise jolie,
Et qui me parut, en amour,
N'être pas aguérie.
En l'abordant, sur sa beauté,
Je vantai fort la Jouvencelle :
Ah ! me dit-elle,
Monsieur, en vérité !
Vous avez bien de la bonté.

Tes yeux, lui dis-je, mon Enfant,
Ont pénetré mon ame ;
Je mourrai, si, dans cet instant,
Tu n'appaises ma flâme ;
De l'un & de l'autre côté,
J'applique un baiser à la Belle :
Ah ! me dit-elle, &c.

A ces mots, la reconnoissant
Simple autant que charmante,

Je devins plus entreprenant,
Elle, plus complaiſante.
Certes, m'écriai-je enchanté,
Cette gorge eſt d'une Pucelle :
Ah ! me dit-elle, &c.

Ma main, au gré de mes deſirs,
Et conſtante & volage,
Sur un ſein fait pour les plaiſirs,
Termine ſon voyage :
Que d'appas, dis-je tranſporté,
Ton joli cotillon recelle !
Ah ! me dit-elle, &c.

Aſſéyons-nous ſur ce gazon,
Lui dis-je, mon Aimable.
Fort-bien : Prends à préſent leçon
D'un jeu tout agréable.
Pouſſant à bout la liberté,
Je ne la trouvai point rebelle :
Ah ! me dit-elle, &c.

Tous les deux, dans l'étroit ſéjour
Qu'habite le délice,
Nous préparions au Dieu d'amour,
Un ardent ſacrifice ;

Quand ſon petit cœur agité,
Fit tourner ſa vive prunelle :
Ah ! me dit elle, &c.

Contens trois fois, nous nous quittons ;
La Belle s'en afflige.
Souvent je viens en ces cantons :
Conſole-toi, lui-dis-je :
Demain, dans ce bois écarté,
Je te promets leçon nouvelle :
Ah ! me dit-elle,
Monſieur, en vérité !
Vous avez bien de la bonté.

GALLET.

LA FOUGERE.

VOus n'avez pas, ſimple Fougere,
L'éclat des fleurs qui parent le Printems ;
Mais leur beauté ne dure guere,
Et vous nous plaiſez en tous tems.
Vous offrez des ſecours charmans
Aux plus doux plaiſirs de la terre :
Vous ſervez de lit aux Amans,
Aux Buveurs vous ſervez de verre.
Vous ſervez de lit aux Amans,
Aux Buveurs vous ſervez de verre.

ROCHEBRUNE.

LE PHÉNIX.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère ?*

OH ! qu'heureuſe eſt ma fortune !
Oh ! combien eſt grand mon heur !
D'être ſeul retenu d'une,
Pour fidele ſerviteur !
Par ſus toutes elle eſt vue
Pleine de grace & beauté,
Et ſuis ſûr qu'elle eſt pourvue
Beaucoup plus de loyauté.

O vous qui ne l'avez vue,
Voyez-la pour votre bien ;
Puis jugez, l'ayant connue,
L'heur que ce m'eſt d'être ſien.
Mais la voyant ſi parfaite,
Gardez-vous bien un chacun :
Car pour bleſſer elle eſt faite,
Et de tous n'en guérir qu'un.

BUSSI D'AMBOISE.

L'AMANT GÉNÉREUX.

AIR *de Joconde.*

C'EST le ſentiment général
De toute la Sorbonne,
De faire le bien pour le mal,
Comme Dieu nous l'ordonne :
Je voudrois, par un ſaint deſir
Pour la jeune Climène,
Lui donner autant de plaiſir
Qu'elle m'a fait de peine.

SUR LES GENS DE COUR.

AIR : *Laire la, laire lanlaire.*

IL faut toujours aux Grands Seigneurs
Rendre toute ſorte d'honneurs ;
Les aimer, c'eſt une autre affaire.
Laire la, laire lanlaire ;
Laire la, laire lanla.

Qui ne les connoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami ;
Qui les connoît bien, ne l'eſt guere.
Laire la, &c.

Ils ſont d'un commerce très-doux,
Tant qu'ils ont affaire de vous ;
Hors de là, c'eſt tout le contraire.
Laire la, &c.

Comme ſi tout leur étoit dû,
Chez eux, d'un ſervice rendu,
L'ingratitude eſt le ſalaire.
Laire la, &c.

Approcher d'eux comme du feu,
Les bien connoître & les voir peu,
C'eſt le mieux que vous puiſſiez faire.
Laire la, laire lanlaire;
Laire la, laire lanla.

Regnier Desmarais.

LE MOUCHOIR

Préſenté à une jeune Eſclave, par le Sultan.

Ce gage précieux de mon ardeur extrême,
A l'Amour, autrefois, a ſervi de bandeau;
Et ce Dieu, de ſon front, l'a détaché lui-même,
Pour mieux voir aujourd'hui ſon triomphe nouveau,
Et pour en orner ce que j'aime,
Et pour en orner ce que j'aime.

Voltaire.

LA TOILETTE DES GRACES.

AIR : *A l'ombre de ce verd Bocage.*

CHARMANS objets que la Nature
Orna de ſes dons les plus doux,
L'art enchanteur de la parure
Ne fut point inventé pour vous :
Qu'un voile modeſte nous cache
Ces fleurs, ces tréſors de beauté ;
L'heureuſe main qui le détache
Y trouve plus de volupté.

D'une gaze légere & fine,
L'Amour couvre ſa nudité ;
Mais l'œil fripon qui l'examine
N'en échappe aucune beauté.
Voyez les Graces ingénues,
Leur vue enflamme le deſir :
Elles ne ſont qu'à demi nues,
La décence ajoute au plaiſir.

L'AMANT BUVEUR.

SI tu veux que je boive, ami,
Buvons à celle que j'adore ;
Je n'y saurois boire à demi :
Verse-moi tout plein, verse encore.
Ni l'Amour, ni Bacchus n'en feront point jaloux :
S'ils avoient vû celle que j'aime,
L'Amour y boiroit comme nous,
Et Bacchus l'aimeroit de même.
S'ils avoient vu celle que j'aime,
L'Amour y boiroit comme nous,
Et Bacchus l'aimeroit de même.

PONT-DEVEL.

LA CONSTANCE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

JE l'aimois d'un amour ſi tendre,
Celle qui cauſe mes tourmens !
Elle a condamné, ſans l'entendre,
Le plus fidele des Amans.
Grands Dieux ! que je la trouvois belle,
Quand ſes regards m'ouvroient les Cieux !
Qui l'eût cru, que de ſi beaux yeux
Deviendroient ceux d'une cruelle ?

Loin de ſa préſence chérie,
Je ne vis que par mon amour ;
Ma raiſon, mon ame, ma vie,
Tout eſt au lieu de ſon ſéjour.
Mon ſeul plaiſir, ma ſeule affaire
Eſt d'y ſonger à tout moment ;
Prononce-t-on ce nom charmant ?
Tout Étranger devient mon frere.

Sans eſpoir que ma voix l'attire,
Ma voix l'appelle triſtement.

Je regarde, & mon cœur soupire
D'avoir appellé vainement.
Son nom, dans ce séjour sauvage,
Est gravé sur tous les ormeaux ;
Il va croître avec leurs rameaux :
Mon amour croîtra davantage.

LA BRUERE.

LA MAUVAISE RECETTE.

AIR : *Un Inconnu, pour vos charmes, soupire.*

EN VAIN je bois pour calmer mes allarmes,
Et pour chasser l'Amour qui m'a surpris :
Ce sont des armes
Pour mon Iris ;
Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Le Marquis DE LA FARE.

L'AMOUR SINCERE.

DANS nos Hameaux, la paix & l'innocence,
Des cœurs constans rempliſſent les desirs,
Et l'enjoument, soumis à la décence,
Sans en rougir, anime nos plaisirs.
L'heureux Amant, toujours tendre & fidele,
Dans ses discours peint sa sincérité ;
Et lorsqu'il jure une flamme éternelle,
Sans se masquer, il dit la vérité.

Si quelquefois, au bord d'une onde pure,
La jeune Iris contemple ses appas,
Elle ne veut composer sa parure
Qu'avec les fleurs qui naissent sous ses pas.
Ainsi fuyant une grace étrangere,
Elle tient tout de sa simple beauté ;
Et le seul art qui plait à la Bergere,
Est l'art d'aimer avec fidélité.

Quand la Nature ici se renouvelle,
L'Amour paroît ranimer ses ardeurs ;
Mais nous brûlons d'une flamme si belle,
Que la saison ne peut rien sur nos cœurs.

Les doux liens d'une pure tendreſſe,
Ne ſont pas faits pour dépendre du tems;
Pour les ſerrer, nous les chantons ſans ceſſe,
Et notre Amour eſt toujours au Printems.

L'IMAGE DE L'AMOUR.

VOIS, à l'ombre de ce tremble,
Voler enſemble
Deux Papillons :
Ils formoient deux tourbillons ;
L'Amour en un ſeul les raſſemble.
À nos cœurs, dans ce ſéjour,
Tout peint l'Amour,
Tout n'eſt qu'amour.

M. FAVART.

LE SOUVENIR.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

CERTAIN jour, la jeune Nérine
Exprimoit ainſi ſes regrets
Sur le penchant d'une colline
Témoin de ſes plaiſirs ſecrets.

L'Amant ſe fait bien vîte entendre,
Quand le cœur nous parle pour lui.
Pourquoi Tircis fut-il ſi tendre,
Ou ne l'eſt-il plus aujourd'hui ?

Gazon, où ſur les dons de Flore
Je me plaiſois à badiner,
Vous vîtes ſon ardeur éclore,
Et vous la vîtes couronner.

Ah! diſoit-il dans ſon ivreſſe,
Je brûle du feu de tes yeux :
Il me le répétoit ſans ceſſe,
Et me le prouvoit encor mieux.

Dans ce ſentier, quoique novices,
Nous marchions à pas de géant ;
Et mille torrens de délices
Nous plongeoient dans un doux néant.

Ce néant, ſelon notre envie,
Jamais ne duroit trop long-tems ;
Et nous revenions à la vie,
Pour mourir à tous les inſtans.

Raviſſemens inexprimables,
Vous qui formez ſeuls les beaux jours ;
Que n'êtes-vous donc moins aimables,
Ou que ne durez-vous toujours !

A MADAME DE**,

Servant à Table.

AIR : *Le jeune Berger qui m'engage.*

QUE j'aime cette main charmante !
Qu'elle a de grace à nous ſervir !
Tout ce qu'un autre me préſente,
Me fait cent fois moins de plaiſir.
L'eau ſemble venir à la bouche,
Par les morceaux que vous donnez ;
Et les mêts que cette main touche
M'en ſemblent mieux aſſaiſonnés.

Quand le bouchon d'une bouteille,
Sous ces beaux doigts part ſans effort,
Vous charmez le Dieu de la Treille,
L'Amour eſt jaloux de ſon ſort.
Ah ! que ce ſont de ſûres armes
Pour mettre un Amant ſous vos Loix,
De joindre à des yeux pleins de charmes,
Des graces juſqu'aux bouts des doigts !

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

A UNE PETITE FILLE
DE DOUZE ANS.

HÉ! quoi, dans un âge si tendre,
On ne peut déja vous entendre,
Ni voir vos yeux sans mourir;
Ah! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle.
Attendez, petite cruelle,
Attendez, pour blesser, que vous sachiez guérir.

BOIS-ROBERT.

L'HEUREUSE ERREUR.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

QU'IMPORTE à mes tendres deſirs,
Qu'Iris ſoit coquette ou ſincere !
Tout ce qui m'offre des plaiſirs,
N'eſt-il pas en droit de me plaire ?

Pourquoi, dans nos amuſemens,
Chercher tant de délicateſſe ?
L'erreur nourrit nos ſentimens ;
Souvent la vérité les bleſſe.

L'Amour n'eſt qu'une fiction,
Une fable aimable & légere.
Heureux qui, ſans réflexion,
Peut ſe prêter à ſa chimere !

Une Belle eſt comme une fleur,
Dont on chérit la découverte :
Si-tôt qu'elle ouvre trop ſon cœur,
Elle nous annonce ſa perte.

De l'art ſéduiſant de charmer,
On ne m'entendra pas me plaindre.
Qu'importe qu'on ſache m'aimer?
Pourvû que l'on ſache bien feindre.

De la Garde.

LA MÉPRISE.

Quand Iris prend plaiſir à boire,
Bacchus croit que c'eſt pour ſa gloire;
Mais l'Amour en a tout l'honneur.
Car, en buvant, le vin la rend ſi belle,
Que le plus altéré Buveur
S'enivre moins de ſa liqueur,
Que de l'Amour qu'il prend pour elle.

Lafond.

LE CONTRASTE.

AIR : *Et voilà comme, & voilà juſtement.*

TIMIDE, froid & languiſſant,
Blaiſe me glace, en diſant qu'il m'adore.
Pierrot, plus vif & plus preſſant,
Par ſes tranſports m'amuſe infiniment.
Dès le matin, avant l'aurore,
Il vient à moi tout en batifolant.
Et voilà comme, & voilà juſtement,
Comme il faut que faſſe un Amant.

Si Blaiſe m'apporte un œillet,
Il eſt offert d'une façon ſi gauche,
Que cet hommage me déplait ;
Vive Pierrot pour donner un bouquet !
Des qu'il m'apperçoit il s'approche,
Puis dans mon ſein le place galamment.
Et voilà comme, &c.

Lorſque, ſeulette & ſans témoin,
Je vais au bois y rêver à l'ombrage,
Ou repoſer ſur le ſainfoin,
Blaiſe me guette & me lorgne de loin.

Pierrot, plus au fait de l'usage,
Dans un Berceau me devance & m'attend.
Le voilà content, &c.

Quand je prends Blaise pour danser,
A peine, hélas! entre-t-il en cadence;
Un rien suffit pour le lasser,
Et jamais il ne veut recommencer.
Mais Pierrot a l'air à la danse;
Quand il s'y met, ah! qu'il y va gaiement!
Le voilà content, &c.

Si j'invite Blaise à jouer
Du flageolet le soir dans la prairie,
Plus d'une heure il se fait prier;
A peine a-t-il la force d'remuer.
Pour Pierrot, dès que je l'en prie,
Son chalumeau s'enfle au même instant.
Le voilà content, & voilà joliment,
Content il fait que laffe un Amant.

LE BONHEUR.

J'AI vu, de notre Roi,
La Cour & l'équipage :
Tiens, Lisette, avec toi,
J'aime mieux le Village. *Bis.*

On y goûte à loisir
Une gloire importune ;
Nous avons le plaisir,
Il vaut bien la fortune. *Bis.*

Sans le brillant fracas
De la Grandeur Suprême,
Ton Berger, dans tes bras,
N'est-il pas Roi lui-même ? *Bis.*

Mon Louvre est un berceau,
Mon Sceptre une houlette,
Mon Empire un troupeau,
Et le cœur de Lisette. *Bis.*

Ceint de Myrthes fleuris,
Que tu cueillis toi-même,
Je vois avec mépris
Le plus beau Diadême. *Bis.*

Je vis loin des Grandeurs,
Auprès de ma Maîtreſſe;
Je n'ai point de flateurs,
Mais ſon chien me careſſe. *Bis.*

L'art s'épuiſe à la Cour,
Pour le plaiſir du Maître;
La Nature & l'Amour
Sous tes pas le font naître. *Bis.*

J'ai vu de notre Roi,
La Cour & l'équipage:
Tiens, Liſette, avec toi,
J'aime mieux le Village.

M. MARMONTEL.

LE GRAND DÉFAUT.

AIR : *Les plaisirs de notre Village.*

JE sens pour la jeune Lisette
Tout ce que jamais dans un cœur,
L'amour & la beauté parfaite
Ont pu faire naître d'ardeur :
Je n'ai qu'une vaine espérance
D'être heureux ;
Mais rien n'altere la constance
De mes feux.

Des charmes qui brillent en elle,
La Nature a fait tous les frais :
Peut-être on la peindroit moins belle,
De Vénus lui prêtant les traits.
Mais l'ingrate ternit sans cesse
Tant d'appas,
Par un défaut que la Déesse
N'avoit pas.

PATIN.

L'AMOUR DÉSARMÉ.

J'AI désarmé l'Amour, & de tout son bagage,
J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon ménage.
En guise de forêts,
Pour percer mes tonneaux, je me serts de ses traits;
De son bandeau, j'ai fait une serviette;
J'ai fondu son carquois, pour me faire une assiette.
Et lorsque pour goûter mon vin vieux & nouveau,
Je descends à ma cave,
Ce superbe vainqueur, à présent mon esclave,
Porte devant moi son flambeau,
Porte devant moi son flambeau.

FUZÉLIER.

DIALOGUE.

APOLLON ET UNE MUSE.

AIR *de la Confession.*

APOLLON.

QUE je vois d'abus,
De gens intrus,
Ici ma chere,
Depuis quarante ans,
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs!
D'où nous est venu ce téméraire,
Qu'on nomme Voltaire?

LA MUSE.

Joli sansonnet,
Bon perroquet
Dès la lisiere,
Le petit fripon
Eut d'abord le vol du chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Tout jeune il voulut
Pincer le Luth
Du bon Homere ;
Et reſſembla fort
Au bon Homere quand il dort.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Maint Drame pillé,
Et r'habillé
A ſa maniere,
Toujours étayé
D'un Parterre bien ſoudoyé.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

L'hiſtoire d'un Roi
Qui, par ma foi,
N'y gagne guere;
Car il y paroît
Auſſi fou que l'Ecrivain l'eſt.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

De ſon galetas,
Séjour des rats,
On l'ouit braire :
Meſſieurs, je ſuis tout;
C'eſt ici le Temple du Goût.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Une Satire, où
Ce maître fou,
Gaîment s'ingere,
D'être en ce Pays
Votre Maréchal-des-Logis.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Quoique inépte & froid,
Et qu'il ne ſoit
Mâçon, ni Pere;
Il ne fit, un tems,
Que des Temples & des Enfans.

APOLLON.

Ce ſtyle d'Oracle me fatigue ;
Tirez-moi d'intrigue.

LA MUSE.

Ce rare Ecrivain
Fit l'Orphelin,
L'Enfant Prodigue,
Et des Temples pour
L'Amitié, la Gloire & l'Amour.

APOLLON.

Ces Temples, que je les conſidere :
Montrez-les, ma chere.

LA MUSE.

Ils ſont tous là bas,
Livrés aux rats,
A la pouſſiere.
Le Dieu de l'ennui
Les occupe ſeul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Pourſuivez, ma chere.

LA MUSE.

En un bloc il mit
L'ame, l'eſprit,
Et la matiere.
Condamnant l'Ecrit,
Thémis une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Maint Epître, un peu
Digne du feu,
Trop familiere,
Où le drôle osa
Trancher du petit Spinosa.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire ?
Dites-moi, ma chere.

LA MUSE.

Tapi dans un coin,
Un peu plus loin
Que la Frontiere,
Quand l'Ecrit flamboit,
A la flamme il se déroboit.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il fit le méchant,
Le chien couchant,
Le réfractaire ;
Et selon le tems,
Montra le derriere ou les dents.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Le rêveur, le fat,
L'homme d'État,
Le débonnaire,
Le beau Courtiſan,
Le Charlatan, le Geai du Paon.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Voulant de Newton
Prendre le ton,
Sur la lumiere,
Son mauvais propos
La replongea dans le cahos.

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire ?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il vendit en Cour,
Par un bon tour
De gibeciere,
Deux fois en un an,
De l'opium pour du nanan.

APOLLON,

APOLLON.

Que fit enſuite le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

Il indiſpoſa,
Scandaliſa,
L'Europe entiere;
Changeant en P....
La Pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire?
Répondez, ma chere.

LA MUSE.

N'ayant plus maiſon
Sous l'horiſon,
Trou, ni chaumiere;
Par-tout ſans aveu,
Il demeura ſans feu, ſans lieu.

APOLLON.

Qu'eſt donc devenu le téméraire?
Achevez, ma chere.

LA MUSE.

En Pays perdu,
Il a pendu
La crémaillere;
Mange ſon gigot,
Et s'endort ſur la Sœur-du-Pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le téméraire
Rime à l'ordinaire.

LA MUSE.

Il fait & refait
Ce qu'il a fait,
Ce qu'il voit faire;
Subtil Editeur,
Grand Copiſte, & jamais Auteur.

APOLLON.

J'ordonne, lors que le téméraire
Sera dans la biere;
Qu'on porte ſoudain
Cet Ecrivain
Au cimetiere,
Dit communément
Le Charnier de Saint-Innocent;
Et qu'il y ſoit écrit ſur la pierre,
Par mon Sécrétaire:
Ci-deſſous gît qui,
Droit comme un I,
Eut perdu la Terre,
Si, de Montfaucon,
Le croc étoit ſur l'Hélicon.

PIRON.

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

JE ne ſuis né ni Roi ni Prince ;
Je n'ai ni Ville ni Province,
Ni preſque rien de ce qu'ils ont,
Et je ſuis plus content peut-être :
Je ne ſuis pas tout ce qu'ils ſont ;
Mais je ſuis ce qu'ils veulent être.

Envain, ſans la Philoſophie,
L'homme, durant toute ſa vie,
Biens ſur biens accumulera :
Il faut, quoiqu'on en veuille dire,
Ne deſirer que ce qu'on a,
Pour avoir tout ce qu'on deſire.

LA SAGESSE AIMABLE.

Bacchus & Sylvie
Ont partagé ma vie ;
Bacchus & Sylvie
M'occupoient tour-à-tour.
Mais à mon âge
On devient ſage,
Et ſans partage,
Mon dernier jour
Doit ſe conſacrer à l'Amour.

Le Marquis DE SAINT AULAIRE.

LES REGRETS.

TRISTES regrets ſortez de ma penſée ;
Tout me l'apprend, j'ai perdu mon Ami!
Colin m'aimoit, Colin m'a délaiſſée,
Raiſon me dit de l'oublier auſſi ;
Plus je l'aimois, plus mon ame eſt bleſſée ;
Mais, qui jamais me plaira comme lui!

Tous nos Bergers, empreſſés à me plaire,
S'offrent ſans ceſſe à calmer mon ennui ;
Je puis ravir Licidas à Glycere,
Le beau Cléon, pour moi s'eſt attendri ;
Contre un ingrat tout aigrit ma colere.
Mais, qui jamais me plaira comme lui?

Le grave Orgon, l'oracle du Village,
De mes parens a mandié l'appui.
Le fier Hylas, ſi riche & ſi volage,
Semble pour moi ſe fixer aujourd'hui :
L'ingrat Colin n'eſt ni riche ni ſage ;
Mais, qui jamais me plaira comme lui ?

Parmi les pleurs, l'eſpoir & les allarmes,
Mon foible cœur laſſé d'avoir langui,
Pour le combattre, eſſaya d'autres armes,
Dont en ſecret ce cœur même a gémi;
Du changement on vante envain les charmes,
Jamais Amant ne m'a plu comme lui.

M. DE LA PLACE.

PORTRAIT DE L'AMITIÉ.

AIR: *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

LES Amis de l'heure préſente,
Ont le naturel du melon;
Il faut en eſſayer cinquante,
Avant que d'en trouver un bon.

RONDE A DANSER.

AIR : *V'là c'que c'eſt qu'd'aller au bois.*

L'AUTRE jour Blaiſe m'embraſſa,
Paſs'pour ça, oh ! paſs'pour ça.
Mais après cette gaieté-là,
Voyant maître Blaiſe
Se mettre à ſon aiſe,
Je lui dis, Compere, alte-là !
Ah ! fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.

Je lui dis, Compere, alte-là !
Fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.
Mais à peine eus-je dit cela,
Que Blaiſe me bouche,
D'un baiſer, la bouche.
Je trouvai plaiſant ce tour-là.
Ah ! paſs'pour ça. Ah ! paſs'pour ça.

Je trouvai plaiſant ce tour-là,
Paſs'pour ça. Ah ! paſs'pour ça.
Mais à mes pieds il ſe jetta,
Et fit des demandes,

De faveurs plus grandes ;
Vous jugez comme on l'écouta :
Ah ! fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.

Vous jugez comme on l'écouta ;
Fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.
Mais, par un hasard, ce jour-là
Ayant une entorse,
Il me prit de force,
Malgré moi qui voulois bien ça.
Ah ! pas'pour ça. Ah ! pas'pour ça.

Malgré moi qui voulois bien ça.
Pas'pour ça. Ah ! pas'pour ça.
Et tout d'un coup s'arrêta-là.
Ah ! Blaise est tout comme,
Tout comme un autre homme ;
Et je vois qu'il me donnera,
Ah ! fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.

Et je vois qu'il me donnera
Fort peu d'ça. Ah ! fort peu d'ça.
Il faut joindre à cet Amant-là,
Lucas
Et Jérôme,

Colas
Et Guillaume,
Baſtien,
Julien,
Et cœtera;
Et paſs'pour ça. Et paſs'pour ça.

M. Collé.

LA RENCONTRE DANGEREUSE.

Dans ces Hameaux, il eſt une Bergere
Qui ſoumet tout au pouvoir de ſes loix;
Ses graces orneroient Cythere;
Le Roſſignol eſt jaloux de ſa voix.
J'ignore ſi ſon cœur eſt tendre:
Heureux qui pourroit l'enflammer!
Mais, qui ne voudroit pas l'aimer,
Ne doit ni la voir ni l'entendre.

Le feu Duc de la Trimouille.

PRIERE A L'AMOUR.

AIR : *Des Billets-Doux.*

AMOUR, ne me trompes-tu pas ?
Serai-je ce soir dans les bras
De l'objet que j'adore ?
Hélas ! sans soupçonner sa foi,
Mon cœur s'allarme, &, malgré moi,
N'en est pas sûr encore.

Ouvre doucement les verroux :
Sans bruit, introduis-le chez nous ;
Crains d'éveiller ma mere.
Que toi, que moi, que mon Amant,
Soyons les seuls, dans ce moment,
Qui veillons sur la terre.

L'AMOUR PRISONNIER.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

POINT de bruit
Ce réduit
Solitaire
Eſt propre à tendre mes rêts;
Guettons dans ces Boſquets
Les Oiſeaux de Cythere :
J'en aurai,
Je ſaurai
Leur cachette ;
Mes filets ſont ſous des fleurs;
Un des Oiſeaux voleurs
S'y jette.

Je ſaute deſſus ma priſe,
En cage elle eſt bientôt miſe.
Quel Oiſeau !
Qu'il eſt beau !
Quel ramage !
Je le fiffle, il vient chanter
Qu'il ne veut plus quitter
Sa cage.

Il me dit,
Qu'il chérit
L'eſclavage.
Mon priſonnier me fait peur ;
C'eſt l'Amour, ce trompeur,
Qui dit en ſon langage :
Oui, Liſon,
Qu'en priſon
L'on me tienne ;
Je ne veux ma liberté,
Qu'après t'avoir ôté
La tienne.

M. Lanjon.

LES DUPERIES.

Si l'Amour eſt un doux ſervage,
Si l'on ne peut trop eſtimer
Les plaiſirs où l'Amour engage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais ſi l'on ſe ſent enflammer
D'un feu dont l'ardeur eſt extrême,
Et qu'on n'oſe pas l'exprimer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

Si, dans la fleur de ſon bel âge,
Femme bien faite pour charmer,
Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !
Mais s'il faut toujours s'allarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau viſage
Qu'Amour puiſſe jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer !

Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la Belle eſt toujours de même,
Sans que rien la puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime !

MARIGNY.

LES SERMENS DE L'AMOUR.

J'AVOIS promis à ma Maîtreſſe
De l'adorer juſqu'au tombeau ;
Sur la feuille d'un arbriſſeau,
J'avois écrit cette promeſſe :
Mais il ſurvint un petit vent ;
Adieu la feuille & le ſerment.

L'ÉTEIGNOIR.

AIR : *Pierre Bagnolet.*

D'UN Grison, Galant ridicule,
L'histoire est plaisante à savoir :
Il offroit à fille incrédule
Sa chandelle, & la faisoit voir.
Sans s'émouvoir,
Sans s'émouvoir,
La folette tira sa mule,
Et la fit servir d'éteignoir.

Au lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,
Rioient entr'eux de l'aventure
Du Doyen des Amans blondins.
Ces Dieux badins,
Ces Dieux badins,
Se disoient : vois-tu la coëffure
Qu'on a mise au Dieu des Jardins ?

Madame DESHOULIERES.

LE CALCUL.

AIR : *Toujours ſeule, diſoit Nina.*

Les raiſons que les Étourdis
Contoient jadis aux Femmes,
Montoient au moins à neuf ou dix.
Souvent à plus, Meſdames.
Ces beaux complimens d'autrefois,
Aujourd'hui ſont réduits à trois,
A deux, même un :
Je ſais quelqu'un
Qui rend encor ce calcul
Nul.

LE RUISSEAU.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

RUISSEAU qui baignes cette plaine,
Je te reſſemble en bien des traits :
Toujours même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes :
J'en produis auſſi quelquefois ;
Tu gazouilles ſous ces coudrettes :
De l'Amour j'y chante les loix.

Ton murmure flatteur & tendre
Ne cauſe ni bruit ni fracas :
Plein du ſouci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'eſt tout bas.

Rien n'eſt, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots :
L'ardeur, qui dans mon ſein réſide,
N'eſt pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés :
Des jeux cruels de la Fortune,
Mes ſens ne ſont jamais troublés.

Je reſſens, pour ma tendre amie,
Cet amoureux empreſſement
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris ſi conſtamment.

Quand Thémire eſt ſur ton rivage,
Dans tes eaux on voit ſon portrait :
Je conſerve auſſi ſon image ;
Dans mon cœur elle eſt trait pour trait.

Tu n'as point d'embuche profonde :
Je n'ai point de piége trompeur ;
On voit juſqu'au fond de ton onde :
On lit juſqu'au fond de mon cœur.

Au but preſcrit par la Nature,
Tu vas d'un pas toujours égal,
Juſqu'au tems ou par ſa froidure
L'hiver vient glacer ton cryſtal.

Sans Thémire, je ne puis vivre ;
Mon but à ſon cœur eſt fixé ;
Je ne ceſſerai de la ſuivre
Que quand mon ſang ſera glacé.

M. Panard.

LES PALES COULEURS.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

LA fille qui cauſe vos pleurs,
Eſt morte des pâles couleurs,
Au plus bel âge de ſa vie ;
Pauvre fille que je te plains,
De mourir d'une maladie,
Dont il eſt tant de Médecins !

L'UNION UNIVERSELLE.

DANS l'Univers, tout aime, tout desire ;
Du tendre Amour tout peint la volupté:
Si le Papillon vole avec légereté,
Un autre Papillon l'attire.
Les fleurs, en s'agitant, semblent se carresser ;
Le Lierre à l'Ormeau, s'unit pour l'embrasser ;
Les Oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre :
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux,
Qui se cherchent pour se confondre.

M. FAVART.

CHACUN A SON TOUR.

AIR : *N'avez-vous pas vu l'Horloge ?*

CE mouchoir, belle Raimonde,
Va contre votre intérêt;
Il cache une gorge ronde...
Oh! ça, Monsieur, s'il vous plaît!
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Belle, êtes-vous aussi blonde,
Qu'à vos sourcils il paraît?
Je veux voir cela, Raimonde...
Oh! ça, Monsieur, s'il vous plaît!
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

Faudra-t-il que je vous gronde?
Le traître!... qu'est-ce qu'il fait?...
Ah! je vous tiens bien, Raimonde!
A votre tour, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est.

A MADAME DE**.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

QUAND j'aime beaucoup, j'écris peu :
C'eſt un art que mon cœur ignore ;
Le ſilence nourrit mon feu,
Et ſous ma plume il s'évapore.

Je m'effarouche de l'éclat ;
J'aime moins dès qu'on me devine ;
Le bruit peut convenir au Fat :
L'Amour vrai marche à la ſourdine.

Craignez nos Muſes indiſcrettes ;
Eglé, je le dis ſans détours :
Les Vers & les Chants des Poëtes
Sont les Fanfares des Amours.

M. DORAT.

LES ACCIDENS,

VAUDEVILLE.

AIR : *Je ne sais pas si diable que je sais rire.*

DEUX Galans, Isabelle,
Croyoit avoir le choix,
Il vouloit, disoit-elle,
Prendre la fleur des pois.
Cependant cette Belle
Prend Monsieur l'Intendant ;
Voilà ce qui s'appelle
Un accident.

La malheureuse Hortense
Vient de perdre à l'opéra
Un Procès d'importance,
Qu'on jugeoit à huit-clos ;
Son Avocat, dit-elle,
Reste court en plaidant :
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

Iste croit plus honnête
De n'avoir qu'un Amant ;
Mais dans le tête-à-tête,
Son bon cœur la dément.
Hélas ! c'est plus fort qu'elle,
Dit-elle, en se roulant :
Voilà ce qu'elle appelle
Un accident.

Une fille cruelle
D'abord me refusa
D'une façon cruelle,
Puis elle s'appaisa ;
Elle fut plus cruelle
En me tout accordant ;
Voilà ce que j'appelle
Un accident.

M. Cozzi.

LA CURIOSITÉ PUNIE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

JE trouve un jour ſur l'herbette fleurie
Un petit arc, des fléches, un carquois :
Je ne voyois pourtant dans la prairie
Aucun Chaſſeur ; j'étois loin du bois.

D'abord j'ai peur, je m'enfuis au plus vîte,
Puis je reviens, mais ſans trop approcher :
J'avance un peu, j'examine, j'héſite,
J'avois pourtant grand deſir d'approcher.

Tout à l'entour avec ſoin je regarde ;
Je m'enhardis, me croyant ſans témoin ;
A m'en ſaiſir, alors je me haſarde :
J'aurois mieux fait de le jetter bien loin

Je prends un trait, j'admire ſa figure ;
Il étoit d'or, il paroiſſoit charmant ;
Ah ! tout-à-coup, je ſens une bleſſure :
Je fais un cri, j'entends rire à l'inſtant.

Ah! ah! vraiment, vous êtes curieuſe,
Dit une voix, mais à tort vous pleurez ;
Une autre fois vous ſerez plus heureuſe :
Pour cette fois vous vous en ſouviendrez.

IN-PROMPTU

A un joli Maſque, dont on ne pouvoit découvrir le ſexe.

Etes-vous de Pſyché l'Amant,
Ou bien la Déeſſe ſa mere ?
Sous cet équivoque ornement,
Vous raſſemblez tout l'art de plaire ;
Et je m'engage également,
Ou pour Florence, ou pour Cythere.

LA FAYE.

LE VERGER DE L'AMOUR.

Romance du Tonnelier.

DANS un Verger, Colinette
Vit un jour un beau raiſin ;
Elle ſe croyoit ſeulette,
Vîte elle y porte la main :
Prenez garde, Colinette,
L'Amour veille en ce Jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendoit là ;
Il ſaiſit ſa main bien vîte,
Et de ſon arc la bleſſa :
La pauvre fille interdite,
Fit un cri, puis ſoupira.

Ah ! ah ! dit-il, ma Poulette,
Vous venez donc vendanger :
La faute, belle indiſcrette,
Va vous donner à ſonger.
En vendange, une fillette,
Court ſouvent plus d'un danger.

AUDINOT.

CHANSON A BOIRE.

D'ou vient, disoit Lucas, qu'on voit entre ces Rois
Toujours maille à partir, toujours quelqu'anicroche?
Morgiene, entre nous, sans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres Villageois.
En voici la raison, me semble,
Lui répondit Grégoire en esprit fort:
Le moyen qu'ils soyons d'accord?
Ils ne buvons jamais ensemble.
Le moyen qu'ils soyons d'accord?
Ils ne buvons jamais ensemble.

AUTREAU.

LE TOURTEREAU
TUÉ A LA CHASSE.

AIR *De la Romance de Gabrielle de Vergy.*

Ceau par où signoit l'innocence,
Touchante image du bonheur!
Modèle heureux de la constance,
Symbole allié de la douceur!
D'un plomb que le salpêtre anime
Tu reçois le coup dans ton flanc;
Tu meurs, hélas! triste victime
De ton crédule attachement.

J'ai vu.... j'ai vu ta jeune Amante,
Sensible au coup qu'on t'a porté,
S'éloigner d'une aile tremblante,
Et fuir d'un vol précipité:
Heureux, si la main cruelle
Sous qui tu tombas expirant,
L'eut, par une atteinte mortelle,
Rejoint à son fidèle Amant!

Je la suivis dans un bocage,
Où, s'entretenant de ses douleurs,

Son triſte & douloureux ramage,
A mes yeux arracha des pleurs;
De l'écho, la Nymphe attendrie,
Répéta ſes tendres accens;
Ecoute-les, ombre chérie;
Je les retiens, je te les rends.

» Ainſi l'on t'enléve à ma flamme!
» Ainſi s'éteignent nos amours!
» La mort, ſans reſpecter leur trame,
» A pu trancher de ſi beaux jours!
» Quel crime?... peut-être infidéle?...
» Non, non, tu ne la fus jamais:
» Notre tendreſſe mutuelle
» Servoit d'exemple en nos forêts.

» Un même jour nous donna l'être;
» D'époux conſtans, gages chéris,
» Un même berceau nous vit naître,
» Toujours heureux, toujours unis;
» L'himen devoit, (amans encore)
» Couronner nos tendres deſirs,
» Quand le printems eut fait éclore
» Un ſanctuaire à nos plaiſirs.

» De ce témoin de ma tendreſſe,
» De l'arbre où je reçus ta foi,

« Entends la voix de ma tristesse ;
« Ombre chérie, écoute-moi :
« Aux pleurs je consacre le reste
« Des jours consacrés au bonheur ;
« Tu meurs, frappé d'un coup fatal :
« Moi, je mourrai de ma douleur. »

On sait qu'à leurs troisièmes fiançailles,
Dans leurs tendres engagements,
Les Innocentes Tourterelles
Gardent la foi de leurs premiers ;
Depuis ce jour, utile, mémorable,
Elle coule à mon foyer,
D'une voix plaintive & touchante,
Ses pleurs, ses amours, ses regrets.

Toi, dont le souvenir fit rendre
Pour jamais contente mon cœur,
Charmante *Alcan*, puisse ta cendre
Être sensible à ta douceur !
Puissé-je, au gré de ma tendresse,
Comme toi, pour t'avoir charmé,
Vivre chéri de ma Maîtresse,
Et mourir aussi regretté.

LE REPENTIR.

JE voudrois, à mon âge,
(Il en seroit tems)
Être moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage,
D'un Vieillard bien sage,
Tous les sentimens.
Je voudrois, du vieil homme,
Être séparé :
Le morceau de pomme
N'est pas digéré.
Gens de bien, Gens d'honneur,
A votre savoir faire
Je livre mon cœur ;
Mais laissez entiere,
Et libre carriere
A ma belle humeur.

COULANGE.

LE

LE PÉCHÉ DE PARESSE.

AIR : *A confesse m'en fais allé, au Curé de Pampouse.*

TANT que l'homme devers
Plaisirs, honneurs, richesse,
Font les ervir il emploiera
Courage, esprit, adresse;
Tout le relevera,
Lorsa,
Du péché de paresse.

Un indolente qui n'aura
Rien vu que l'inocesse,
Quand son mourant d'ainqui viendra,
Le Dieu de la tendresse
Vous le relevera, &c.

Un jeune Tpour qui ne dira
Qu'un mot de politesse,
Un Amant plus poli viendra,
Qui parlera sans cesse,
Et vous le relevera, &c.

Une Veuve qui comblera
D'un Amant la tendreſſe,
Et qui ſe tranquilliſera
Dans ces momens d'ivreſſe,
On la relevera,
Larira,
Du péché de pareſſe.

M. COLLÉ.

A QUI LA FAUTE?

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

LA fécondité qu'on deſire
Te manque, & j'en ſouffre pour toi :
Je m'en conſolerois, Thémire,
Si tu pouvois t'en prendre à moi.

LE RÊVE.

AIR : *C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur.*

LA nuit, dans les bras du repos,
Je crois être auprès de Climène ;
L'Amour, attendri par mes maux,
Nous ſerre d'une même chaîne.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Calme pour un tems ma peine :
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Sçait me déguiſer ſa rigueur.

Mille baiſers délicieux,
Cueillis ſur ſes levres charmantes,
Dans ces inſtans faits pour les Dieux,
Confondent nos ames errantes.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Rend mes chaînes moins peſantes :
C'eſt ainſi, &c.

Tandis qu'avec empreſſement,
Ma bouche, à la ſienne, ſe colle ;
Nous entremêlons tendrement
Les organes de la parole.

C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur,
De mes peines me conſole.
C'eſt ainſi, &c.

D'autres appas enſevelis,
A parcourir je me diſpoſe ;
Et déja, ſur deux tas de lys,
J'apperçois deux boutons de roſe.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Trompe un Amant qui repoſe :
C'eſt ainſi, &c.

Je me ſaiſis de ſes deux bras ;
Je touche à mon bonheur ſuprême,
Et l'air dont elle ne veut pas,
Eſt plus touchant que le don même.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Pouſſe l'erreur à l'extrême :
C'eſt ainſi, &c.

Enfin vint un raviſſement . . . .
J'ignore la fin de l'hiſtoire.
Un ſurcroît d'aſſoupiſſement
M'en a fait perdre la mémoire.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
M'enivre d'une fauſſe gloire ;
C'eſt ainſi, &c.

GRÉCOURT.

CONSEILS AUX CRITIQUES.

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

SANS humeur,
Sans aigreur,
La Critique
Sait relever les défauts ;
Le ſel de ſes bons mots
Réveille, ſans qu'il pique.
L'enjouement,
L'agrément
Eſt ſon ſtyle.
Corrigez en amuſant,
Et ſoyez moins plaiſant
Qu'utile.
Que le trait de l'Epigramme,
Frappe l'eſprit, jamais l'ame.
Epargnez,
Eloignez
La ſatyre.
Zoïle, vain & mocqueur,
En dégradant ſon cœur,
Fait rire.

Un Cenſeur,
Sans noirceur,
Encourage,
S'intéreſſe à nos progrès;
Ne critique jamais
Que pour notre avantage.
Son ſecours
Eſt toujours
Néceſſaire;
Et l'éclat de ſon flambeau,
Loin d'offuſquer le beau,
L'éclaire.

M. FAVART.

LES ÉPOUX INDISCRETS.

AIR : *Nous jouiſſons dans nos Hameaux.*

BEC-A-BEC, comme deux Pigeons,
Vous verrai-je ſans ceſſe,
Tour-à-tour, en mille façons,
Faire aſſaut de tendreſſe?
Pour ces plaiſirs, il eſt un tems;
Croyez-moi, couple aimable:
Témoin de vos jeux innocens,
On deviendroit coupable.

Si vous comptez ſur ma vertu,
C'eſt me rendre juſtice:
Mais quand je ſerois revêtu
Du bouclier d'Ulyſſe,
C'eſt inſulter aux Malheureux,
Et tenter leur foibleſſe,
Qu'étaler ainſi, devant eux,
Vainement ſa richeſſe.

L'HEUREUX JOUR.

AIR *des Triolets.*

Le joli jour de S. Michel,
Fut un des beaux jours de ma vie,
Que fait à jamais solennel
Le joli jour de S. Michel !
A genoux, devant son Autel,
Depuis douze jours je m'écrie :
Le joli jour de S. Michel
Fut un des plus beaux de ma vie.

Ce jour, il me tomba du Ciel
Douze pintes de Malvoisie ;
Un sac de joli cadeau,
Ce jour-là me tomba du Ciel.
Mon palais trouvait bien cruel
De ne savourer que du Suc :
Ce jour, il me tomba du Ciel,
Douze pintes de Malvoisie.

Piron.

LE DÉPART DE SILVIE.

Quoi! vous partez sans que rien vous arrête!
Vous allez plaire en de nouveaux climats.
Pourquoi voler de conquête en conquête!
Nos cœurs soumis ne vous suffisent pas!
Quoi! vous partez, &c.

Par un beau jour, Silvie fait voyage,
Parmi les Cieux des plus vives couleurs;
Ne la voyez qu'à travers un nuage;
Sur son chemin, faites naître des fleurs.
Par un beau jour, &c.

Peuples heureux, qui vivez sans alarmes,
Vous ignorez le sort qui vous attend:
Celle qui cause aujourd'hui vos allarmes,
Vous rendra bien le plaisir d'un instant.
Peuples heureux, &c.

Le Président HÉNAULT.

LA FEMME DE BONNE FOI.

AIR *de Joconde.*

UN jour Climène, en mal d'enfant,
Crioit à pleine tête,
Et ſon mari, triſte & dolent,
Pleuroit comme une bête.
Tout beau, tout beau ! ne pleurez pas,
Dit la fine Climene :
Car, par ma foi, vous n'êtes pas
La cauſe de ma peine.

LE RUISSEAU.

Sur l'ancien refrain : Félicité passée, &c.

L'Amour charmoit ma vie
L'Amour fait mon malheur :
Je plaisois à Silvie,
Et j'ai perdu son cœur.
Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensé
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Voyez cette eau si belle,
Couler sous ce berceau :
Autrefois l'Infidelle
Venoit à ce ruisseau.
Félicité, &c.

C'étoit dans ce lieu sombre,
Le soir des jours d'été,
Qu'Amour alloit, dans l'ombre,
Attendre la Beauté.
Félicité, &c.

Ses pas, dans le bocage,
Quand le vent ſe taiſoit,
Agitoient le feuillage,
Et mon cœur palpitoit.
Félicité, &c.

Quelle douce harmonie
Forment les flots légers,
La voix de ma Silvie,
Et le bruit des baiſers !
Félicité, &c.

Vers ce lieu que j'adore,
Portant toujours mes pas,
J'y viens l'attendre encore,
Mais elle n'y vient pas.
Félicité, &c.

Ruiſſeau, ſi dans ta courſe
Tu peux la rencontrer ;
Dis que, près de ta ſource,
Tu m'as vu la pleurer.
Félicité paſſée,
Qui ne peux revenir ;
Tourment de ma penſée,
Que n'ai je, en te perdant, perdu le ſouvenir !

M. DE LA HARPE.

LA FEINTE COLERE.

DANS un bosquet, près du Hameau,
Colin caressoit Isabeau :
La jeune Bergere,
D'une main légere,
Le repoussoit,
Le nommant téméraire ;
Et lui juroit
Qu'elle appelleroit.

Sa Chienne, qui voyoit cela,
Croyant l'obliger, aboya ;
La Belle, inquiette,
Saisit sa houlette
Et l'en frappa,
Maudissant l'indiscrette :
Jugez par-là,
Comme elle appella.

MANGENOT.

CHANSON A BOIRE.

DE quel bruit effrayant retentiſſent les airs !
Les vents, échappés de leurs fers,
Se font une terrible guerre !
Quels ſifflemens ! quelles fureurs !
La grêle, les éclairs, les éclats du tonnerre,
Vont détruire en ce jour tout l'eſpoir des Buveurs.
O Jupiter ! calmez votre colere ;
Bacchus, pour vous fléchir, ſe joint à nos accens.
Souvenez-vous, Grand Dieu, que vous êtes ſon pere,
Et que nous ſommes ſes enfans.
Souvenez-vous, Grand Dieu, &c.

PANARD.

LES INFORTUNÉES AMOURS
DE GABRIELLE DE VERGI,
ET DE RAOUL DE COUCI.

AIR *connu.*

HÉLAS ! qui pourra jamais croire
L'amour de Raoul de Couci ?
Qui, ſans pleurer, lira l'hiſtoire
De Gabrielle de Vergi ?
Tous deux s'aimerent dès l'enfance :
Mais le ſort, injuſte & jaloux,
L'avoit miſe ſous la puiſſance
D'un barbare & cruel époux.

Faïel, époux de Gabrielle,
Tourmenté de jaloux ſoupçons,
Avoit enfermé cette Belle
Dans les plus affreuſes priſons.
Tout Amant étoit redoutable :
Mais ſur-tout Couci l'allarmoit,
Et Gabrielle fut coupable,
Dès qu'il fut que Couci l'aimoit.

Elle employoit envain les larmes,
Pour parvenir à le calmer :
Ni ſa jeuneſſe, ni ſes charmes,
Rien ne pouvoit le déſarmer.
Quel eſt mon crime, diſoit-elle ?
L'innocence devroit toucher;
Je ſuis & je ſerai fidelle :
Qu'avez-vous à me reprocher ?

Partage les maux que j'endure,
Répondoit l'inflexible Epoux ;
J'ai tout appris : crois-tu, Parjure,
Eviter un juſte courroux ?
Couci n'a que trop ſu te plaire,
Et bientôt je m'en vengerai ;
Ce nom allume ma colere :
Mais, dans ſon ſang, je l'éteindrai.

Cependant, Couci, le modele
Des vrais & des parfaits Amans,
Ayant appris que Gabrielle
Souffroit les plus cruels tourmens,
Par un effort que l'Amour même
N'approuva pas, ſans en frémir,
Des lieux qu'habite ce qu'il aime,
Il réſolut de ſe bannir.

Je vais, dit-il, par mon abſence,
Calmer le barbare Faïel ;
Je quitte pour jamais la France :
Ah ! que ce départ eſt cruel !
N'importe, je me ſacrifie
Au cher objet de mes amours ;
Trop heureux, en perdant la vie,
Si je conſerve ſes beaux jours !

Il part, & va joindre l'Armée
Dans les pays les plus lointains ;
Elle étoit alors occupée
A combattre les Sarrazins :
Il ſe met d'abord à la tête
De deux cents Chevaliers choiſis ;
Avec leur ſecours, il arrête
Tous les efforts des ennemis.

L'amour, le déſeſpoir, la rage,
Tour-à-tour animant ſon cœur,
Redoubloient encor ſon courage ;
Enfin il revenoit vainqueur,
Quand, d'une bleſſure cruelle,
Il ſe ſent déchirer le flanc :
Frappé d'une atteinte mortelle,
Il tombe baigné dans ſon ſang.

Alors, ſentant ſa fin prochaine,
Il demande ſon Ecuyer ;
D'une main qu'il conduit à peine,
Il écrit ſur ſon bouclier.
Monlac arrive tout en larmes :
Ne plains point, dit-il, mon deſtin,
Mais plutôt celle dont les charmes
N'ont pu fléchir un inhumain.

Tu connois mon amour extrême :
Pour m'obéir, c'en eſt aſſez.
Porte mon cœur à ce que j'aime,
Avec ces mots que j'ai tracés.
Je remets ce ſoin à ton zèle :
Il expire, & prononce encor
Le nom chéri de Gabrielle,
Juſques dans les bras de la mort.

Victime de l'obéiſſance,
Monlac ayant exécuté,
D'un Maître adoré dès l'enfance,
La triſte & tendre volonté,
S'embarque à l'inſtant pour la France.
Il arrive près du Château
Du Tyran qui, ſous ſa puiſſance,
Renfermoit l'objet le plus beau.

Seul confident de l'entrepriſe,
Il attend un heureux moment;
Avec grand ſoin il ſe déguiſe,
Pour réuſſir plus ſûrement;
Quand Faïel, que l'inquiétude
Ne laiſſoit jamais en repos,
Le voit près de ſa ſolitude,
Le prend pour un de ſes rivaux.

Il l'arrête & croit le connoître;
Il le perce de mille coups:
Craignant tout des projets du Maître,
Rien n'échappe à ſes yeux jaloux.
Quel plaiſir enivre ſon ame!
Il voit le cœur, il en jouit:
Quel coup funeſte pour ſa flâme!
Il lit la lettre, il en frémit.

Dès qu'il les eut en ſa puiſſance,
N'écoutant plus que ſa fureur,
De la plus barbare vengeance,
Il médite en ſecret l'horreur.
La ſombre & pâle Jalouſie,
Ce monſtre ſuivi des regrets,
Pour venger ſa flamme trahie,
Lui ſouffle les plus noirs projets.

Il goûte déjà par avance,
Les douceurs qu'elle lui promet ;
De cette flatteuſe eſpérance,
Il craint de retarder l'effet :
Je veux, dit-il, que l'impoſture,
Cachant l'affreuſe vérité,
Ce cœur, aimé de la Parjure,
Comme un mets, lui ſoit préſenté.

On obéit, & l'heure arrive
Où l'on ſert ce repas cruel ;
Gabrielle, triſte & craintive,
Approche, en tremblant, de Faïel,
Pour hâter l'inſtant qu'il eſpere,
Il offre, il preſſe, elle ſe rend :
Ce mets, dit-il, a dû te plaire,
Car c'eſt le cœur de ton Amant.

Elle tombe ſans connoiſſance.
Faïel, que la fureur conduit,
Craignant de perdre ſa vengeance,
La rappelle au jour qu'elle fuit.
Juſte Ciel ! quelle barbarie,
S'écria-t-elle avec effroi ! . . .
Moindre encor que ta perfidie ;
Vois cette lettre, & juge-toi.

Alors la forçant de la lire,
Ses yeux l'obſervent avec ſoin ;
Il croit adoucir ſon martyre,
Si de ſa honte il eſt témoin.
Elle prend d'une main tremblante
L'écrit qui doit combler ſes maux ;
Et d'une voix foible & mourante,
Prononce avec peine ces mots :

» Bientôt je vais ceſſer de vivre,
» Sans ceſſer de vous adorer ;
» Content, ſi ma mort vous délivre
» Des maux qu'on vous fait endurer.
» Elle n'a rien qui m'épouvante :
» Sans vous, la vie eſt ſans attraits.
» Un regret pourtant me tourmente ;
» Quoi ! je ne vous verrai jamais.

» Recevez mon cœur comme un gage
» Du plus vif, du plus tendre amour ;
» De ce triſte & nouvel hommage,
» J'oſe eſpérer quelque retour.
» Daignez l'honorer de vos larmes ;
» Qu'il vous rappelle mes malheurs ;
» Cet eſpoir a pour moi des charmes ;
» Je vous adore : adieu, je meurs.

Elle veut répéter encore
Des mots si tendres, si touchans :
En prononçant .... Je vous adore,
Un froid mortel saisit ses sens.
Par un excès de barbarie,
Faïel prend des soins superflus
Pour la rappeller à la vie ;
Mais elle n'étoit déja plus.

M. le Duc DE LA VALLIERE.

A MONSIEUR DE B**,

Pour s'excuſer d'aller dîner chez lui.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

L'HOMME propoſe ; mais ſouvent
Autant en emporte le vent :
Dieu qui de tout diſpoſe,
Eh bien !
Fait de ce qu'on propoſe,
Vous m'entendez bien.

Xercès, ſur le nombre comptant,
La Grece va ſe promettant :
Il menace, il fulmine,
Eh bien !
Mais devant Salamine,
Vous m'entendez bien.

Les Sabines ſe propoſant
De voir un ſpectacle innocent,
Dès qu'elles y parurent,
Eh bien

Evidemment elles furent ;
Vous m'entendez bien.

Devant Pâques, l'un de nos Rois
Composoit de battre les Anglois :
La chose il vient certaine,
Eh bien !
Et voilà qu'on l'ensemence,
Vous m'entendez bien.

Pierre & Perrette avoient pris jour,
Pour parler à loisir d'amour :
Ce jour-là le beau Sire,
Eh bien !
N'eut pas le mot à dire,
Vous m'entendez bien.

Autre jour pris pour s'assembler,
Ce jour-là Pierre eut pû parler :
Mais l'époux, fâcheux homme,
Eh bien !
Revint subitement comme,
Vous m'entendez bien.

Je me flattois depuis Jeudi,
D'aller chez vous dîner Lundi,
Avec mon blond Confrere,
Eh bien !
Mais ma maudite affaire,
Vous m'entendez bien.

Rien n'eſt certain, rien n'eſt conſtant :
Sur mon reſpect comptez pourtant,
Comme ſur choſe ſûre,
Eh bien !
Car je ſuis, je vous jure,
Vous m'entendez bien.

VERGIER.

LE TROUPEAU SANS GUIDE.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

MEs chers Troupeaux, gagnez la plaine
Fuyez les bois de peur des loups ;
Je ne songe qu'à Célimene,
Je ne saurois songer à vous.

Je ne sais plus, depuis que j'aime,
Mener mes chiens, ni vous guider ;
Je n'ai pû me garder moi-même :
Comment pourrois-je vous garder ?

APOLLON ET DAPHNÉ.

L'Amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ſes malheurs:
J'en vais tracer l'aventure;
Puiſſe la race future,
L'entendre & verſer des pleurs!

Daphné fut ſenſible & belle,
Apollon ſenſible & beau.
Sur eux, l'Amour, d'un coup d'aîle,
Fit voler une étincelle
De ſon dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit, voyant Apollon.
Il l'approche, elle l'évite;
Mais fuyoit-elle bien vîte?
L'Amour aſſure que non.

Le Dieu qui vole à ſa ſuite,
De ſa lenteur s'applaudit.

Elle balance, elle héſite ;
La pudeur hâte ſa fuite,
Le deſir la ralentit.

Il la pourſuit à la trace,
Il eſt prêt à la ſaiſir ;
Elle va demander grace :
Une Nymphe eſt bientôt laſſe,
Quand elle fuit le plaiſir.

Elle deſire, elle n'oſe :
Son Pere voit ſes combats,
Et par ſa métamorphoſe,
A ſa défaite il s'oppoſe.
Daphné ne l'en prioit pas.

C'eſt Apollon qu'elle implore,
Sa vue adoucit ſes maux ;
Et vers l'Amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore,
En ſe changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendreſſe
De ce malheureux Vainqueur !
C'eſt un arbre qu'il careſſe ;
Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
Il ſent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point ſévere,
Et ſon dernier mouvement
Fut, (ſi l'Amour eſt ſincere)
Un reproche pour ſon Pere,
Un regret pour ſon Amant.

M. MARMONTEL.

A MADAME DE***,

Qui venoit d'apprendre le Latin, & de rendre les Odes d'Horace en François.

AIR : *Jeune & Novice encore.*

LIRE & traduire Horace,
Ne fut pour vous qu'un jeu.
Vous rendez avec grace
Ce qu'il peint avec feu.
S'il revenoit, sa Lyre
Seroit à vos genoux.
J'aimerois à traduire
Ce qu'il diroit de vous.

*M. C***

LA FEMME CHOQUÉE.

AIR : *J'étois malade d'amour.*

HIER matin, en m'éveillant,
(J'en suis encor choquée)
Par un Fat qui fait le Galant,
Je fus presque brusquée ;
C'est un, c'est un petit insolent,
Qui m'a, qui m'a manquée.

Après d'inutiles transports,
(J'en suis encor choquée)
Après d'inutiles efforts,
Qui m'avoient fatiguée ;
C'est un sot, c'est un sot petit corps
Qui m'a, qui m'a manquée.

D'abord, d'un air peu circonspect,
Il m'avoit attaquée ;
Après cela, d'un faux respect,
Masquant cette équipée,
Quel chien, quel chien, quel chien de respect!
Il m'a, il m'a manquée.

M. COLLÉ.

LE SERMENT LEGER.

AIR : *Le Démon malicieux & fin.*

ADamon vous avez tout permis,
Pour l'himen qu'il vous avoit promis;
Mais, Iris, ſavez-vous la coutume ?
Avez-vous pû l'en croire à ſon ſerment ?
Ceux que l'on fait ſur un autel de plume,
Sont auſſi-tôt emportés par le vent.

A MADAME ***.

AIR : *Il étoit une Fille.*

DEPUIS le plus grand Prince,
Juſqu'au moindre Gougeat,
Le Petit-Maître & le Béat,
A Paris, en Province,
Quiconque vous verra,
D'abord ſe récriera.... Ah!

On conte cent miracles,
Qu'opérent en tous lieux
Preſque tous les jours vos beaux yeux;
On vous ſuit aux Spectacles;
Aux Cours, à l'Opéra,
Chacun dit : la voilà.... Ah!

L'autre jour un Malade,
Qui n'en pouvoit guérir,
Il étoit tout prêt d'en mourir,
Quand une ſeule œillade,
De vous, ſur lui tomba,
Le Mort reſſuſcita... Ah!

Paſſant près de vous, Blaiſe,
Reluquoit vos appas,
Et ſoupirant, diſoit tout bas:
Jarni! qu'on eſt bien aiſe,
Quand on tient dans ſes bras
Une femme comme ça... Ah!

Un jour l'Hermite Luce,
Qui vient ici quêter,
Craignant de ſe laiſſer tenter,
Renfonça ſon capuce,
Et trois fois ſe ſigna,
Vous nomma ſatanas... Ah!

Orgon, ſexagénaire,
Plus avare qu'un Juif,
Diſoit, en comptant ſon tarif:
J'y mettrois mon enchere,
Si cette Beauté-là
Etoit de l'Opéra... Ah!

L'autre jour un bon Moine,
Qui vous vit par haſard,
Diſoit, d'un ton de Papelard:
Le Diable, à Saint Antoine,

Pour le mettre à quia,
N'avoit qu'à montrer çà... Ah!

Certaine Demoiſelle,
Qui cherchoit des chalans,
Et faiſoit valoir ſes talens,
Diſoit : ah ! qu'elle eſt belle !
Si j'avois ſes appas,
Que j'aurois de ducats.... Ah !

Sortant du Séminaire,
Certain dévot Abbé,
Qui n'avoir jamais ſuccombé ;
En diſant ſon Bréviaire,
Vous vit, vous admira,
Et ſon livre tomba... Ah !

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.

CHANSON A BOIRE.

LE Dieu qui répand la lumiere,
Va terminer ſa courſe dans les flots,
Et quitte le matin l'humide ſein des eaux,
Pour recommencer ſa carriere.
Mais, malgré l'ordre du Deſtin,
Qui lui fait éclairer le Monde,
S'il couchoit dans le vin, comme il couche dans l'onde,
Il ne ſortiroit pas de ſon lit ſi matin,
Il ne ſortiroit pas de ſon lit ſi matin.

SANADON.

LE PETIT-MAITRE.

AIR : *J'ai la Marotte.*

AINSI doit être
Un Petit Maître :
Léger, amusant,
Vif, complaisant,
Plaisant,
Railleur aimable,
Traître adorable :
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.

D'un fade langage,
D'un froid persiflage,
Il fait un vain étalage ;
Il veut tout savoir,
Il veut tout voir :
Sur tout il chicane
Et ricane,
Jugeant de tout
Sans goût.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître :
Léger, amuſant,
Et ſur le ton plaiſant ;
Railleur aimable,
De tout capable.
C'eſt l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.

De la femme qu'il aura
Bientôt il ſe laſſera,
On s'attend bien à cela ;
Mais chacun a de ſon côté
Même liberté,
Et rien ne ſera gâté.
A peine on ſe voit,
Sous le même toît ;
Chacun, comme étranger,
Peut vivre à ſa guiſe,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formaliſe.

Ainſi doit être
Un Petit-Maître :
Libre en ſes deſirs,
De plaiſirs en plaiſirs

Sans ceſſe il vole,
Toujours frivole ;
C'eſt l'homme du jour ;
Fait pour l'Amour.

L'eſprit dégagé
De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice ;
Il la meublera,
Et l'étalera ;
Et dans la couliſſe,
D'un ſoupet lui parlera . . . .
Viens, c'eſt à l'écart,
Sur le Rempart . . . .
Sa Déſobligeante
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Soupant après,
On donne eſſor
Aux malins traits :
L'abſent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus ſots propos.
On parle Vers,
Concerts,
Bijoux,

Ragouts,
Chevaux,
Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes;
On médit,
On s'attendrit,
On rit;
Grand bruit
Au fruit;
Enſuite, au Bal, on acheve la nuit.
Le matin, mis comme un Valet,
Pâle & défait,
Monſieur, dans un Cabriolet,
Part comme un trait,
Et pouſſe deux
Chevaux fougueux,
Qui ſecouant leurs crins poudreux,
Renverſent ceux
Qui ſont près d'eux;
Et s'échappant,
En galoppant,
Dans ce fracas,
Doublent le pas.
Notre moderne Phaëton,
Prenant un ton,
Va chez pluſieurs Femmes de nom,

Leur fait la cour, pour les trahir;
Les aime, comme on doit haïr;
Enfuite il envoye un Coureur
Chez le Maignan, chez l'Empereur (*),
Demander des aſſortimens,
Des rivieres de diamans,
Pour ſa Déeſſe d'Opera,
Qui bientôt s'en tira.
Ainſi doit être, &c.

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

(*) *Fameux Bijoutiers.*

LE VIEUX MARI.

Auprès d'un vieil Epoux, au lever de l'Aurore,
La jeune Iris apperçut un Moineau
Careſſer ſa moitié, ſur un tapis de Flore,
Et pour recommencer encore,
Voler au ſommet d'un berceau.
Pour voir le tendre amour de ce couple fidele,
Iris, en ſoupirant, éveille ſon Epoux.
Mais au lieu d'écouter les deſirs de la Belle :
Laiſſez-là vos Moineaux, lui dit-il en courroux,
Aimerez-vous toujours la bagatelle ?

PANARD.

LE NID DE FAUVETTES.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

JE le tiens, ce nid de Fauvette ;
Ils ſont deux, trois, quatre Petits.
Depuis ſi long-tems je vous guette,
Pauvres Oiſeaux, vous voilà pris.

Criez, ſifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'eſt en vain ;
Vous n'avez pas encor vos aîles :
Comment vous ſauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur Mere,
Qui pouſſe des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'eſt leur pere,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Ah ! pourrois-je cauſer leur peine,
Moi, qui l'été, dans nos Vallons,
Venois m'endormir ſous un chêne,
Au bruit de leurs douces chanſons !

Hélas! ſi du ſein de ma Mere,
Un Méchant venoit me ravir !
Je le ſens bien, dans ſa miſere,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je ſerois aſſez barbare,
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous ſépare ;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le Bocage,
A voltiger auprès de vous ;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des ſons auſſi doux.

Et moi, dans la ſaiſon prochaine,
Je reviendrai dans les Vallons,
Dormir quelquefois ſous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chanſons.

M. Berquin.

LE MODELE DE LA CONSTANCE.

MON cœur, chargé de ſa chaîne,
Imite, dans ſes Amours,
Un Ruiſſeau qui, dans la plaine,
Suit rapidement ſon cours.
Toujours, toujours,
Je chérirai mon Iſmène,
Je l'adorerai toujours.

Le jour que l'Aurore amene
Brille moins que ſes attraits;
La roſe, qui s'ouvre à peine,
A l'air moins vif & moins frais:
Jamais, jamais,
Je n'oublierai mon Iſmène,
Je ne changerai jamais.

Quand le ſort, qui tout entraîne,
Au tombeau nous conduira,
On gravera ſur un chêne,
Que le tems reſpectera:
Hélas! hélas!
Rien ne fut ſi beau qu'Iſmène,
Rien de plus tendre qu'Hylas.

*Par M***.*

L'AVANTAGE DU SECRET.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

BEAU Sexe, où tant de grace abonde,
Vous charmez la moitié du Monde :
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystere.
Ce n'est pas l'Amour qui vous perd,
C'est la maniere de le faire.

BUSSI-RABUTIN.

LA PERSÉVÉRANCE COURONNÉE.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

AU fond d'un bois ſolitaire,
Le Berger Tircis un jour,
Trouvant ſeule ſa Bergere,
Lui parla de ſon amour :
Vous ſavez, dit-il, cruelle,
Quelle eſt ma fidélité ?
Votre rigueur éternelle
Ne m'a jamais rebuté.

Vos mépris, votre colere,
N'ont pu me faire ſonger
A d'autres ſoins qu'à vous plaire,
Et jamais à vous changer ;
Je me ſuis fait violence,
Et l'Amour m'a ſu forcer
A me contraindre au ſilence,
Plutôt qu'à vous offenſer.

Si mon ame étoit légere,
Mon deſtin ſeroit plus doux ;

Plus d'une aimable Bergere
M'a voulu venger de vous :
Ah ! qu'aiſément avec d'autres
J'euſſe trouvé mon bonheur,
Si d'autres yeux que les vôtres
Avoient pu charmer mon cœur.

Les ſoupirs interrompirent
Les plaintes de cet Amant ;
Les larmes qui les ſuivirent
Parlerent plus fortement :
La Bergere devint tendre,
Et ſe trouvant ſans témoins,
Fut contrainte de ſe rendre :
On ſe rend ſouvent à moins.

ROMANCE

ROMANCE

DE BASTIEN ET BASTIENNE.

AIR : *Dans ma Cabane obſcure.*

PLUS matin que l'Aurore,
Dans nos Vallons j'étois ;
Bien après l'ſoir encore,
Dans nos Vallons j'reſtois ;
Le travail & la peine,
Tout ça n'me faiſoit rien :
Hélas ! c'eſt que Baſtienne
Etoit avec Baſtien.

Drès que le jour ſe leve,
Je voudrois qu'il fut ſoir,
Et drès que l'jour s'acheve,
Au matin j'voudrois m'voir.
D'où vient c'que tout m'chagreine,
Et que j'nons l'cœur à rien ?
Hélas ! c'eſt que Baſtienne
N'voit plus ſon cher Baſtien.

L'changement de c'volage
Devroit bien m'dégager ;
Mais j'n'en ons pas l'courage ,
Et je n'fais qu'm'affliger.
D'un ingrat quand on s'vange ,
C'eſt ſe dédommager :
Mais hélas ! Baſtien change ,
Et je n'ſaurois changer.

Madame FAVART.

LA SURPRISE AGRÉABLE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

A Son Amant, un jour rêvoit Glycere :
Valere arrive, & la prend dans ſes bras ;
Elle s'éveille, & s'écrie : Ah ! Valere,
J'aurois gagé, que je ne rêvois pas.

CONSEILS A ROSINE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

AIMEZ, vous avez quinze âns,
Et les graces de votre age :
Attendrez-vous plus long-tems ?
Ce ſeroit bien grand dommage.

Que faire à la fin du jour ?
Demandez à nos Compagnes :
Elles répondront : l'Amour ;
C'eſt le charme des campagnes.

Mais, ma Roſine, en ſecret,
Sans que le ſachiez peut-être,
Quelque Paſteur beau, diſcret,
En vous Amour a fait naître.

On s'engage innocemment :
La pente eſt ſi naturelle !
Ecoutez, voici comment
Amour nous prend en tutelle.

De maints Pasteurs, dans les jeux,
Reçoit-on le doux hommage;
Voilà bientôt l'un d'entr'eux
Qu'on remarque davantage.

S'il visite, on le voit de loin;
L'on y pense, s'il s'absente:
S'il rend le plus petit soin,
On se sent reconnoissante.

Et le jour que ce Berger
Est de retour au Village;
Voilà que, sans y songer,
Vous vous parez davantage.

Tout ce qu'un autre vous dit,
N'est qu'objet d'indifférence:
Mais du Berger qu'on chérit,
Tout vous plaît, ou vous offense.

Qu'il chante d'Amour les feux,
Vous restez embarrassée,
Si sur vous il a les yeux,
Ou ne vous a regardée.

Quelque Bergere dira :
Sa douce voix m'a ravie ;
L'éloge vous déplaira,
Si la Bergere eſt jolie.

Si l'on ne peut plus douter
Qu'il ne ſonge qu'à vous plaire,
On ne veut plus l'écouter ;
Mais on veut qu'il perſévere.

Vous joint-il quelques inſtans,
On eſt dans un trouble extrême ;
Vous parle-t-il du beau tems,
On croit qu'il dit : je vous aime.

Quoi, dit Roſine, c'eſt là
Comme Amour vient nous ſurprendre ?
Ah ! Thémire, me voilà,
Depuis que j'ai vu Silvandre.

Moncrif.

A MADAME DE LA G**.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

S'IL suffisoit, belle Cousine,
D'avoir les charmes de Corine,
Pour inspirer de tendres sons,
Pour vous l'Auteur le plus aride,
Feroit cent couplets de Chansons,
Et vous en feriez un Ovide.

Mais les graces les plus touchantes
Ne sont pas toujours suffisantes ;
Et ce seroit trop présumer,
D'imaginer que l'on doit faire
Pour une Belle un art d'aimer,
Parce qu'elle a celui de plaire.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

L'ÉPICURIEN.

JE ſuis né pour le plaiſir,
Bien fou qui s'en paſſe !
Mais je ne puis le choiſir ;
Souvent le choix m'embarraſſe.
Aime-t-on, j'aime ſoudain :
Boit-on, j'ai le verre en main.
Je tiens partout ma place.

Dormir eſt un tems perdu,
Bien fou qui s'y livre !
Sommeil, prends ce qui t'eſt dû ;
Mais attends que je ſois yvre :
Saiſis-moi dans ce moment,
Fais-moi dormir promptement,
Je ſuis preſſé de vivre.

Mais ſi quelqu'objet charmant,
Dans un ſonge aimable,
Vient, du plaiſir ſéduiſant,
M'offrir l'image agréable,
Sommeil, allons doucement :
L'erreur eſt, en ce moment,
Un plaiſir véritable.

D'HAGUENIER.

L'ALTERNATIVE.

AIR : *Sur un ſoupçon trop incertain.*

TANDIS qu'Amour fait contre vous
L'inutile eſſai de ſes armes,
Je vois Vénus qui, de vos charmes,
Détourne ſes regards jaloux.
Soyez moins belle ou moins ſévere :
N'eſt-ce donc pas aſſez, Doris,
De faire murmurer la Mere,
Sans irriter encor le Fils ?

LA RENCONTRE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Le premier du mois de Janvier,
Je rencontrai un Savetier,
Entre ſa Boutique & la nôtre.
Il me dit fort éloquemment :
Commère, bon jour & bon an,
Accompagné de pluſieurs autres.

Moi qui ſais tout le Compliment
Du Jour de l'An, tout couramment,
Comme je ſais mes Patenôtres,
J'répondis, ſans chercher un moment :
Compère, & moi pareillement,
Accompagné de pluſieurs autres.

Comment, m'dit-il, va le Voiſin,
Et la Couſine & le Couſin ?
Comment ſe portent tous les vôtres ?
Comment l'Enfant ſe porte-t'y ?
Comment ſe porte le Mari,
Accompagné de pluſieurs autres ?

Commere, entrez, entrez chez nous;
J'ons d'excellent vin à ſix ſols :
Le vôtre ne vaut pas le nôtre.
Je n'me fis pas prier beaucoup;
J'entris, nous y bûmes t'un coup,
Accompagné de pluſieurs autres.

Quand il eut bien lavé ſon cœur,
Le voilà qui, comme un Seigneur,
Le long de la table ſe vautre,
Et m'fait poliment la cour,
En pouſſant un hoquet d'amour,
Accompagné de pluſieurs autres.

Il devient trop entreprenant,
Je le repouſſe rudement;
Sus vot'reſpect, j'l'envois aux piautres.
Il met la main dans mon corcet;
Je le régale d'un ſouffiet,
Accompagné de pluſieurs autres.

Il m'embraſſa, je me fâchis;
Il redoubla, j'm'appaiſis;
Il ſavoit bien, le bon Apôtre,
Qu'un premier baiſer nous déplaît;
Mais qu'on pardonne quand il eſt
Accompagné de pluſieurs autres.

M. Fleuri.

A MADAME DE M***.

Pour le jour de sa Fête.

AIR : *Pour la Baronne.*

C'EST Gasparine,
Que je me plais à célébrer ;
Qu'on vante une taille divine,
Un cœur qui se fait adorer,
C'est Gasparine.

De Gasparine,
Un rien reçoit tant d'agrément,
Qu'Ovide eut oublié Corine
Pour le plus simple compliment
De Gasparine.

Pour Gasparine,
Si vous essayez de chanter,
D'Amour que la malice est fine !
Vous finirez par soupirer
Pour Gasparine.

A Gaſparine,
Je voulois n'offrir qu'une fleur :
L'inſtant d'après je m'examine,
J'avois déja donné mon cœur
A Gaſparine.

M. le Comte DE FONTETTE SOMMERI.

A UN MARI,

Pour le jour de ſa Fête.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougere ?*

QUE veux-tu que je te donne,
Pour Bouquet en ce moment ?
Si j'avois une Couronne
Je t'en ferois le préſent,
Mon embarras eſt extrême :
Car je ne poſſéde rien.
En t'offrant un cœur qui t'aime,
C'eſt te redonner ton bien.

Madame DE B**

LA COQUETTE.

AIR : *C'eſt ma marotte d'aimer Marotte.*

QUELLE folie
D'aimer Julie !
On la croit ſans fard ;
Mais on ſent trop tard
Son art.
D'abord on l'aime ,
D'amour extrême ;
Mais que les regrets
Suivent de près !

Ses coquetteries ,
Ses agaceries ;
Toutes ſes minauderies
Peignent l'enjoument
Du ſentiment.
Otez-lui le maſque :
La Fantaſque
N'aura plus rien
De bien.

Qui peut nombrer ſes Amans,
François, Ruſſes, Allemans,
Irlandois & Bas-Normans?
Seigneurs titrés,
Abbés mitrés.
Sans les Robins, les Plumets;
Et ſon Mari que j'omets?
J'ai vû tous ces fous,
Faiſant les yeux doux,
Tomber à ſes genoux.
L'adroite Friponne
Se rit d'eux tous....
Mais ſans fâcher perſonne.

Quelle folie
D'aimer Julie!
On la croit ſans fard;
Mais on ſent trop tard
Son art.
D'abord on l'aime,
D'amour extrême;
Mais que les regrets
Suivent de près!

O loyaux Amans
De nos vieux Romans;

Vos feux, vos ſermens
Suppoſent des mœurs peu commodes.
Durant cinquante ans,
Vous étiez conſtans :
Le beau paſſe-tems !
De plus douces modes
Font aujourd'hui
Fuir l'ennui.
Chaque Freluquet,
Bien plus coquet
Que nos jeunes Dames,
Subjugue leurs ames
Avec du caquet.

Point de langueurs,
Point de rigueurs.
Un Amoureux,
A peine heureux,
Doit par honneur
Être las du bonheur.
L'homme eſt un papillon léger,
Fait pour changer ;
Et la Femme eſt tout comme
L'Homme.
Son feu
N'eſt qu'un jeu.
Son cœur,

Moqueur,
Suivant
Le vent,
Jure ſouvent
Ce qu'il dément
Dans le moment.
Julie, oui, c'eſt-là, trait pour trait,
Votre portrait.

Pourtant je ne diſpute pas
Sur vos appas.
Peut-on, hélas!
Tromper vos lacs?
Qui vous verra,
S'y complaira.
Mais, dans vos fers,
Par quels travers,
Eſt-on rival de l'Univers?
De votre voix les doux accens,
Ces yeux perçans,
Vifs, agaçans,
Ont ſur nos ſens
Des droits puiſſans.
Mais pourquoi nous faire l'affront,
De mener vingt dupes de front?
Laiſſez un inſtant déſarmer
Cet orgueil qui veut tout charmer.

Craignez, qu'enfin,
L'Amour plus fin,
Pour se venger du guet-à-pens,
Ne rie à vos dépens.

Quelle folie,
D'aimer Julie !
On la croit sans fard ;
Mais on sent trop tard
Son art.
D'abord on l'aime
D'amour extrême ;
Mais que les regrets
Suivent de près !

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

A BRILLANT,

CHATTE DE MADAME D**.

AIR *du Vaudeville d'Épicure.*

JUSQU'AUX deux bouts de la Terre,
Brillant, vos attraits ſont connus ;
D'Amourette vous êtes mere ;
Des Chats vous êtes la Vénus,
De votre grace enchantereſſe,
Tout eſt charmé, tout parle ici ;
Célimène eſt votre Maîtreſſe :
Que n'eſt-elle la mienne auſſi !

*M. le Chevalier de B**.

LE RETOUR DE LA LIBERTÉ.

GRACE à tant de trompeties !
Grace à tes coquetteries !
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur, libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine ;
Ce n'eſt plus un ſonge vain. *Bis.*

Toute ma flamme eſt éteinte :
Sous une colere feinte,
L'Amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence ;
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus. *Bis.*

En paix, ſans toi, je ſommeille ;
Tu n'es plus, quand je m'éveille,
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde, & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs. *Bis.*

Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes
Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime ;
Avec mon Rival lui-même,
Je pourrois parler de toi. *Bis.*

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des ſoupirs que j'ai pouſſés ;
Mais, tel, au Port qu'il deſire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a paſſés. *Bis.*

J. J. ROUSSEAU.

LES REGRETS DE THÉMIRE.

AIR : *A notre bonheur l'Amour préſide.*

JE reconnois ce triſte Bocage,
Si funeſte à ma tranquillité ;
C'eſt ſur ce gazon, ſous cet ombrage,
Que j'ai perdu ma félicité ;
C'eſt là que Tircis, ſur ſa muſette,
D'une ardeur parfaite,
Exprimoit les feux ;
J'ai fait l'aveu d'un amour extrême,
Qui, malgré moi-même,
Parut dans mes yeux.

Certaine rougeur ſur mon viſage,
Mon air diſtrait, mon ſein agité,
Mon innocence & mon peu d'uſage,
Tout lui dévoiloit la vérité.
Il me prend la main, j'étois tremblante ;
Mon trouble s'augmente
A chaque moment.
Pour combattre le feu qui l'anime,
Ma bouche s'exprime,
Et mon cœur la dément.

Oui, Thémire, oui, je vous adore,
Me répétoit-il ſi tendrement ;
Que je ne voye jamais l'Aurore,
Si je ceſſe d'être votre Amant !
Si je renonce au ſoin de vous plaire,
D'une autre Bergere,
Si je ſuis les pas,
Que le tendre Amour, qui voit ma flâme
Ne livre mon ame
Qu'à des cœurs ingrats.

Le bruit des ruiſſeaux, cette verdure,
Et la préſence de mon vainqueur,
Dans cet inſtant, tout dans la Nature
Se réuniſſoit contre mon cœur.
Les premiers efforts de ſa tendreſſe
Sont, par ma ſageſſe,
D'abord repouſſés ;
Je n'oſe en exprimer davantage....
Il devint volage,
C'eſt en dire aſſez.

ENVOI DE DEUX COLOMBES.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

SYMBOLE des Amans fideles,
Tendres oiſeaux, chers à Cyprис,
Vous que j'ai pris pour mes modéles,
Je vous envoye à ma Néris.

C'eſt la meilleure des Maîtreſſes;
Votre deſtin ſera trop doux :
Que vous en aurez de careſſes,
Et comme elle aura ſoin de vous !

Ne prenez point un air farouche;
Vos repas ſeront dans ſa main,
Quelquefois même ſur ſa bouche;
Et pour nid, vous aurez ſon ſein.

Le Printems revient dans la plaine;
Les frimats ſont place aux beaux jours :
Zéphir, de ſa féconde haleine,
Va faire éclore les Amours.

Sous les yeux de ma belle Amie,
Suivez vos tendres mouvemens ;
Plongez-la dans la rêverie,
Par vos fréquens roucoulemens.

Que j'aimerois à la surprendre,
Comptant vos baisers trop nombreux !
Pourroit-elle alors se défendre,
De m'en donner seulement deux !

M. MARESCHAL.

COUPLETS

Adreſſés à Madame la Princeſſe **, par Madame la Comteſſe de **, en lui envoyant un Grouppe repréſentant l'Amitié qui éteint le flambeau de l'Amour.

AIR : *Vous qui, du vulgaire ſtupide.*

NOs Beautés, aimable Princeſſe,
Ne ſongent ici qu'à charmer,
Et quand il faut plaire ſans ceſſe,
Comment trouver le tems d'aimer?
Vous le trouvez, la choſe eſt ſûre;
L'Amitié vous plaît ſans fadeur:
Princeſſe, en voici la peinture;
Le modéle eſt dans votre cœur.

Lorſque pour vous j'ai, dans mon ame,
Senti l'amitié s'allumer,
Que j'ai cheri ſa douce flamme!
Il eſt ſi doux de vous aimer!
Si le Sexe, amoureux du nôtre,
M'offroit tous les cœurs en un jour,
Que l'Amitié m'offre le vôtre,
Je céde le reſte à l'Amour.

M. IMBERT.

A MADAME DE C***.

AIR : *Gentille Paſtourelle.*

QUELQUE plaiſir qu'on ſente
A pouvoir tourmenter,
Je plains celle qui tente
Sans ſe laiſſer tenter ;
Auprès de vous, ma Tante,
Il faudroit emprunter
Votre ame indifférente,
Pour vous bien réſiſter,
Ou votre voix touchante,
Pour ſe faire écouter.

*M. le Chevalier de B***

LA COUR ORDINAIRE

D'une jolie Femme, de l'extrêmement bonne Compagnie.

AIR : *Toujours, toujours, elle eſt toujours la même.*

HIER Lindor, du jeu toujours martyre,
Perd, ſur un As,
Plus de mille ducats;
Je vois ſon embarras;
Il veut que je l'en tire.
Il me jure avec feu,
Qu'il déteſte le jeu :
Qu'il y renonce à jamais, qu'il ne veut plus aimer que moi; & je lui réponds :
J'ai des vapeurs, quand un joueur ſoupire.

A ma toilette, un Abbé me fait rire :
Mon Perroquet
Retient tout ſon caquet;
Mon Singe eſt plus coquet,
Depuis qu'il vient l'inſtruire :
Mais s'il m'offroit ſon cœur,

Percé d'un trait vainqueur :

Ah ! vîte ! vîte ! un flacon ; éloignez-vous, l'Abbé : vîte un flacon, l'Abbé !

J'ai des vapeurs, quand un Abbé soupire.

Un Président s'en vient un jour me dire :
Dieux ! que d'appas !
Comment ne l'aimer pas ?
Et puis d'un ton plus bas :
Aimez, belle Thémire.
Un peu de volupté,
Sied bien à la beauté....

Vous allez lâcher une fadeur, Président ; déja le cœur me manque.

J'ai des vapeurs, quand un Robin soupire.

Un beau Marquis, que tout Paris admire,
Me divertit ;
Il chante, il boit, il rit ;
Il conte avec esprit ;
Il folâtre, il se mire ;
Il veut dans le moment,
Devenir mon Amant.

Marquis, vous me prenez, je crois, pour une Fille d'Opéra. Marquis, finissez-donc, ou je vais sonner.

J'ai des vapeurs, quand un Marquis soupire.

Un Financier, n'allez pas en médire,
Me traite au mieux ;
Ses Soupers ſont joyeux ;
Son Champagne mouſſeux,
En pétillant m'inſpire :
Mais dès qu'il s'attendrit,
Tout ſon feu me trahit.

Allez donc ! un Fermier-Général qui fait ainſi l'enfant ! d'honneur, je ne reviendrai plus dans votre Petite Maiſon.

J'ai des vapeurs, lorſque Mondor ſoupire.

Il eſt charmant, par-tout on le deſire ;
Mon Médecin
Eſt un Être divin !
Ses doigts, d'un blanc ſatin,
S'exercent ſur ma Lyre.
Un jour, en me tâtant,
Ç'eſt qu'il me ſerra tant !

Que je ne pus m'empêcher de crier : ah ! Docteur ! Docteur ! ma tête ! mes nerfs ! ménagez-moi, par grace ! ménagez-moi.

J'ai des vapeurs, quand un Docteur ſoupire.

Certain Rimeur, que j'ai pris pour me lire,
Vient à ſon tour
Pour me faire la Cour.

Qu'il eſt gauche en amour !
Dans ſon plaiſant délire,
Il ſe met en courroux,
Ou me prend les genoux....

Monſieur l'Abbé, le Bel-eſprit, je vous permets les écarts poétiques, mais non ceux de cette nature.

J'ai des vapeurs, lorſqu'Apollon ſoupire.

J'ai des vapeurs, ſi-tôt que l'on ſoupire.
De déplaiſir,
L'Amour me fait mourir :
Ne pouvez-vous languir,
Meſſieurs, ſans me le dire ?
Epargnez la fadeur ;
Trève de vive ardeur !

Ecoutez, ſi cela peut vous plaire, mourez, mais ne m'ennuyez pas. Vingt Amans de moins ne donnent point la migraine à une jolie Femme.

J'ai des vapeurs, quand un Galant ſoupire.

L'ÉLOGE DES VIEUX.

AIR : *Liſon dormoit dans un Bocage.*

VOUS connoiſſez Dame Gertrude :
C'eſt une Femme à ſentiment,
Qui n'eſt ni coquette, ni prude,
Mais qui penſe ſolidement.
L'on ne voit point chez cette Belle
De jeunes gens avantageux ;
Ce ſont des Vieux, ce ſont des Vieux,
Qu'elle aime à recevoir chez elle ;
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qu'avec raiſon elle aime mieux.

Les Petit-Maîtres ſont volages :
On ne ſauroit compter ſur eux ;
Les Barbons ſont prudens & ſages,
Et méritent mieux d'être heureux ;
Un Jeune trompe ſa Maîtreſſe,
Et ceux qui la traitent le mieux,
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux ;
Ils ont plus de délicateſſe ;
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qui ſont beaucoup moins dangereux.

Le Jeune va courir ſans ceſſe,
Et voltige de fleurs en fleurs ;
Le Vieux s'en tient à ſa Maîtreſſe,
Et ſent le prix de ſes faveurs ;
Le Jeune ſe croit un Narciſſe,
Que rien n'eſt plus beau ſous les Cieux.
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qui ſavent ſe rendre juſtice ;
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux,
Qui craignent qu'on ne trouve mieux.

Le Jeune, toujours dans l'ivreſſe,
Ne ſuit que ſon tempérament ;
Le Vieux jouit avec ſageſſe,
Avec goût & diſcernement ;
On eſt flatté de la tendreſſe
De ceux qui s'y connoiſſent mieux :
Ce ſont les Vieux, ce ſont les Vieux ;
Leur choix, toujours plein de juſteſſe,
Le choix des Vieux, le choix des Vieux,
Eſt aux Dames plus glorieux.

Le Jeune, aſſez ſouvent, s'expoſe
A des regrets, à des douleurs ;
Il cueille une brillante roſe,
Sans voir l'épine ſous les fleurs.

Amour s'en plaignit à ſa Mere,
Un jour, dit-on, la larme aux yeux.
Quand on eſt vieux, quand on eſt vieux,
On examine, on conſidere;
Quand on eſt vieux, quand eſt vieux,
On eſt moins vif & plus ſoigneux.

Si l'on n'eſt pas ſi bien traitée
Par un Vieux que par un Cadet,
Du moins on eſt plus reſpectée,
Et ſon hommage eſt plus diſcret;
Sans abuſer de ſa victoire,
Il eſt doux & cache ſes feux:
Prenez un Vieux, prenez un Vieux,
Il ménagera votre gloire;
Prenez un Vieux, prenez un Vieux,
Et vous vous en trouverez mieux.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

LES JEUNES GENS VENGÉS.

Sur le même air.

Vous connoiſſez la jeune Hortenſe :
C'eſt un objet plein d'agrément,
Qui ſut toujours, à la conſtance,
Allier le diſcernement ;
Elle aime à recevoir chez elle
De jeunes Gens, vifs & joyeux ;
Mais pour des Vieux, *Bis.*
On n'en voit point chez cette Belle,
Mais pour des Vieux, *Bis.*
Ils lui ſemblent trop ennuyeux.

Des jeunes-gens les plus volages,
La Beauté peut fixer les cœurs :
Si le tems rend les Vieux plus ſages,
C'eſt en éteignant leurs ardeurs.
Un Jeune chérit ſa Bergere,
S'il eſt l'objet de tous les vœux ;
Mais pour un Vieux, *Bis.*
Il eſt plaiſant quand il veut plaire ;
Mais pour un Vieux, *Bis.*
On rit de ſon air langoureux.

Le Jeune peut jouir ſans ceſſe ;
Sa vie eſt un tiſſu de fleurs.
Le Vieux déplaît à ſa Maîtreſſe,
Même en achetant ſes faveurs.
Le Jeune, ſans être un Narciſſe,
Parvient à charmer deux beaux yeux.
On quitte un Vieux, *Bis.*
Avant qu'il ſe rende juſtice ;
On quitte un Vieux, *Bis.*
Auſſi-tôt qu'on peut trouver mieux.

Le Vieux veut envain, par adreſſe,
Rappeller ſon tempérammment.
Le Jeune, au gré de ſa Maîtreſſe,
Sait profiter du bon moment.
On eſt flatté de la tendreſſe
De ceux qui la prouvent le mieux :
Sont-ce les Vieux ? *Bis.*
Ils ſont trompés par leur foibleſſe.
Sont ce les Vieux ? *Bis.*
Ils ſont las avant d'être heureux.

Près d'un Tendron, pour peu qu'il oſe,
Le Vieux n'a droit qu'à la rigueur :
En voulant cueillir une roſe,
Il lui fait perdre ſa fraîcheur.
L'Amour s'en plaignit à ſa Mere,

Un jour, dit-on, la larme aux yeux ;
Quand on eſt vieux, *Bis.*
On devroit déſerter Cythère ;
Quand on eſt vieux, *Bis.*
On fait fuir les Ris & les Jeux.

Sur ſa Beauté, très-mal ſervie,
Un Barbon garde le ſecret :
Quand on craint la plaiſanterie,
Qu'il eſt aiſé d'être diſcret !
Au bon goût, c'eſt faire une injure,
Que de mépriſer, pour un Vieux,
Jeune Amoureux, *Bis.*
Qui ſort des mains de la Nature,
Jeune Amoureux, *Bis.*
Dont la force égale les feux.

Si la Fontaine de Jouvence
Pouvoit couler pour Lattaignant,
Ce nouveau Chantre de la France
S'exprimeroit bien autrement.
Près des ſiens, où l'eſprit pétille,
Si l'on ſupporte mes Couplets,
C'eſt qu'ils ſont vrais, *Bis.*
J'en appelle à vous jeunes Filles ;
C'eſt qu'ils ſont vrais : *Bis.*
Les Vieux ne nous vaudront jamais.

M. AUGUSTE.

L'ADOLESCENCE.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

REVIENS, reviens, heureuſe enfance
De ton bandeau couvrir les feux,
Que la brûlante Adoleſcence
A fait ſuccéder à tes jeux.

Mais, c'eſt envain !... triſtes victimes
Des préjugés & du devoir,
On croit nos careſſes des crimes ;
C'en eſt un même de nous voir.

Les Méchans ! notre amour les bleſſe ;
Ils nous jugent d'après leur cœur.
Si l'Amour eſt une foibleſſe,
Falloit-il nous tirer d'erreur ?

Nous n'aurions connu que ſes charmes ;
Nos plaiſirs, toujours innocents,
Ne nous cauſeroient point d'allarmes,
Et nous ſerions encore enfans.

M. MARÉCHAL.

TABLEAU DE LA VIE HUMAINE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

DANS les jours de la folie,
On jouit sans rien prévoir ;
En avançant dans la vie,
Nos seuls biens sont dans l'espoir.
La Vieillesse encor projette :
Mais avant d'entamer,
L'heure sonne, & l'on regrette,
Sans avoir à regretter.

*Madame la Marquise de B**.*

LA NAISSANCE DE BACCHUS.

AIR: *Lampons, Camarade, lampons.*

Pour Sémelé & Jupiter,
Bacchus fut un fruit amer ;
Car Sémelé en avorta,
Et Jupiter le porta
Pendant neuf mois dans la coxille,
Puis fut s'accoucher en Suisse.
Chantons, chantons,
Le Dieu des Tetes-Cannes.

Il fut en Franche-Comté,
Dans son dix-huitième été,
D'abord ce Dieu s'en alla ;
Mais il ne resta pas là :
Il s'en fut droit en Bourgogne,
Faire de bonne besogne.
Chantons, &c.

En faveur des Allemans,
Il eut quelques bons moments,
Le jour qu'il fut le plus gai,
Il fit la vie de Tonneau.

LA BERGERE EXIGEANTE.

AIR : *On fait ce qu'on peut.*

DAMON, calmez votre colere :
A quoi bon ces emportemens ?
Dès que je dépends de ma mere,
Suis-je maîtresse de mon cœur ?
Pour vous, d'amour mon cœur pétille ;
Hélas ! je ne pense qu'à vous :
Et si je manque au rendez-vous,
Vous savez que, quand on est fille,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Phlinti d'un aveu si tendre,
Damon de joie est transporté,
Sur eux l'Amour alloit répandre
Les charmes de la volupté,
Quand, par une malice extrême,
Ce Dieu voulant tromper leurs vœux,
De Damon suspendit les feux,
Et lui fit voir que, quoiqu'on aime,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

LA BERGERE EXIGEANTE.

AIR : *On fait ce qu'on peut.*

DAMON, calmez votre colere :
A quoi bon ces emportemens ?
Dès que je dépends de ma mere,
Suis-je maîtreſſe de mon tems ?
Pour vous, d'amour mon cœur pétille ;
Hélas ! je ne penſe qu'à vous :
Et ſi je manque au rendez-vous,
Vous ſavez que, quand on eſt fille,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

Pénétré d'un aveu ſi tendre,
Damon de joie eſt tranſporté,
Sur eux l'Amour alloit répandre
Les charmes de la volupté,
Quand, par une malice extrême,
Ce Dieu voulant tromper leurs vœux,
De Damon ſuſpendit les feux,
Et lui fit voir que, quoiqu'on aime,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

LES TROIS PRIX.

A MADAME DE L. V. P.

Sous le nom d'HÉLÈNE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

L'OLYMPE un jour fixa trois prix ;
(Amour m'en a conté l'histoire ;)
Les Muses, Minerve & Cypris,
Devoient décider la victoire.

✥✥

Le premier, c'est pour la Beauté,
Dit Vénus, il faut qu'elle étonne :
Pour le choix, on est arrêté ;
L'Amour alors présente Hélène.

✥✥

Ah ! dit Minerve avec humeur,
Par-tout Vénus commande en Reine !
Que celui-ci soit au bon cœur ;
On s'écria : c'est pour Hélène.

✥✥

LES TROIS PRIX.

A MADAME DE L. V. P.

Sous le nom d'Hélene.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

L'Olimpe un jour fixa trois prix ;
(Amour m'en a conté l'hiſtoire :)
Les Muſes, Minerve & Cypris,
Devoient décider la victoire.

Le premier, c'eſt pour la Beauté,
Dit Vénus, il faut qu'elle étrenne :
Pour le choix, on eſt arrêté ;
L'Amour alors préſente Hélene.

Ah ! dit Minerve avec humeur,
Par-tout Vénus commande en Reine !
Que celui-ci ſoit au bon cœur :
On s'écria : c'eſt pour Hélene.

LE CHARME DES BOIS.

AIR *du Vaudeville d'Epicure.*

QUE j'aime ces Bois solitaires !
Aux Bois se plaisent les Amans ;
Les Nymphes y sont moins sévères,
Et les Bergers plus éloquens.
Les gazons, l'ombre & le silence
Inspirent les tendres aveux ;
L'Amour est au Bois sans défiance ;
C'est au Bois qu'il fait des heureux.

Venez aux Bois, beaux voyageurs,
Ici les Amours sont discrets ;
Vos fureurs vêtiront leurs ombrages ;
Les Grâces aiment les Forêts.
Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois !
Avec la Beauté qu'on préfère,
Il est si doux d'aller aux Bois !

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un Printems heureux ;

LE CHARME DES BOIS.

AIR *du Vaudeville d'Epicure.*

QUE j'aime ces Bois ſolitaires !
Aux Bois ſe plaiſent les Amans ;
Les Nymphes y ſont moins ſévères,
Et les Bergers plus éloquens.
Les gazons, l'ombre & le ſilence
Inſpirent les tendres aveux ;
L'Amour eſt au Bois ſans défenſes :
C'eſt au Bois qu'il fait des heureux.

Venez aux Bois, Beautés volages,
Ici les Amours ſont diſcrets ;
Vos Sœurs viſitent leurs ombrages :
Les Grâces aiment les Forêts.
Que ne puis-je, aimable Glycère,
M'y perdre avec vous quelquefois !
Avec la Beauté qu'on préfere,
Il eſt ſi doux d'aller aux Bois !

Un jour j'y rencontrai Thémire,
Belle comme un Printems heureux ;

Ou ſon Amant, ou le Zéphire,
Avoit dénoué ſes cheveux.
Je ne ſais point quel doux myſtere
Ce galant déſordre annonçoit;
Mais Lycas ſuivoit la Bergere,
Et la Bergere rougiſſoit.

*M. G**.*

A UNE DAME

Qui ſe miroit dans une Fontaine.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

VOULEZ-VOUS imiter Narciſſe,
Dans ſon amour, dans ſon ſupplice,
De ſoi-même, inſenſé rival?
Doris, ſi telle eſt votre envie,
Accordez-moi l'original,
Et je vous céde la copie.

J. B. ROUSSEAU.

Et vous prêtez à l'art de plaire
De nouveaux appas ;
De fleurs les Muſes couronnées,
Vous offrent leurs ſimples preſens :
On ne compte point les années,
Où l'on compte des agrémens.

Le doux plaiſir de vous entendre
Nous ramene à vous ;
Votre raiſon, ſans y prétendre,
Captive nos goûts ;
Votre charme ſera durable,
Le par ſentimens l'a formé :
Lorſque l'on eſt toujours aimable,
L'on eſt toujours ſûr d'être aimé.

Malgré, d'un magique artifice,
Les ſecrets vœux,
Circé vit conſtamment, d'Ulyſſe,
Ses dons rejettés :
Mais ſi l'adroite Enchantereſſe
Avoit pris votre ton vainqueur,
Ulyſſe eut oublié la Gréce,
Et l'eſprit eut fait ſon cœur.

Roule de vos yeux, chaſſez l'image
Du ſombre ennui.
L'art de penſer, pour le vrai Sage,
C'eſt l'art de Gnide.
D'Anacréon, folâtres groupes,
Les Jeux l'entourent toujours;
Et Salut Evermont, dans ſes vers;
Avoit retenu les Amours.

Pour moi, je brave la Vieilleſſe;
Elle peut venir;
J'amuſerai de ta tendreſſe
Mon dernier loiſir;
Par un aimable badinage,
Je corrigerai ma raiſon:
Il eſt des plaiſirs de tout âge,
Et des fleurs de toute ſaiſon.

M. D'ARNAUD.

A TROIS SŒURS.

AIR des Trioleis.

AIMABLES Sœurs, sortez vous trois,
A qui d'vos cœurs doit-il se rendre ?
Il n'a point encor fait de choix,
Aimables Sœurs, sortez vous trois ?
Mais il ne se rendra, je croix,
Qu'à la moins fière, à la plus tendre ;
Aimables Sœurs, sortez vous trois,
A qui vous a-t-on dit de vous rendre ?

L'Abbé MANGENOT.

A TROIS SŒURS.

AIR *des Triolets.*

AIMABLES Sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre ?
Il n'a point encor fait de choix,
Aimables Sœurs, entre vous trois :
Mais il ne se rendra, je crois,
Qu'à la moins fiere, à la plus tendre ;
Aimables Sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre ?

L'Abbé MANGENOT.

LES REVENANS.

VAUDEVILLE

Sur la Rentrée du Parlement.

AIR : *Chanſons, Chanſons.*

UN Eſprit fort, dont notre Hiſtoire
Nous conſervera la mémoire
Dans tous les tems,
Aux Compagnons de ſa victoire,
Diſoit : » Qu'il ne falloit pas croire
» Aux Revenans. »

Il s'en ſouvient, ils s'en ſouviennent ;
Mais quand des Revenans reviennent
Après quatre ans,
Cette apparition notoire,
Force d'en revenir à croire
Aux Revenans.

Grand Roi, ta divine puiſſance,
Evoque les ombres en France.
Spectres errans,

Apparoiſſez, bravez l'envie !
Louis rend les biens & la vie
Aux Revenans.

Les Dieux ſont Dieux par leur clémence ;
Et c'eſt à regret qu'on encenſe
Des Dieux tonnans :
Deviens Dieu par ta bienfaiſance ;
Tu l'es déja par la préſence
Des Revenans.

Sur ces Héros patriotiques,
Et de leurs couronnes civiques
Tout rayonnans,
Place le Romain Malesherbes,
L'un des grands & des moins ſuperbes
Des Revenans.

Toi, Miromeſnil, ombre fiere,
Et du trône & de ſa barriere
L'un des tenans,
Avec quel doux tranſport, chere ombre,
Nous t'avons vu d'abord au nombre
Des Revenans!

Toi, Revenant, qui lis des mêtres,
Toi, qui fais revenir les autres,
Et le bon tems,
Mieux/bon sans titre & sans gages,
Maurepas, reçois les hommages
Des Revenans.

Au comble, aujourd'hui, de la gloire,
Puisses-tu lire notre Histoire
Dans deux cents ans!
Tu n'y verrois, sur ma parole,
Jouant le plus superbe rôle
Des Revenans.

M. Collé.

LE SILENCE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Ne parlez jamais qu'à propos,
Il en faut le grand avantage :
Le Silence a l'esprit des Sots,
Et l'art des vertus du Sage.

*M. le Chevalier de B***

SUR LES CHANGEMENS DE MINISTRES,

Dans le dernier Regne.

AIR : *Quoi ! ma Voiſine, eſt-tu fâchée ?*

N'AVEZ-VOUS pas vu dans la nue
Un cerf-volant,
Qui, ſur une corde menue,
Plane en tremblant ?
Des Miniſtres telle eſt la place :
On n'y tient pas ;
Le vent change, la corde caſſe ;
Ils ſont à bas.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

L'INFIDÉLITÉ PARDONNÉE.

ROMANCE.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere !*

PRÈS de coquette Bergere,
Qui m'agaçoit en douceur,
D'amourette paſſagere,
Si n'ai point gardé mon cœur,
Hier, pour telle foibleſſe,
Me croyois abandonné :
Mais tant bonne eſt ma Maîtreſſe,
Qu'aujourd'hui ſuis pardonné.

Le long de ſon beau viſage,
Larmes ai vu ruiſſeler ;
Ai ſurpris ſon doux langage
Tendrement me rappeller ;
Lors, n'oſant répliquer mie,
Suis reſté tout en émoi,
Et pleurant avec ma Mie,
Me remis deſſous ſa loi.

C'en eſt fait ! toujours pour elle
Brûlerai, bien le promets :
Et nulle autre Paſtourelle
Ne me poindra déſormais.
Oui, Beauté que rien n'efface,
Oui, je ſuis à ta merci,
Et veux finir en ta grace,
Heureux de finir ainſi.

Adonc en pleurs & ſeulette
Devers ma tombe viendras,
Et du fer de ta houlette
Nos deux noms y graveras :
Puis, ſi tu veux, ma tant Belle,
Parler de mon changement,
Dis que te fus infidelle,
Mais ne le fus qu'un moment.

A GLYCERE.

AIR : *Triſte Raiſon, &c.*

OUI, dès long-tems, j'ai percé le myſtere,
Que dans ton cœur tu croyois renfermer ;
Toujours, toujours, tu préféras, Glycère,
L'orgueil de plaire à la douceur d'aimer.

Toujours auſſi, ma vengeance fut prête,
Et nous marchions tous deux à pas comptés :
Quand tes beaux yeux faiſoient une conquête,
Je te faiſois une infidélité.

Si je voyois, à ta fauſſe tendreſſe,
Que ſans amour tu voulois m'enflammer ;
Tout fut payé : car tu voulois ſans ceſſe
Plaire par-tout, & moi par-tout aimer.

Adieu, Glycere ! Ah ! ſi tu me regrettes,
Tu vas changer en plaiſirs mes tourmens :
C'eſt tout exprès pour punir les Coquettes,
Qu'Amour a fait les volages Amans.

M. IMBERT.

LA HUITAINE.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

DIMANCHE, je fus aimable ;
Lundi, je fus autrement ;
Mardi, je fus raiſonnable ;
Mercredi, je fis l'enfant ;
Jeudi, je fis la capable ;
Vendredi, j'eus un Amant ;
Samedi, je fus coupable ;
Dimanche, il fut inconſtant.

*Madame la Marquiſe de B***

CONSEILS.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

AMANS, apprenez la ſcience
D'économiſer le plaiſir :
Oui, même après la jouiſſance,
Sachez qu'on peut encor jouir.

Dans les beaux Jardins de Cythere,
Ne cueillez pas tout en un jour ;
Si vous voulez long-tems lui plaire,
Ménagez les fruits de l'Amour.

Le champ du plaiſir eſt fertile,
Il faut ſavoir le moiſſonner,
Et pour la ſaiſon difficile,
Laiſſer quelque choſe à glaner.

M. MARESCHAL.

L'INFIDÉLITÉ.

AIR : *Des Triolets.*

SI Liſe a trahi nos amours,
Il n'eſt plus de bonheur pour elle :
Eh ! qui pourroit la trouver belle,
Si Liſe a trahi nos amours ?
Son cœur qui m'aimera toujours,
Me vengera de l'Infidelle.
Si Liſe a trahi nos amours,
Il n'eſt plus de bonheur pour elle.

M. DAVESNE.

A MADAME***

AIR *du Menuet d'Exaudet.*

QUAND je vois
Ce minois,
Plein de charmes ;
Que je contemple ces yeux,
Où le plus grand des Dieux
A dépoſé ſes armes ;
Jeune Iris,
Je languis,
Je ſoupire,
Et tu devines déja
Ce que ce ſoupir-là
Veut dire.

Mais le mal qui me poſſéde
A beſoin d'un prompt remede
Hâte-toi,
Aime-moi
Comme j'aime ;
En ſoulageant ma langueur,
Tu feras ton bonheur
Toi-même.

Trop d'orgueil
Eſt l'écueil
Du bel âge :
Le tems qui ſans ceſſe fuit,
Sans ceſſe t'avertit
D'en faire un doux uſage :
Dès ce jour,
C'eſt l'Amour
Qu'il faut ſuivre ;
Hélas ! comment s'en paſſer ?
Aimer, c'eſt commencer
A vivre.

M. Fleuri.

ROMANCE

IMITÉE DE L'ANGLOIS.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

ECOUTEZ-MOI, faciles Belles :
Apprenez à fuir les trompeurs ;
Ecoutez, Amans infideles,
La peine dûe aux Suborneurs.

Lucy, des Filles de Vincennes,
Etoit la plus riche en attraits ;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas ! des peines trop cuisantes,
Hélas ! un amoureux souci,
Vint ternir les roses brillantes
Sur le tein vermeil de Lucy.

Vous avez vu souvent l'orage
Qui courboit les lys d'un jardin :
De ces lys elle étoit l'image,
Et déja penchoit vers sa fin.

Dès le matin, en épousée,
A l'Eglise il te conduira;
Mais Homme faux, Fille abusée,
Songez que Lucy sera là.

Filles, portez-moi vers ma fosse;
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui, dans son bel habit de noce,
Moi, couverte du drap des Morts.

Elle expire, on creuse sa fosse,
Et l'Epoux la rencontre alors;
Lui, dans son bel habit de noce,
Et Lucy sous le drap des Morts.

Que devient-il? Son cœur se serre;
Un froid mortel vient le saisir.
Qu'a-t-il vu? Lucy qu'on enterre,
Et Lucy qu'il a fait mourir.

Il tombe; chacun se disperse;
L'Epouse fuit loin de ce deuil;
Colin, baigné des pleurs qu'il verse,
Reste épandu sur le cercueil.

Dès le matin, en épousée,
A l'Eglise il te conduira;
Mais l'Homme faux, Fille abusée,
Songez que Lucy sera là.

❖❖

Filles, portez-moi vers ma fosse;
Que l'Ingrat me rencontre alors,
Lui, dans son bel habit de noce,
Moi, couverte du drap des Morts.

❖❖

Elle expire, on creuse sa fosse,
Et l'Epoux la rencontre alors;
Lui, dans son bel habit de noce,
Et Lucy sous le drap des Morts.

❖❖

Que devient-il? Son cœur se ferme;
Un froid mortel vient le saisir.
Qu'a-t-il vu? Lucy qu'on enferme,
Et Lucy qu'il a fait mourir.

❖❖

Il tombe; chacun se disperse;
L'Epouse fuit loin de ce deuil;
Colin, baigné des pleurs qu'il verse,
Reste étendu sur le cercueil.

❖❖

Vaine & tardive repentance !
Pleurant ſes premieres amours ,
Aux ſuites de ſon inconſtance ,
Il ne ſurvécut que deux jours.

Près de ſon Amante fidelle ,
Les Bergers l'ont porté , dit-on ;
Et Colin repoſe avec elle ,
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes.
Deux à deux , les Amans conſtans
S'en viennent l'orner de guirlandes ,
Au retour de chaque Printems.

Vois cette pierre , Amant volage ,
Et crains un ſemblable deſtin.
Avant que ton cœur ſe dégage ,
Souviens-toi du ſort de Colin.

M. LE MIERRE.

L'AMANT DISCRET.

AIR : *Dans ma Cabane obſcure.*

J'AIME plus que ma vie
Un objet plein d'appas ;
Eſt-ce Aminte ou Sylvie ?
Je ne la nomme pas.
Je conſens qu'on devine,
A ma façon d'agir,
Quelle eſt mon Héroïne ;
Ça fait toujours plaiſir.

Je ne crains, auprès d'elle,
Ni rivaux, ni jaloux,
Ni les ſoins, ni le zèle
D'un trop heureux Epoux.
Je vois ſans jalouſie
Les baiſers de Zéphir ;
Elle en eſt embellie ;
Ça fait toujours plaiſir.

D'un aveu téméraire
Elle peut s'offenſer ;
Je crains de lui déplaire,
Comme de la bleſſer.

Jamais, en ſa préſence,
Je ne pouſſe un ſoupir
Je l'adore en ſilence,
Ça fait toujours plaiſir.

Le matin, c'eſt l'Aurore
Que je crois voir lever ;
Dans un Jardin c'eſt Flore
Que je crois y trouver.
Tout, quand elle eſt abſente,
Ou m'en fait ſouvenir,
Ou me la repréſente ;
Ça fait toujours plaiſir.

Qu'une Beauté nouvelle
Se préſente à mes yeux ;
J'en fais le parallele,
Et nulle autre n'eſt mieux.
Je crois, quand je ſommeille,
Dans mes bras la tenir ;
Et quand je me réveille,
Ça fait toujours plaiſir.

M. L'Abbé LATTAIGNANT.

VÉNUS DÉTRONÉE.

AIR *des Gavottes de Rameau.*

L'ENFANT qu'adore la Terre,
Le Dieu que l'on nomme Amour,
Le front ardent de colere,
De sa Mere
Trop sévere,
Voulut s'affranchir un jour.

Le voilà battant de l'aile,
Et plein d'un secret transi,
Cherchant la Vénus nouvelle,
Celle qui regne aujourd'hui,
La Bergere la plus belle
Et la plus semblable à lui.

C'est Eglé qu'on lui propose;
Il la voit, & dit soudain:
De mes traits qu'elle dispose,
C'est la Rose,
Fraîche éclose
Aux doux rayons du matin.

Disparois, Fille de l'Onde ;
Ne régente plus ma Cour.
Toi, si ton cœur me seconde,
Belle Nymphe, dès ce jour,
Sois Vénus aux yeux du Monde ;
Mais sois Psyché pour l'Amour.

M. Dorat.

LA SINGULIERE CABALE.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

ON jouoit un Drame héroïque,
Dont le Poëme léthargique
Se soutenoit sur de grands airs:
Sifflez-donc, me dit un Critique :
Non, Monsieur, je laisse les Vers
Cabaler contre la Musique.

M. Auguste.

LE VÉRITABLE AMANT.

AIR : *Vous qui du Vulgaire ſtupide.*

DE s' Bergeres de ce Village,
La plus belle a ſu m'enchanter ;
Rien n'eſt ſi doux que ſon langage :
Son cœur eſt plus dur qu'un rocher.
Mon ardeur fidelle & ſincere
Ne pourra-t-elle la toucher !
Grands Dieux ! Que n'ai-je l'art de plaire !
J'aurois ſi bien celui d'aimer.

Délicat, diſcret & fidele,
Mon cœur eſt fait pour les Amours ;
S'il pouvoit toucher une Belle,
Je ſens qu'il aimeroit toujours :
Envain la Reine de Cythere
Entreprendroit de me charmer.
Grands Dieux, &c.

Non, les rigueurs d'une inhumaine,
Ni les douceurs d'un ſort heureux,
Ne pourroient point briſer ma chaîne,
Ni ralentir jamais mes feux :

Une ardeur fidelle & ſincere
Doit toujours croître & s'enflâmer.
Grands Dieux, &c.

Je ne découvrirois les craintes
Dont un rival fait nous glacer,
Que par de délicates plaintes,
Et par mes ſoins pour l'effacer.
Quand on eſtime ſa Bergere,
Peut-on autrement s'expliquer ?
Grands Dieux, &c.

Des biens qu'obtiendroit ma conſtance
Je n'aurois point de vanité,
Et je ſaurois, dans le ſilence,
Jouir de ma félicité :
Sous l'ombre d'un ſecret myſtere,
Un Amant doit la renfermer.
Grands Dieux ! que n'ai-je l'art de plaire !
J'aurois ſi bien celui d'aimer.

LA CEINTURE.

AIR : *Tarare , pon , pon.*

C'EST approchant comm'ça ,
Vers Novembre
Ou Décembre ,
Que Flore me donna
Un rendez-vous pour ça :
En entrant dans ſa chambre ,
Flore dit : Ah ! pour ça ,
Ah ! l'Abbé , ſent on l'ambre
Comm'ça ?

La Dulac eſt comm'ça ,
Réplique
L'Abbé R'lique ;
Mais , ſon ambre a cela
De me rendre comm'ça :
Abbé , dit-elle, unique ,
L'on ne voit ſonica ,
Qu'un Eccléſiaſtique
Comm'ça.

Je ne ſuis pas comm'ça
Si preſte ,

Malepeſte ?
Mon mari jaloux, m'a
Miſe en cage comm'ça.
La Ceinture funeſte
Que vous me voyez-là,
Vous interdit un geſte
Comm'ça.

Je n'ai rien vu comm'ça ;
Le traître,
Dit le Prêtre !
Ce chien de mari-là !
Gêner un cœur comm'ça !
Sans que j'en ſois le maître,
Cette vue a déjà
Fait que je ceſſe d'être
Comm'ça.

Une hiſtoire comm'ça,
Dit la Belle,
Eſt nouvelle ;
Quel tour plaiſant c'eſt-là !
L'Abbé, j'en ris comm'ça.
L'Abbé riant comme elle,
Fait ſes adieux, s'en va,
Laiſſant la Demoiſelle
Comm'ça.

M. Collé.

IN-PROMPTU

*A MADEMOISELLE B**,*

Qui refuſoit d'aller à un Bal, parce qu'elle ne ſe croyoit pas aſſez parée.

AIR : *Je ſuis Lindor, &c.*

VOTRE beauté ſera votre parure ;
Fut-il jamais un plus bel ornement ?
Si quelquefois l'Art nous charme un moment,
C'eſt quand il peut imiter la Nature.

Voyez, Zélis, la fleur qui vient d'éclore ;
De la Nature elle tient ſes couleurs ;
Son ſein vermeil eſt arroſé des pleurs
Que le matin a répandu l'Aurore.

Elle eſt touchante, elle eſt ſimple, elle eſt belle ;
La main de l'Art ne l'embelliroit pas ;
N'ajoutez rien, Zélis, à vos appas :
Souvenez-vous que vous êtes comme elle.

Suivez, ornez la Cour de Terpſicore ;
Vos pas légers y charmeront l'Amour . . . .
Ah ! ſi ce Dieu vous ſéduit à ſon tour,
Lui ſeul pourra vous embellir encore.

M. du Chateau de Rochebaron.

A MADAME ***.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

TU diſois que l'Amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien ſuprême
A me prouver ton ardeur ;
Tu me peignois la tendreſſe :
Hélas ! c'eſt moi qui la ſens.
Tu jurois d'aimer ſans ceſſe,
Et je tiens tous tes ſermens.

*M. le Chevalier de B***

LA PRÉCAUTION.

AIR : *Jupin de grand matin.*

CE petit air badin,
Ce transport soudain,
Marque un mauvais dessein ;
Tout ce train
Me lasse à la fin ;
De dessus mon sein,
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds ?
Vous essayez
De passer le genou !
Êtes-vous fou ?
Voulez-vous bien finir,
Et vous tenir ;
Il arrivera, Monsieur,
Un malheur.
Mais quoi ? j'ai beau prier !
Je vais crier !
Tout me manque à la fois,
Et force & voix :
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux ?

PIRON.

IN-PROMPTU

A MADAME TODI,

Dans un Concert.

AIR : *Liſon dormoit dans un bocage.*

AUx agrémens de la figure,
Joindre le charme de la voix,
C'eſt recevoir de la Nature
Deux moyens de plaire à la fois.
Si de te voir ou de t'entendre,
L'Amour me donnoit à choiſir,
Pas ne voudrois y conſentir :
Le fripon pourroit me ſurprendre ;
Pas ne voudrois y conſentir,
Je craindrois d'y perdre un plaiſir.

A MADAME DE N**,

Sur ce qu'elle paroiſſoit fâchée de ne pas avoir d'Enfans.

AIR *de Joconde.*

QUELLE autre Femme, plus que vous,
Iris, eſt fortunée,
Et jouit d'un deſtin plus doux
Sous le joug d'Hymenée ?
Ce n'eſt que des plus belles fleurs
Qu'il a formé vos chaînes ;
Vous n'en goûtez que les douceurs,
Vous ignorez ſes peines.

Un mari jeune & plein d'amour,
Vous prouve ſa tendreſſe ;
La nuit de même que le jour,
Il vous traite en Maîtreſſe.
Vous êtes libre, aſſurément,
Autant qu'on le peut être ;
C'eſt un Ami, c'eſt un Amant,
Et ce n'eſt point un Maître.

Si vous n'en avez point d'Enfans,
Pouvez-vous vous en plaindre ?
Qu'il vous épargne de tourmens,
Et de périls à craindre !
Vous n'employez vos plus beaux jours
Qu'à charmer & qu'à plaire ;
D'ailleurs, Iris, de mille Amours
N'êtes-vous pas la mere ?

Ceux-ci ne coûtent point de pleurs
Quand ils viennent à naître ;
On en accouche ſans douleurs ;
Sans ſoin on les voit croître ;
Ils ne coûtent rien à nourrir :
Une faveur légere
Suffit pour les entretenir,
Ou l'on peut s'en défaire.

En moi vous en faites naître un,
Sans ſonger à le faire ;
Mais diſtinguez-le du commun,
Et ſoyez bonne mere :
Pour vous toujours il gardera
Le reſpect & l'eſtime,
Et jamais il n'exigera
Même ſa légitime.

M. L'Abbé DE LATTAIGNANT.

L'HYMEN

L'HYMEN ET L'AMOUR.

AIR : *Dans un Bois ſolitaire & ſombre.*

UN jour l'Amour faiſant voyage,
(Ce Dieu fripon eſt grand coureur)
Il rencontra ſur ſon paſſage
L'Hymen pleurant de tout ſon cœur.

Le voir pleurer eſt ordinaire ;
Cupidon en fut peu touché ;
Ces Dieux, dit-on, ne s'aiment guère :
Hélas ! pour nous, j'en ſuis fâché.

Mais toutes fois, ils s'approcherent :
Bon jour l'Hymen, bon jour l'Amour ;
Et l'un & l'autre, ils s'embraſſerent,
Ainſi que font des Gens de Cour.

Je ſuis, dit l'Hymen au tein blême,
Bien las de ma Divinité !
J'aime mieux être un Dieu qu'on aime,
Que d'être un Dieu tant reſpecté.

A ma Chapelle tant vantée,
Petits & Grands tournent le dos ;
Et ta Fougere eſt plus fêtée,
Que tous mes grands Lits nuptiaux.

Que ce jour nous réconcilie !
Prends-moi pour ſuivant, ſi tu veux ;
C'eſt moi qui tiendrai la bougie ;
C'eſt toi qui ſerreras les nœuds.

L'Hymen fut tant prêcher & dire,
Qu'à ſes raiſons Amour ſe rend ;
L'Amour eſt facile à ſéduire :
C'eſt en quoi ce Dieu me plaît tant.

Mais comme l'Amour ne voit goute,
Il fut arrêté ſans retour,
Que le Dieu d'Hymen, dans la route,
Serviroit de guide à l'Amour.

Les voilà coureurs d'Aventures,
Et cherchant par monts & par vaux,
Un couple en qui mere Nature
N'ait voulu mettre nuls défauts.

Même il falloit, qu'à nos deux Freres,
Le Couple plût également ;
Sans quoi, nul marché, point d'affaires ;
C'étoit la clause du Serment.

Bien des Pays ils parcoururent,
Sans trouver ce tréfor de prix ;
Las & recrus, ils réfolurent
De retourner à leur logis.

Arrive un Couple, il leur préfente
Vieilles mœurs & jeunes attraits ;
C'étoit Aglaïde & Timante :
Ah ! dit l'Amour, faifons la paix.

M. DE S. PÉRAVI.

IN-PROMPTU.

AIR : *L'Amour en Capuchon.*

LE Dieu d'Amour, le Dieu des Vers,
S'étoient disputés l'avantage
D'avoir fait le plus bel ouvrage
Qu'eut admiré l'Univers :
Le blond Phœbus lut un Poëme
Qui célébroit ma jeune Iris :
L'Amour, pour gagner le prix . . . (*Bis*)
Fit paroître Iris même.

COUPLETS

Chantés le jour de la S. Martin à Madame la Comtesse de **, & à sa Fille âgée de neuf ans.

AIR : *Jusques dans la moindre chose.*

TU AIS, le Printemps se pare ;
Il faut nous en consoler ;
Oui, l'Hiver qui le remplace,
Pale de nul point l'égaler.
Sont-ce les fleurs qu'on regrette ?
Ton visage en est fleuri ;
Ta voix avant ta naissance,
C'est le ramier au mois de Mai.

Des jours où naît le feuillage,
Un des charmes précieux,
Et le ténébreux ramage
Du Rossignol amoureux :
Dis-nous ta chanson nouvelle,
Et nous allons convenir
Que le chant de l'Hirondelle
Commence où finit du Lis.

De vigne charmant de Flore
Dont je trace le tableau,
Près de soi, en Fille encore
Nous offre un rapport nouveau ;
Je vous veux placer ensemble
Dans ce complet de Chanson,
Comme le Printemps rassemble
La rose près du bouton.

FUZAI.

CELLE QUI FUT BELLE.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

Now, je ne m'en étonne pas :
Iris possédoit mille appas ;
Mais elle en perd tant chaque année,
Que si ses appas font son héros,
La pauvre Fille est condamnée,
Dans dix mois, à n'avoir plus rien.

*M. DE E***

L'ARITHMÉTIQUE.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

LISE, par fantaiſie, un jour,
Voulut ſavoir l'Arithmétique :
Rien n'eſt étranger à l'Amour ;
De ſavoir tout, l'Amour ſe pique.

Il lui donna donc des leçons :
Liſe, dans peu, fut très-habile :
C'étoit pour elle des chanſons ;
L'Amour fait rendre tout facile.

Voici comment il s'y prenoit :
Il donnoit trois baiſers à Liſe,
Que Liſe auſſi-tôt lui rendoit,
En évitant toute mépriſe.

De ces baiſers donnés & pris,
Chacun tenoit compte fidele ;
L'Amour, des calculs réunis,
Offroit le total à la Belle.

S'applaudiſſant de ces progrès,
A ſon éleve, notre Eſpiégle
Méditant de nouveaux ſuccès,
Démontra la ſeconde regle.

Il y paſſa légerement;
L'Amour n'aime point à ſouſtraire :
La troiſiéme, plus amplement,
Fut expliquée à l'Écoliere.

Il voulut tant multiplier !...
Le calcul devint inutile;
La Belle trouva plus facile
De lui donner tout ſans compter.

M. Maréchal.

LA VRAIE SAGESSE.

AIR *du Vaudeville d'Epicure.*

PROFITONS de notre jeuneſſe,
C'eſt l'âge heureux de la gaïté ;
Malgré la chagrine vieilleſſe,
Livrons-nous à la volupté :
Pourquoi, dans le printems de l'âge,
Vouloir contraindre nos deſirs ?
On eſt toujours aſſez-tôt ſage ;
Il n'eſt qu'un tems pour les plaiſirs.

Ah ! vivre dans l'indifférence,
C'eſt traîner ſes jours dans les fers ;
L'Amour double notre exiſtence,
On naît pour un autre Univers.
Les Sages ſont ce que nous ſommes ;
Ils ſont ſoumis à deux beaux yeux :
Les cœurs froids ne ſont que des Hommes,
En aimant, on s'égale aux Dieux.

» Renonce au cœur de ta Zelmire,
(Diroit le Maître des Mortels,)
» Et l'Univers eſt ton Empire ;

» Si c'eſt trop peu, prends mes Autels!
Moi, Dieu cruel; moi, m'y réſoudre!
Ton Sceptre ne peut me charmer :
On s'ennuie à lancer la foudre,
Et jamais du bonheur d'aimer.

Pourquoi condamner cette flamme,
Qu'allume en nos cœurs la Beauté ?
Du plus pur rayon de leur ame
Les Dieux ont fait la Volupté !
Toi que j'aime, toi que j'admire,
Puiſque notre ame ne meurt pas,
Je pourrai donc, ô ma Zelmire,
T'aimer au-delà du trépas !

M. Masson de Morvilliers.

LES DEVISES.

AIR *d'Alexis.*

JE ne trouve rien de charmant
Comme les Belles :
Je ne pourrois un ſeul moment
Vivre ſans elles.
Mais, ſans jamais trop m'engager,
Je les courtiſe ;
Toujours aimer, ſouvent changer,
C'eſt ma deviſe.

Belles, quand un perfide Amant
Vous ſacrifie,
Si vous pleurez ſon changement,
Quelle folie !
Pour moi, loin d'en prendre ſouci,
Je le mépriſe.
De même qu'il te fait, fais lui :
C'eſt ma deviſe.

Ne jugeons jamais d'un Amant
Par la figure ;
Un beau dehors eſt rarement
D'un bon augure :

Quelque mérite qui d'abord
Chez eux reluiſe,
Belle montre & peu de rapport ;
C'eſt leur deviſe.

Beau Sexe, contre nous ſuſpends
Ton vain murmure ;
Si nous trompons, tu nous le rends
Avec uſure.
Ton cœur, plus que nous, aguerri,
Bien mieux déguiſe.
A Trompeur, Trompeur & demi :
C'eſt ta deviſe.

Au tems jadis tous les Epoux
Étoient ſéveres ;
De l'honneur ils étoient jaloux ;
Quelles chimeres !
Ceux de nos jours ont un eſprit
Qui s'humaniſe.
Moins d'honneur & plus de profit ;
C'eſt leur deviſe.

Avec Bacchus & les Amours,
On me voit rire ;
Mais ma raiſon garde toujours
Tout ſon empire.

Chaque plaiſir flatte mon goût,
Sans qu'il me nuiſe ;
Rien par excès, un peu de tout ;
C'eſt ma deviſe.

IN-PROMPTU

A une Dame, déguiſée en Turc, à un Bal.

AIR : *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux ;
Si vous ôtiez votre mouſtache,
Roxane le feroit de vous.

VOLTAIRE.

EN DONNANT UN PORTRAIT.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

QUE cette image rappelle
Chaque jour à votre cœur,
Que c'eſt l'amitié fidelle
Qui vous fit cette faveur !
Et ſi votre ame attendrie,
Laiſſe échapper un ſoupir,
Hélas ! plaignez votre Amie,
Qui ne peut le recueillir.

Madame ***

CE QUI REVIENT.

AIR : *Ma raiſon alloit faire naufrage.*

CHANTONS dans un heureux Vaudeville,
Le retour des vertus qu'on aura ;
Le vieux honneur, à la Cour, à la Ville,
Les ſentimens qu'on trouve de vieux ſtyle :
Cela viendra.

Au Barreau reviendra le ſilence,
La franchiſe au Barreau renaîtra ;
Des Avocats l'impitoyable éloquence,
L'équité, les Procureurs, l'innocence,
Cela reviendra.

Tout revient, la pudeur, le courage ;
La gaïté, les mœurs, *& cætera ;*
Je ſais même une Demoiſelle,
Qui diſoit, en perdant ſon P.....,
Cela reviendra.

M. COLLÉ.

LE BEAU JOUR.

QUI voit le cercle d'un beau Jour,
Voit tout le cercle de la Vie :
L'Enfance eſt l'Aube de l'Amour,
D'un éclat plus brillant ſon Aurore eſt ſuivie ;
L'ardent Midi vient à ſon tour ;
Le Couchant qui le ſuit n'a jamais de retour.
Quelle leçon pour nous, jeune & belle Sylvie !
Qui voit le cercle d'un beau Jour,
Voit tout le cercle de la Vie.

LE BONHEUR FUGITIF.

CONTRE un engagement,
Je me crus affermie ;
Mais Daphnis eſt charmant,
Et j'en fis la folie ;
Dès qu'il m'eut attendrie,
L'Ingrat fut inconſtant :
Le bonheur de ma vie
N'a duré qu'un inſtant.

Plaire & ſentir l'ardeur
D'un amour véritable,
A tout autre bonheur
Me ſembloit préférable :
Raiſon peu ſecourable !
Eh ! quoi, tu peux ſouffrir
Qu'un bien ſi peu durable,
Faſſe tant de plaiſir ?

Amans, votre bonheur
N'eſt enfin qu'un menſonge ;
Mais quelle aimable erreur,
Lorſqu'elle ſe prolonge !

Ah ! ſi tu me replonge,
Amour, dans ce ſommeil ;
Si je fais un beau ſonge,
Sauve-moi du réveil.

MONCRIF.

A MADAME F**,

Qui s'étoit habillée en Homme.

AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

LORSQUE vous paroiſſez, Clitie,
En habit d'Homme traveſtie,
Vous avez l'air ſi ſéducteur,
Qu'il n'en eſt point, ſur ma parole,
Qui ne vous offrît de bon cœur
Ce qui vous manque pour ce rôle.

M. FLEURI.

LES AMANS HEUREUX.

AIR : *Juſques dans la moindre choſe.*

LISE étoit dans ſon aurore ;
Et ſur ſon ſein fait au tour,
Déjà s'empreſſoient d'éclore
Les richeſſes de l'Amour ;
Sur ſes lévres demi-cloſes,
Erroient déjà les Soupirs,
Comme autour des jeunes Roſes,
On voit voler les Zéphirs.

Elle avoit vu le feuillage
Seize fois naître & mourir ;
Silvandre étoit du même âge,
C'eſt l'âge heureux du plaiſir.
Ils s'aimoient d'amour ſi tendre,
Qu'on doutoit, voyant leurs feux,
Qui de Liſe ou de Silvandre,
Étoit le plus amoureux.

Dès que Liſe étoit abſente,
Tout affligeoit ſon Amant ;

Loin de lui, ſa jeune Amante
Souffroit le même tourment ;
Ils laiſſoient couler des larmes,
Quand ils ſe quittoient le ſoir ;
Et rien n'égaloit les charmes
Qu'ils goûtoient à ſe revoir.

Si l'un chantoit un air tendre,
L'autre aimoit à le chanter ;
Liſe, en écoutant Silvandre,
Sentoit ſon cœur palpiter :
Silvandre étoit dans l'ivreſſe
En l'écoutant à ſon tour,
Et l'interrompoit ſans ceſſe
Par cent baiſers pleins d'amour.

Un jour dans un verd Bocage,
Liſe, auprès de ſon Berger,
Se livroit au badinage
Sans ſoupçonner le danger ;
Quand ſoudain le Ciel ſe couvre
Un voile épais noircit l'air,
Et du nuage qui s'ouvre,
Sortent la foudre & l'éclair.

Lise étoit pâle & tremblante
Dans le bras de son Amant ;
Sur eux la foudre brûlante
Tombe, éclate en mugissant ;
Tout deux sont frappés ensemble ;
Un seul coup finit leur sort,
Et leurs cœurs, qu'Amour assemble,
Sont unis, malgré la mort.

M. Léonard.

A MADEMOISELLE**,

Dont l'Amant s'étoit noyé, à cause de son infidélité.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Eglé, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre Amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

Voltaire.

A UNE FEMME MORALISTE.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

TA Morale eſt pleine de charmes ;
Elle touche & ſéduit les cœurs ;
A la raiſon, je rends les armes :
Ta main la couronne de fleurs.
Mais, jeune Elmire, ta tendreſſe,
Dans tes yeux, ſe peint à ſon tour ;
Ah ! quand tu parles de ſageſſe,
Devroient-ils inſpirer l'amour ?

M. DORAT.

LE PRIX DU MOMENT.

AIR : *Tout eſt dit.*

TANT qu'un jeune Galant deſire,
A la Beauté qui le ravit
Il a mille choſes à dire,
Son diſcours jamais ne finit;
Mais, dès qu'il a ſigné certaine clauſe,
Des jolis mots la ſource ſe tarit;
Sa bouche eſt cloſe,
Tout eſt dit.

Quand votre Fille devient grande,
Mere, ne la quittez jamais :
C'eſt un ſoin que je recommande
Contre mes propres intérêts.
Craignez qu'Amour près d'elle ne s'arrête;
Jamais ce Dieu n'eſt long dans ſon récit :
Tournez la tête,
Tout eſt dit.

Filles qui craignez le dommage
Que les Amans peuvent cauſer,
Réſiſtez au premier langage

Dont ils veulent vous amuſer.
Si vous tardez, votre péril redouble;
De ſon flambeau l'Amour vous éblouit;
Quand l'œil eſt trouble,
Tout eſt dit.

M. PANARD.

LE POETE GALANT.

AIR : *du Prévôt des Marchands.*

TU veux que dans une Chanſon,
Je crayonne tes traits, Liſon:
Si je peignois d'après nature,
Tu frémirois de ton portrait;
Si j'embelliſſois ta figure,
Qui diable te reconnoîtrait?

L'AMANT MÉLANCOLIQUE.

AIR *des Folies d'Eſpagne.*

EST-CE pour moi que tu verſes des larmes,
Senſible Aurore ? Et vous, légers Zéphirs,
Quand Mélanie inſulte à mes allarmes,
Eſt-ce mon ſort qui cauſe vos ſoupirs ?

Quels ſons plaintifs ! J'entends dans la campagne
Gémir au loin le Ramier amoureux ;
Il a perdu ſa fidelle compagne :
Tous les Amans ſont-ils donc malheureux ?

Sur mille objets, ma tendreſſe eſt tracée ;
C'eſt ſon pinceau qui colora ces fleurs ;
La Violette & la ſombre Penſée,
Dans nos jardins, expriment mes douleurs.

Aimables fleurs, ſi ma jeune Maîtreſſe,
A ſon côté, vous plaçoit quelque jour,
Dans vos couleurs, peignez-lui ma triſteſſe ;
Dans vos parfums, exhalez mon amour.

*M. B****

PORTRAIT DE L'AMOUR.

AIR : *C'eſt un Enfant.*

L'AMOUR eſt un traître, un parjure,
Le tyran de tous les cœurs.
De pleurs il fait ſa nourriture,
Et ſe rit de nos douleurs.
Par quelqu'impoſture,
Toujours il ſurprend,
Et ſous la figure
D'un Enfant,
C'eſt un Serpent, (*Bis.*)

M. FAVART.

SUR LES DISPUTES MUSICALES.

AIR *des Trembleurs.*

Avoir Meſſieurs les Glukiſtes,
Avec Meſſieurs les Ramiſtes,
Et Meſſieurs les Picciniſtes,
Perpétuer leurs débats,
Je crois voir les Janſéniſtes
Querellant les Moliniſtes,
Et cherchant noiſe aux Thomiſtes,
En ſe diſputant le pas.

Les premiers, dont la manie
Dégénere en calomnie,
Trouvent Rameau ſans génie,
Et ſoutiennent au procès,
Que l'Auteur d'Iphigénie
Malgré les cris de l'Envie,
Apporte enfin l'harmonie,
Aux imbéciles Français.

Les ſeconds que cela choque,
Diſent que Gluck eſt baroque;
Qu'en France, avant ſon époque,

Le vrai beau ſe décida ;
Et qu'il n'eſt point équivoque,
Que Rameau dont on ſe moque,
Le tira ſeul de la coque,
Avec les Fils de Léda (*).

Les troiſiémes qui font clique
Pour Piccini le Comique,
Par maint bravo fanatique,
Voudroient le proclamer Roi ;
Et démontrer ſans réplique,
Que Rome eſt le centre unique
De l'excellente Muſique,
Auſſi-bien que de la Foi.

Oui, par malheur, voilà comme
De ce Trio qu'on renomme,
On veut nous prouver qu'en ſomme,
Un ſeul membre a de bons droits.
Ventrebleu ! cela m'aſſomme ;
Partageons plutôt la pomme :
Pourquoi ne voir qu'un grand Homme
Où nous pouvons en voir trois ?

M. Auguste.

(*) *Caſtor & Pollux, Opéra.*

LES AMOURS DE DIANE.

ROMANCE.

AIR : *Ton humeur eſt, Catherine.*

UN ſoir, le fils de Saturne,
Auprès de Vénus aſſis,
De ſon front moins taciturne,
Déridoit les noirs ſoucis :
Ce Dieu noyoit dans un verre
L'ennui de régir le Ciel,
Et de lancer le tonnerre,
Et ſur-tout d'être immortel.

On buvoit, lorſque Diane
A table parut ſoudain,
Et près du grouppe profane,
Vint s'aſſeoir avec dédain :
Mais on lut ſur ſon viſage,
Où ſe cachoit le déſir,
Plus de regret d'être ſage,
Que de crainte du plaiſir,

Momus, qui par un ſourire
Vit chacun l'encourager,
A la Déeſſe oſa dire :
Un Dieu vaut-il un berger ?
Diane, à rougir trop prompte,
Fit voir à ce Dieu railleur,
Qu'elle rougiſſoit de honte
Plus encor que de pudeur.

» Le ſoir, lorſque la nuit ſombre
» Vient voiler l'aſtre des jours,
» Vous profitez de ſon ombre
» Pour nous cacher vos amours ;
» Vous prodiguez par foibleſſe
» Des faveurs dignes du Ciel,
» Et des baiſers de Déeſſe
» A la bouche d'un mortel.

» Mais en vain pour qu'il ignore
» Ces baiſers myſtérieux,
» Juſqu'au lever de l'aurore
» Le ſommeil ferme ſes yeux :
» Votre art ne trompe perſonne,
» Et l'on ſait, quoi qu'il en ſoit,
» Qu'il veille, lorſqu'il les donne,
» S'il dort quand il les reçoit.

» De vos intrigues ſécrètes,
» Le Ciel eſt bientôt inſtruit :
» Les Nymphes ſont indiſcrètes,
» Et les baiſers font du bruit :
» Pourquoi donc, fière Déeſſe,
» Vouloir à la fois jouir
» Des honneurs de la ſageſſe,
» Et des tributs du plaiſir » ?

Elle rit : même on aſſure
Qu'elle but, mais ſans deſſein,
Dans la coupe de Mercure
Et dans celle de Vulcain :
Cette conduite eſt étrange :
Mais ſi Diane en ce jour,
Perdit l'orgueil, en échange
Elle y gagna de l'amour.

ENVOI.

L'Amour & la Poéſie,
Dont je chéris les douceurs,
Ne ſont qu'une frénéſie,
Si j'en crois quelques Cenſeurs :
Tous deux ſont la raiſon même,
Et tous deux ſont des jaloux,
Eglé, lorſque l'on vous aime,
Et que l'on chante pour vous.

PAR M. DE MURVILLE.

IN-PROMPTU

FAIT A UN SOUPER.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

NARGUE du temple de la Gloire,
Où l'on ne vit qu'après la mort !
Nargue des filles de Mémoire !
Leur ton & me glace & m'endort.
Ici, ſans grimper ſur leurs traces,
Nous allons trouver de plein-pié,
Du bon vin ſervi par les Graces,
Dans le temple de l'Amitié.

PAR M. DE LA CHABEAUSSIERE.

LE BOUQUET
DE LA TENDRESSE.

AIR : *Des Roulettes.*

BIEN ſouvent on voit l'impoſture
Sous les dehors du ſentiment ;
Mais, pour toi, toujours la Nature
Laiſſe le cœur à ſon penchant ;
En ce jour, ſi le mien s'empreſſe
A te préſenter un bouquet,
C'eſt par la tendreſſe
Qu'il eſt fait.

Quand on chante un objet qu'on aime,
L'ame s'élève juſqu'aux Cieux ;
Il ſemble qu'on n'eſt plus le même,
Et l'on ſe croit égal aux Dieux :
Près de toi je ſens cette ivreſſe,
Je te la peins en ce couplet ;
C'eſt par la tendreſſe
Qu'il eſt fait.

Irois-je dérober à Flore,
La fleur qui croît en ſon jardin?
Le même inſtant la voit éclore,
Et la voit expirer ſoudain;
Non, mon amitié croît ſans ceſſe;
Je le dis, voilà mon bouquet;
C'eſt par la tendreſſe
Qu'il eſt fait.

Du tendre époux qui t'intéreſſe;
Pourrai-je ne rien dire ici?
Il a des droits à ma tendreſſe,
Je vais le peindre en racourci:
Gaité, bonté, délicateſſe,
En trois mots, voilà ſon portrait;
C'eſt par la tendreſſe
Qu'il eſt fait.

De me taire, j'ai grand' envie;
Car je vois bien, pour mon malheur,
Qu'on ne m'a pas fait le génie
Sur le modèle de mon cœur.
Ce bouquet fait ſans nulle adreſſe,
Pour te plaire eſt bien imparfait;
Mais c'eſt la tendreſſe
Qui l'a fait.

LE NOUVEL ANACRÉON.

AIR : *De Joconde.*

AMI, tel eſt notre deſtin,
Tout paſſe dans la vie :
Quand je quittai le Dieu du vin,
Je brûlai pour Silvie ;
Les Muſes même trop ſouvent
Ont reçu mon hommage ;
Je les redoute maintenant :
Mais en ſuis-je plus ſage ?

Tu te trompes, ſi tu le crois ;
Et la Sageſſe auſtère
Vainement fait parler des droits
Que le deſir fait taire.
Le cœur eſt fait pour le plaiſir ;
Il eſt jeune à tout âge :
Interdiſez-lui le deſir,
Quel ſera ſon uſage ?

Eſpoir de ſuccès & d'honneurs,
Séduiſante manie,
Phoſphores brillans & trompeurs,
Laiſſez en paix ma vie;
Contre vous je combats en vain,
Quand la gloire vous guide;
Mais plus l'eſprit ſe trouve plein,
Et plus le cœur eſt vuide.

Froid & redoutable poiſon,
D'un cœur tendre & ſenſible:
Tyran, qu'on appelle raiſon,
Que ton joug eſt pénible!
Lorſque ſous la loi des deſirs,
Je béniſſois mes chaînes,
Je ne comptois que mes plaiſirs;
Tu calcules mes peines.

PAR M. DE LA PLACE.

LE MOUVEMENT ET LE REPOS,
OU
PARALLÈLE
DE DEUX DAMES D'UN CARACTÈRE OPPOSÉ.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

LORSQUE de Dieu la main féconde
Tira l'univers du chaos,
Il preſcrivit pour règle au monde
Le mouvement & le repos.

Eglé, Zulmis, par caractère,
Offrent ce contraſte frappant;
L'une eſt le repos de la terre,
Et l'autre en eſt le mouvement.

Eglé ne peut tenir en place,
Et Zulmis n'en ſauroit changer;
L'une voudroit franchir l'eſpace,
Et l'autre voudroit l'abréger.

Toutes deux, font ici fortune ;
Toutes deux, on cherche à les voir :
On aime à courir après l'une,
Près de l'autre on aime à s'asseoir.

Eglé rappelle ces génies,
Ces Sylphes, amis des humains,
Faisant de courses infinies,
Versant les biens à pleines mains.

Veillant de loin sur l'indigence,
Et la ranimant d'un coup d'œil,
Zulmis nous peint la Providence,
Faisant du bien de son fauteuil.

Eglé, peut-être un peu trop vive,
Dévore un jour en un moment ;
Zulmis, quelquefois trop tardive,
Voudroit retenir chaque instant.

A qui des deux donner la palme ?
Cela mérite attention :
L'une est un Sage dans le calme,
Et l'autre un Sage en action.

Par M. Cérutti.

MÉPRISE DE L'AMOUR.

AIR : *d'Alexis.*

UN jour l'Amour, quittant ſa mère,
Fut bien ſurpris :
Il dit, en voyant ma bergère,
Je vois Cypris.
Mais, comment donc ſe peut-il faire
Qu'elle ſoit là ?
J'ai laiſſé Vénus à Cythère,
Et la voilà.

Je ne la vis jamais plus belle
Que je la vois.
Mais, que diable ici cherche-t-elle
En tapinois ?
Il s'approche, il voit qu'on l'évite ;
Hélas ! pourquoi ?
Pourquoi, dit-il, prendre la fuite ?
Maman, c'eſt moi.

L'Amour reconnut ſa mépriſe,
Il en ſourit;
Et revenu de ſa ſurpriſe,
S'en applaudit.
Ce que ce Dieu fit à la Belle
Nous eſt caché;
Mais depuis il cherche querelle
A ſa Pſyché.

LE FAUX-BRUIT.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

ON dit, mais ce n'eſt qu'une fable,
Qu'Iris me devient favorable,
Et que ſon cœur répond au mien :
Amour, il y va de ta gloire :
Ne ſaurois-tu, pour notre bien,
Convertir la fable en hiſtoire ?

RICHELET.

A

UNE NOUVELLE MARIÉE.

AIR : *Sortez de vos retraites.*

JEUNE & belle épouſée,
Ecoutez un moment
Une morale aiſée
Et toute en ſentiment ;
Qu'Amour ſoit votre apôtre ;
Votre ſeul directeur ;
Il en vaut bien un autre ;
C'eſt l'apôtre du cœur.

Femme, ſoyez ſoumiſe :
Un grand Saint vous l'a dit ;
Mais ce Saint, quoiqu'il diſe,
Contre l'Amour fléchit :
A ſon arrêt funeſte,
Oppoſez la douceur :
On regne ſur le reſte ;
Quand on commande au cœur.

En amour, comme en guerre,
(Ceci ſoit dit tout bas)
Sans l'art & le myſtère
On ne réuſſit pas ;
Qu'une ſimple parure
Relève vos appas ;
Vénus ſans ſa ceinture
N'a jamais fait un pas.

Voulez-vous ſur vos traces
Fixer le tendre Amour ?
Sacrifiez aux Graces,
Et la nuit & le jour ;
Sur-tout que la décence
Voile en vous le deſir :
Gardez votre innocence
Même au ſein du plaiſir.

Accordez avec peine,
Refuſez ſans aigreur ;
Avant qu'on vous obtienne,
Qu'il en coûte au vainqueur !
Pour faire un bon ménage,
Que toujours amoureux,
Autant qu'il ſera ſage,
Votre époux ſoit heureux.

PAR M. MARÉCHAL.

LA CINQUANTAINE.

AIR : *On compteroit les Diamans.*

DAMON eſt verd, quoiqu'un peu vieux ;
Damon, graces à ſa ſageſſe,
Conſerve l'éclat & les feux
De la plus brillante jeuneſſe :
Il prouve, au déclin de ſes ans,
Après cinquante ans de ménage,
Qu'on peut être heureux en tout tems,
Qu'il eſt des plaiſirs à tout âge.

Je vous vois, Meſſieurs les galans ;
Je vous vois, jeuneſſe volage,
A des amours de cinquante ans,
Prodiguer votre perſifflage.
Vous ne rirez pas ſi long-tems ;
Allez, le plaiſir n'a point d'âge !
On peut prolonger ſon printems,
Mais ce droit n'appartient qu'au ſage.

Dans l'âge des tendres ſoupirs,
Heureux qui ſait avec ſageſſe
Economiſer ſes plaiſirs,
Et craindre leur trompeuſe ivreſſe!...
Quand bien d'autres au ſouvenir
Sont réduits, il jouit encore;
Il n'a point éteint le déſir,
Il eſt toujours à ſon aurore.

De ces époux, de ces amans,
Chantons l'heureuſe cinquantaine:
Et puiſſions-nous, dans cinquante ans,
Chanter encore la centaine!
Ils doivent tous deux à l'inſtant
Goûter une volupté pure:
L'aſtre du jour à ſon couchant
Sourit encore à la Nature.

Par M. Callet.

LE RHUME.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime,*

IRIS, puiſez mieux dans nos cœurs
Le feu qui vous conſume :
Vous fuyez les tendres ardeurs,
C'eſt ce qui vous enrhume.

Si-tôt qu'on vante vos appas,
Votre courroux s'allume :
Vous criez quand il ne faut pas,
C'eſt ce qui vous enrhume.

Dans vos yeux loge un Dieu vainqueur ;
Qui conduit notre plume ;
Mais il n'eſt pas dans votre cœur,
C'eſt ce qui vous enrhume

Tôt ou tard il faut qu'à ſes traits
La fierté s'accoutume :
Si vous croyez n'aimer jamais,
C'eſt ce qui vous enrhume,

Sans lui, les plaiſirs les plus doux
Sont mêlés d'amertume ;
Vous paſſez les nuits ſans époux ;
C'eſt ce qui vous enrhume.

L'EXCÈS DE FINESSE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

ELLE eſt dangereuſe, elle eſt fine ;
Mais pour en avoir trop la mine,
Tous ſes deſſeins n'ont point d'effet ;
Son ris ou ſon regard l'accuſe,
Et le ſigne qu'elle nous fait,
Nous met à couvert de ſa ruſe.

L'HEUREUX VIEILLARD.

AIR : *Des Triolets.*

QUE j'aime mon petit logis !
Que dans ce moment il me flatte !
Lorſque je vous y réunis,
Que j'aime mon petit logis !
Ma maiſon eſt pleine d'amis,
C'eſt le vœu que faiſoit Socrate :
Que j'aime mon petit logis ?
Que dans ce moment il me flatte !

Socrate eſt à bon droit vanté
Parmi les Sages de la Grèce !
Ce titre, il l'a bien acheté :
Socrate eſt à bon droit vanté.
Sans ceſſe un Diable à ſon côté
Ne put mettre à bout ſa ſageſſe :
Socrate eſt à bon droit vanté
Parmi les Sages de la Grèce.

Ce Diable, c'étoit ſa moitié,
Des Diables, c'eſt, dit-on, le pire;
Avec Xantipe marié,
Le Diable c'étoit ſa moitié;
A chaque inſtant contrarié,
Il ſouffrit un rude martyre;
Le Diable, c'étoit ſa moitié,
Des Diables, c'eſt, dit-on, le pire.

Croit-on qu'il ſe fit grand effort
Quand d'un trait il but la cigue?
Pour ſe réſigner à ſon ſort,
Croit-on qu'il ſe fit grand effort?
Pour ſe ragoûter de la mort,
Sur ſa femme il jetta la vue:
Croit-on qu'il ſe fit grand effort,
Quand d'un trait il but la cigue?

Mon lot eſt différent du ſien,
Je n'ai pas l'honneur d'être ſage;
Ce beau titre n'eſt pas le mien,
Mon lot eſt différent du ſien.
Mais je poſſède un plus grand bien;
Epouſe tendre eſt mon partage;
Mon lot eſt différent du ſien,
Je n'ai pas l'honneur d'être ſage.

Je bois à vous, Objets charmans;
Chers du moins encore à ma vue:
Ceignez de fleurs mes cheveux blancs:
Je bois à vous, Objets charmans.
Vous qui conſolez mes vieux ans,
Tendres amis, je vous ſalue:
Je bois à vous, Objets charmans;
Chers du moins encore à ma vue.

Saurin.

L'AMOUR BIENFAISANT.

Air : *Ce que je dis eſt la vérité même.*

Oui, je l'ai vu, cet enfant de Cythère,
Il n'avoit pas ce ris moqueur,
Ces yeux contens du mal qu'il a pu faire,
Ni tous ces traits qu'il lance ſur mon cœur.
Il n'eſt plus gâté par ſa mère;
De la Raiſon, il veut ſuivre les loix,
Et l'Amour, près de ma Bergère,
N'a que des fleurs dans ſon carquois.
Oui, je l'ai vu, &c.

M. Guys.

LA NOCE PERPÉTUELLE.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

A Lisette disoit Mendoce :
Avec vous l'homme a seulement
Deux bons jours, celui de la noce
Et celui de l'enterrement.
Quel vieux conte, reprit Lisette !
Content est mon mari toujours ;
Voulez-vous savoir sa recette ?
C'est qu'il fait noce tous les jours.

SENECÉ.

LA JALOUSIE RÉCIPROQUE.

AIR : *Nous jouiſſons dans ces hameaux.*

Nous ſommes, hélas ! tous les deux
Atteints de jalouſie,
Et nous ſouffrons des maux affreux
Par cette frénéſie ;
Mais au moins plus d'une raiſon
A fait naître la mienne :
Il n'eſt point d'injuſte ſoupçon
Que ne forme la tienne.

Si tu me vois de tems en tems
Avec une autre Belle,
Tu crois que des vœux inconſtans
M'ont attiré près d'elle ;
Si je ſoupire, c'eſt d'amour
Pour ta rivale altière,
Et ſoudain tu maudis le jour
Où tu vis la lumière.

Devrois-tu douter que mon cœur
N'éprouve un feu ſincère ?
En t'aimant, je paye au vainqueur
Un tribut néceſſaire ;
Mais eſt-il rien qui de ta foi
M'aſſure ou me réponde ?
Je ne ſuis aimé que de toi ;
Tu l'es de tout le monde.

Par M. le Chevalier de Cubieres.

LA RETENUE.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Je peindrois aſſez bien peut-être
Quelques ſots ou quelques méchans :
Mais ils pourroient ſe reconnoître :
Il ne faut pas fâcher les gens.

M. Panis.

ROMANCE.

La Scène ſe paſſe ſous François I.

AIR : *Charmante Paſtourelle.*

COMPAGNE tant chérie,
Modèle d'amitié,
A ta plaintive amie
Accorde ta pitié.
Jeunette & délaiſſée,
Quand perdis mes amours,
Me vint dans la penſée
D'implorer ton ſecours.

D'Hymen la douce chaîne
Te ſépara de moi,
Lors commença ma peine,
Amour ſurprit ma foi;
Dans mon ame encor pure
Sageſſe murmura;
Mais malgré ſon murmure,
Tendre amour l'emporta.

Tu connus mon volage,
Séduiſant il étoit,
Sur ſon charmant viſage
Loyauté ſe peignoit;
Et mon cœur qui tant l'aime,
Trop prompt à ſe lier,
Crut voir Cupidon même
Devenu Chevalier.

Les doux ſons de ſa harpe
Faiſoient couler mes pleurs;
Je brodai ſon écharpe,
Il porta mes couleurs:
Souvent mon œil timide,
Sur ſes yeux ſe fixa,
Et ſur ſon cœur perfide
Ma main ſe repoſa.

N'ai plus l'art de lui plaire,
Pourtant j'ai des appas;
Celle qu'il me préfère,
Dit-on, ne me vaut pas:
Son ame eſt tant légère
Que fleur de nouveauté
Eſt à ſes yeux, ma chère,
Plus que fleur de beauté.

PAR Mlle. DEGAUDIN.

LA NOUVELLE MODE.

AIR : *Du Menuet d'Exaudet.*

QUAND on eſt
Un benêt,
On s'enflamme ;
Eſclave du ſentiment,
On fait le faux amant
Aux genoux d'une femme :
On gémit,
On languit,
On ſoupire ;
Mais loin de s'accréditer,
On ne fait qu'apprêter
A rire.

De l'Amour auprès des Belles ;
Il ne faut plus que les aîles ;
Vainement
Un Amant
Débonnaire,
Qui veut plaire,
Offre une conſtante ardeur ;

On rit de ſa fadeur
On ne veut plus d'un cœur
Sincère.

Mais s'il eſt
Indiſcret
Et volage,
Et qu'il ait des airs, un ton,
De l'eſprit, du jargon,
Il enchaine l'hommage.
De le voir,
De l'avoir
On ſe pique :
Ah ! qu'il eſt charmant, dit-on !
D'honneur c'eſt un garçon
Unique.

PORTRAIT
D'UNE MAITRESSE DÉSIRÉE.

AIR : *Je ſuis Lindor.*

D'AIMER jamais ſi je fais la folie,
Et que je ſois le maître de mon choix,
Connois, Amour, celle qui, ſous tes loix,
Pourra fixer le deſtin de ma vie.

Je la voudrois moins belle que gentille:
Trop de fadeur ſuit de près la beauté;
Simples attraits peignent la volupté;
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrois moins coquette que tendre,
Sans être Agnès, ayant peu de déſirs,
Sans les chercher, ſe livrant aux plaiſirs,
Les augmentant en voulant s'en défendre.

Je la voudrois ſans goût pour la parure,
Sans négliger le ſoin de ſes appas;
Quelque peu d'art qui ne s'apperçoit pas,
Ajoute encore au prix de la nature.

Je la voudrois n'ayant point d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut ſe trouver,
De te ſervir je ferai la folie.

M. L. D. O. N.

LES SYMPTOMES.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

VOUS rêvez pendant tout le jour :
Que je vous plains ! la rêverie
Eſt le ſymptôme de l'amour,
Et l'amour l'eſt de la folie.

LE BRUN.

LE POT AU LAIT.

AIR : *Sur un ſoupçon trop incertain.*

ALAIN étoit indifférent :
Il voit Roſe, & n'eſt plus le même ;
Roſe ne vouloit point d'Amant ;
Alain paroît, voilà qu'elle aime :
Prend-il ſa main ? on veut gronder ;
Mais c'eſt un langage ſi tendre !
On a peine à la lui céder,
Et plus de peine à la reprendre.

Mais pour les amoureux projets,
Quel argus que l'œil d'une mère,
Celle de Roſe eſt aux aguêts,
Elle remontre, elle exagère ;
Vain effort, inutile ſoin !
Roſe l'écoute ſans comprendre,
Tandis que l'Amour dans un coin
Sans lui parler s'en fait entendre.

Sa mère un jour trait ſes brebis,
Puis lui dit ; Monſeigneur nous aime :
Pare-toi de tes beaux habits,
Et porte au Château cette crême.
Mais en chemin ne bronche pas,
Car, c'eſt comme l'honneur, ma chère;
Si tu fais le moindre faux pas,
Voilà le Pot au lait par terre.

Roſe ajuſte ſon bavolet,
Puis ferme appuyé ſur ſa tête
Des deux mains tient ſon Pot au lait,
Quand tout-à-coup Alain l'arrête;
Le malin demande un baiſer,
Roſe de vouloir ſe défendre.
Mais le Pot pouvoit ſe briſer ;
Il vaut bien mieux le laiſſer prendre.

La Vieille qui ſuivoit de loin,
Accourt dès qu'elle voit l'affaire :
Ah ! dit-elle, en montrant le poing,
Tu déſobéis à ta mère !
Roſe dit, d'un ton ingénu :
Voilà ce qu'on gagne à bien faire !
Si je me fuſſe défendu,
Le Pot au lait ſeroit par terre !

Par M. Le Prieur.

LE JUPON COURT.

AIR : *En jupon court, en blanc corſet.*

SOUS un ſaule dans la prairie,
Un jour le jeune Colinet
Apperçut la jeune Silvie
En jupon court, en blanc corſet.

Il s'approche, & jette ſur elle
Un regard tendre & ſatisfait,
En s'écriant, ah ! qu'elle eſt belle
En jupon court, en blanc corſet !

Quels yeux ! quelle bouche vermeille !
Auprès, la roſe pâliroit ;
Qu'on trouve une beauté pareille
En jupon court, en blanc corſet !

Sous une parure brillante,
Vénus n'auroit que l'air coquet ;
Mais Silvie ! elle eſt ſéduiſante
En jupon court, en blanc corſet.

Tout en raiſonnant de la ſorte,
Le téméraire entreprenoit ;
Vous ſentez qu'on n'eſt pas bien forte
En jupon court, en blanc corſet.

Que faire donc ? quel parti prendre ?
Comment réſiſter à l'attrait
Du plaiſir qui vient nous ſurprendre
En jupon court, en blanc corſet ?

Lui céder... oui-.. mais la Sageſſe ?
Quand l'Amour parle, elle ſe tait,
Et le plaiſir ſeul intéreſſe
En jupon court, en blanc corſet.

Jeunes filles, cette aventure
Vous apprend qu'il eſt indiſcret
De ſe trouver ſur la verdure
En jupon court, en blanc corſet.

POUVOIR
DU VIN DE BOURGOGNE.

AIR : *Eh ! bon, bon, bon, que le vin eſt bon.*

QUAND je ſuis avec mes amis,
Alors je me crois tout permis :
Morbleu ! rien ne m'arrête,
Ça courage, gentil voiſin !
Comme moi, mettez-vous en train
Dans cette aimable fête ;
Rions, chantons à qui mieux mieux,
Sablons ce jus délicieux.
Eh ! bon, bon, bon !
Le vin bourguignon
Me chatouille la tête.

Quand je tiens ce flacon brillant,
Je ſuis vif, je ſuis ſémillant,
Et fou de haute gamme ?
Ai-je le cœur froid de chagrin ?
Mes chers amis, c'eſt le bon vin
Qui l'égaie ou l'enflamme.

Adieu, ſoucis, *neſcio vos.*
Ici vont pleuvoir les bons mots:
Eh! bon, bon, bon!
Le vin Bourguignon
Me donne encore une ame.

Non, non, je ne veux plus aimer,
Et je verrois ſans m'enflammer,
Les Graces & leur mère;
La plus harmonieuſe voix,
Comme le plus piquant minois,
Ne ſont plus mon affaire:
L'Amour promet plus qu'il ne tient:
Bacchus à jamais me retient;
Eh! bon, bon, bon!
Le vin bourguignon
Vaut mieux que tout Cythère:

Si je ſens là quelqu'embarras,
Chers amis, je n'appelle pas
Eſculape à mon aide:
Je verrois un petit Docteur,
Du Dieu d'Epidaure inſpecteur,
M'ordonner de l'eau tiède;

Après de bachiques exploits,
Suis-je réduit preſqu'aux abois ?
Eh ! bon, bon, bon !
Le vin bourguignon
Eſt encore un remède.

Aſſis ſur de vaſtes tas d'or,
L'avare, en couvant ſon tréſor,
De nos maux ſe conſole :
Plutus ne m'offre jamais rien :
Ces pots, ce nectar ſont mon bien,
Bacchus eſt mon Idole :
Que m'importe l'argent comptant ?
Sans ce métal je vis content.
Eh ! bon, bon, bon !
Le vin bourguignon,
Amis, eſt mon Pactole.

PAR M. DE J***.

LE DIEU DES BUVEURS.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

DE tous les Dieux que la Fable
A mis dans ſon Panthéon,
Il n'en eſt qu'un véritable,
Qui ſoit digne de ce nom :
C'eſt Bacchus que je veux dire ;
Car des autres immortels,
Je crois qu'un buveur peut rire
Juſqu'au pied de leurs autels.

LES QUESTIONS.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

OU vont ces fleurs ? chez la belle Thémire.
Qui les cueillit ? quelqu'un qui l'aime bien.
Quel eſt leur but ? qu'on donne à mon martyre
Un prompt ſecours. Qu'obtiendront-elles ? rien.

PANARD.

LE MONDE MIEUX ARRANGÉ.

AIR : *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*

SI j'euſſe été maître du monde,
Tout en ſeroit mieux ici-bas ;
En vin j'aurois converti l'onde,
La terre ne tourneroit pas.

Sous le ſoleil toujours fixée,
Elle eût offert dans tous les tems,
Les fruits dont Pomone eſt chargée,
Les fleurs qui parent le printems.

La nuit, qu'à tort on déifie,
N'auroit jamais caché les cieux ;
Ainſi j'aurois doublé la vie,
Pour donner le tems d'être heureux.

Ce piquant & trop rare obſtacle,
Qu'un tranſport franchit ſans retour,
Par un continuel miracle,
Renaîtroit au gré de l'Amour.

D'une importune tempérance,
Loin d'exiger qu'on fût martyr,
J'aurois donné la jouiſſance,
Ou j'aurois ôté le déſir.

La froide & débile vieilleſſe,
N'auroit jamais glacé les ſens,
Et l'homme eût conſervé ſans ceſſe
La force & les goûts de trente ans.

Entre le vin & la tendreſſe,
J'aurois partagé ſes plaiſirs;
L'un n'eût jamais cauſé d'ivreſſe,
L'autre jamais de repentirs.

PAR M. LE MANCEL.

PRIERE A L'AMOUR.

AIR : *Un jour me demandoit Hortenſe.*

AMOUR, donne-moi le ſalaire
De mon encens brûlé pour toi !
Entends mon ardente priere,
Dieu des Amans, exauce-moi !
Si tous les jours ſur ma muſette,
J'ai chanté ton pouvoir vainqueur,
Sois aujourd'hui mon interprète,
Plaide la cauſe de mon cœur.

Dis à la blonde Paſtourelle
Dont j'ai vu les touchans attraits,
Que le Berger le plus fidèle,
Lui conſacre ſes vœux ſecrets :
Dis-lui que ſon image chère,
L'unique objet de mon bonheur,
Ainſi que dans un ſanctuaire,
Regne ſeule au fond de mon cœur.

Dis-lui que la bonne nature
M'a fait tout exprès pour aimer,
Timide encore & ſans culture,
Que j'ignore l'art de charmer;
Mais pour achever la peinture,
Dis-lui, témoin de ma candeur,
Que d'un Berger ſans impoſture,
J'ai reçu l'eſprit & le cœur.

Si tu l'amenes dans ton temple
Sacrifier ſur tes autels,
Je veux que nous ſervions d'exemple
A tout le reſte des mortels;
Qu'un jour on diſe ſur nos traces,
Tous deux ſont dignes du bonheur;
L'une eſt faite comme les Graces,
D'un vrai Berger l'autre a le cœur.

M. MARÉCHAL.

LE MOT QU'IL NE FAUT JAMAIS DIRE.

AIR : *J'aime le mot pour rire.*

EN amour ne jurons pas tant,
Car il ne faut au plus conſtant
Qu'un mot pour le détruire ;
Ce mot c'eſt le oui ſolemnel
Qu'Hymen nous fait dire à l'Autel :
Voilà le mot qu'il ne faut jamais dire.

Doris & Collin s'aimoient bien,
Rien n'eût pu briſer leur lien,
C'étoit un vrai délire.
Ce beau feu s'eſt évanoui
Au même inſtant qu'ils ont dit oui :
Voilà le mot qu'il ne falloit pas dire.

Je fais grand cas de la beauté,
Mais j'aime mieux ma liberté ;
Tant qu'on veut, je ſoupire,
Aux yeux qui m'auront ébloui,
Je dirai tout, excepté oui :
Voilà le mot que je ne veux pas dire.

Je ſais pourtant un jeune objet,
Tendre, conſtant, preſque parfait,
Qu'on aime, & qu'on admire ;
Si l'Hymen me l'offroit en don,
Dirois-je . . . oui ? dirois-je non ?
Voilà le mot que je ne ſaurois dire.

Par M. Garnier P.

LE CHOIX RÉFLÉCHI.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Si chez Phryné, coquette habile,
Harpin trouve un accès facile,
Ce n'eſt pas que par maint bon mot,
Il ait le ſecret de lui plaire ;
Pour un amant, il eſt trop ſot :
C'eſt un mari qu'elle en veut faire.

LE MONDE FAIT L'AMOUR,

ET

L'AMOUR FAIT LE MONDE.

AIR : *Ecoutez l'aventure d'un pauvre Villageois.*

SUIVONS de la nature
Les tendres mouvemens,
Et qu'une flamme pure
Embrâſe les amans ;
Car nous devons le jour
A cette ardeur féconde :
Le monde fait l'amour,
Et l'amour fait le monde.

Le Berger ſur l'herbette,
Sur ſon trône un grand Roi,
De cette loi ſecrète
Font leur plus douce loi :
Reine, Dame d'Atour,
Griſette, brune & blonde :
Le monde fait l'amour,
Et l'amour fait le monde.

Le tranquille Batave
Soupire en liberté :
Le Sultan, d'un air grave,
Commande à la Beauté ;
Et quoiqu'en maint détour
L'Italien abonde,
Le monde fait l'amour, &c.

Celui qui fait un crime
Du vœu de notre cœur,
Lui-même eſt la victime
De ſa ſainte fureur ;
Dans les lieux d'alentour,
Tandis qu'il prêche & gronde,
Le monde fait l'amour, &c.

En dépit de la pomme
Et de ſon triſte effet,
Nous faiſons toujours comme
Le premier homme a fait :
Hors les Abbés de Cour,
De ſageſſe profonde,
Le monde fait l'Amour,
Et l'amour fait le monde.

PAR M. VASSELLIER.

LA BELLE AMIE.

AIR : *Ce fut par la faute du ſort.*

J'ÉTOIS venu dans ce ſéjour
Pour fuir à jamais la tendreſſe ;
On peut, diſois-je chaque jour,
On peut vivre heureux ſans maîtreſſe.
A l'Amour, je faiſois ſerment
De le braver toute ma vie. . . .
Quand le fripon dans le moment
A mes regards offrit Silvie.

Je la vis, & je ne trouvai
Rien en elle qui dût ſurprendre :
Je la revis, & j'éprouvai
Que j'avois bien pu me méprendre :
Mais quelle erreur ! je m'égarais :
Mon cœur eſt inſenſible encore ;
Je n'ai point pris garde à ſes traits :
Ce ſont ſes vertus que j'adore.

Elle a des yeux . . . des yeux charmans :
Aime-t-on tout ce qu'on admire ?
Sa taille offre mille agrémens ;
Non . . . je préfère ſon ſourire !
Mais ce n'eſt pas là de l'amour :
L'Amour garde-t-il le ſilence ?
Il veut, il obtient du retour ;
Je n'ai pas même d'eſpérance.

Je ne ſerai point votre amant,
Je n'ai pas l'orgueil d'y prétendre ;
Mais je voudrois bien ſeulement
Etre votre ami . . . le plus tendre.
Faiſons cet accord de moitié ;
Mon cœur demande que le vôtre
Ait pour moi beaucoup d'amitié,
Et jamais d'amour pour un autre.

Quant à ces traits, cette beauté
Qu'on remarque en votre perſonne,
L'Amour en ſeroit tranſporté,
Et l'amitié . . . vous le pardonne.
Pour mieux aſſurer mon repos,
Je voudrois vous voir moins jolie ;
Mais quoiqu'on ait les yeux très-beaux,
On peut être encor mon amie.

Par M. Marsollier de Vivetieres.

LA CAPRICIEUSE.

AIR : *Il eſt toujours le même.*

NON, non, jamais on ne vous voit la même :
De votre cœur,
Eh ! qui connoît l'humeur ?
Le matin, c'eſt douceur,
Le ſoir, autre ſyſtême :
Tantôt vous careſſez,
Tantôt vous repouſſez :
Non, non, jamais on ne vous voit la même.

Oui, votre cœur eſt pour nous un problême ;
A nous trahir
Il met tout ſon plaiſir.
Vous pouſſez un ſoupir,
Vous blâmez qui vous aime.
Vous formez un deſir
Qui ſuit le repentir :
Non, non, jamais on ne vous voit la même.

Pour un Robin, votre amour eſt extrême :
Hier un Acteur
Poſſédoit votre cœur ;
Demain cette faveur
Sera pour un troiſième.
O volage penchant !
Vous tournez à tout vent :
Non, non, jamais on ne vous voit la même.

Du vieux Prothée, ah ! vous êtes l'emblême :
Dans un beau jour
Vous adorez l'Amour,
Puis par un prompt retour
Lui dites anathème :
Un jour vous folâtrez,
Un autre vous pleurez :
Non, non, jamais on ne vous voit la même.

Belle Nicé ! quel eſt ce ſtratagême ?
Ah ! traitez mieux
Un Amant malheureux.
Brûlez des mêmes feux.
C'eſt le bonheur ſuprême :
Ceſſez de voltiger
Ou de vous engager :
Ah ! croyez-moi, ſoyez toujours la même.

LE LENDEMAIN.

AIR : *Il n'eſt pas de bonne fête ſans lendemain.*

J'AI voulu par prudence
Laiſſer paſſer le grand jour ;
Malgré cela, je penſe
Que je dois avoir mon tour.
Pour ce jour-là, dans l'uſage,
Chacun garde ſon refrain :
Moi j'aime encor davantage
Le lendemain.

L'épouſe, trop novice,
Le jour ne répond pas bien ;
L'époux peint ſon ſupplice,
La Belle n'y comprend rien :
Mais quand ce tendre martyre
S'eſt fait connoître à la fin,
Elle entend ce qu'il veut dire
Le lendemain.

La fleur qu'Amour apprête
N'eſt point facile à ravir.
Plus d'une épine arrête
Le doigt qui veut la cueillir ;
Et bien ſouvent, quoiqu'il oſe,
Malgré lui, le pauvre Hymen
Remet à prendre la Roſe
Le lendemain.

Par M. Garnier P.

UN VIEILLARD

A UNE JEUNE DEMOISELLE.

AIR : *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*

Tu n'as nul reproche à me faire ;
Nous ſommes tous deux en défaut :
Tu viens trop tard, belle Bergère,
Et je ſuis arrivé trop tôt.

Le Vicomte de la Pouiade.

LE

LE LOGEMENT DE L'AMITIÉ.

AIR : *La lumière la plus pure.*

L'AMITIÉ n'eſt pas facile
Sur le choix d'un logement ;
Elle aime un ſéjour tranquile
Pour converſer librement :
Le plus beau manoir l'ennuſie,
Quand elle y voit du vernis :
Du haut, du bas ennemie,
Elle veut des lieux unis.

Son déplaiſir eſt extrême
Dans un lieu ſombre & couvert ;
Le grand jour eſt ce qu'elle aime,
Par-tout elle veut voir clair :
D'une architecture folle
Mépriſant les vains rapports,
Elle défend qu'on immole
L'intérieur aux dehors.

Jamais pour ſa réſidence,
Nul endroit n'eſt deſtiné,
Qu'il ne ſoit par ſa prudence
Mûrement examiné :
Telle eſt enfin ſa manière,
Qu'il ne faut dans ſon ſéjour
Point de porte de derrière,
De recoin, ni de détour.

Mais lorſque le ſort propice
Lui fait trouver une fois
Un bon & commode hoſpice,
Un lieu digne de ſon choix,
Elle en fait ſon domicile,
Et ſon cœur s'y plaît ſi fort,
Que ſouvent dans cet aſyle
On la voit juſqu'à la mort.

Cupidon, tout au contraire,
Sans rien voir loge en tout lieu :
Mais il n'y ſéjourne guère ;
Vîte il part, ſans dire adieu :
Le terme de vingt-quatre heures
Lui ſuffit, & l'étourdi
Fait quelquefois ſix demeures
Du Dimanche au ſamedi.

SUR LES AMANS ET LES MARIS.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

NE vous laiſſez jamais charmer,
Iris, c'eſt une erreur extrême :
Un Amant feint de vous aimer,
Souvent il n'aime que lui-même.

Quand il pourſuit, c'eſt un chaſſeur,
Qui brave les vents & la biſe :
Mais ſi-tôt qu'il eſt poſſeſſeur,
Il court après une autre priſe.

Il eſt ſemblable au conquérant
Qu'entraînent la gloire & Bellone ;
Et dans chaque place qu'il prend,
Il met le feu, puis l'abandonne.

Quand ſon deſir eſt ſatisfait,
Le froid s'empare de ſon ame :
Son feu n'eſt qu'un feu de mouſquet,
Quand le coup part, adieu la flamme.

L'Hymen reſſemble à ces tableaux ;
Où l'art fait briller ſon adreſſe :
En s'éloignant d'eux, ils ſont beaux :
Qu'on approche, leur beauté ceſſe.

L'éclat des plus vives couleurs
S'efface dans le mariage ;
Et le fruit fait tomber les fleurs,
Si-tôt qu'en ſes nœuds on s'engage.

Maris, vous vous fâchez à tort,
De ce qu'on vous met à la mode :
Un logis, dont votre ami ſort,
En eſt-il pour vous moins commode ?

Au Palais qu'habitent les Rois,
La jeune Coquette reſſemble :
Petits & grands, Prince & bourgeois,
Pêle & mêle, tout s'y raſſemble.

Son cœur, pour le bien définir,
Eſt tel qu'une glace brillante,
Qui reçoit, ſans rien retenir,
Tous les objets qu'on lui préſente.

PANARD.

CHACUN SON GOUT.

AIR : *Fourniſſez un canal au ruiſſeau.*

LE plaiſir à tous également
Vient offrir ſes douces chimères :
Sur ſes pas nous volons conſtamment,
Et toujours par des routes contraires.
De cent moyens qui menent là,
En eſt-il un qu'on veuille exclure ?
Tous les goûts ſont dans la nature,
Le meilleur eſt celui qu'on a.

Le vieillard, de qui le coffre fort
Chaque jour reçoit les careſſes ;
L'étourdi qui prodigue ſon or
A ſes chiens, ſes chevaux, ſes maîtreſſes,
Tous deux ſur cet article là,
En leur faveur ſavent conclure :
Tous les goûts ſont dans la nature,
Le meilleur eſt celui qu'on a.

Le ſavant, qui toujours s'entretient,
Et de l'effet, & de la cauſe ;
L'ignorant, qui prend tout comme il vient,
A-t-il peur que jamais on le gloſe ?
L'un jouit du tems qui s'en va,
L'autre par plaiſir le meſure :
Tous les goûts ſont dans la nature ;
Le meilleur eſt celui qu'on a.

Le guerrier, qui s'apprête aux combats,
Ne reſpire que la victoire :
A ſoumettre de jeunes appas,
Un Amant trouve bien plus de gloire ;
Dans ſes tranſports chacun dira :
J'agis pour la race future ;
Tous les goûts ſont dans la nature,
Le meilleur eſt celui qu'on a.

Damis vole aux écueils de la cour,
Et s'expoſe à tous les orages ;
Cléon, dans un champêtre ſéjour,
Aime mieux voir un ciel ſans nuages.
La grandeur plaît à celui-là ;
A celui-ci la vie obſcure ;
Tous les goûts ſont dans la nature,
Le meilleur eſt celui qu'on a.

C'eſt ainſi qu'en ce vaſte univers,
Sur les goûts on n'approuve perſonne,
Nous croyons que tout va de travers,
Et ſur ce chacun parle & raiſonne :
La Ducheſſe veut un ſopha ;
La Bergère un lit de verdure :
Tous les goûts ſont dans la nature :
Le meilleur eſt celui qu'on a.

*Par M. le C. de B**.*

LE POINT DE VUE FAVORABLE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je ſais bien que les deſtinées
Ont mal compaſſé nos années :
Ne regardez que mon amour,
Peut-être en ſerez-vous émue ;
Il eſt jeune, & n'eſt que du jour,
Belle Iris, que je vous ai vue.

LE GRAND CŒUR.

AIR : *Eſt-il de plus douces odeurs.*

UN ſeul Amant eſt comme rien ;
On ne peut rien rabattre :
En avoir deux, trois, c'eſt fort bien ;
J'en dis autant de quatre :
Ma Climène en a douze au moins,
Fixés ſous ſon empire :
Sans embarras, à tant de ſoins,
Un grand cœur peut ſuffire.

ROMANCE A CAMILLE
A SON RETOUR D'ERMÉNONVILLE.

AIR : *De Gabrielle de Vergi.*

Vos pleurs ont coulé ſur la tombe
D'un mortel qu'on dut révérer :
Ah ! ſans doute quand il ſuccombe,
Camille, vous devez pleurer.
Ce mortel ſi grand & ſi tendre,
Du ſort éprouva les revers ;
Et vous avez, pour vous entendre,
Un cœur de moins dans l'univers.

Il vous aima, ce cœur ſenſible ;
Vous l'auriez payé de retour,
Camille, s'il étoit poſſible,
De trahir un premier amour.
Mais vos talens à ſa tendreſſe
Ont accordé d'autres faveurs,
Et Galathée * avec adreſſe
Le conſola de vos rigueurs.

* La perſonne que l'on appelle ici Camille, eſt celle qui la première joua, ſur un théâtre de Société, devant J. J. Rouſſeau, le rôle de *Galathée*, dans la Scène lyrique de *Pygmalion*.

Comme vous, une autre Héloiſe
A ſoupiré ſur ce tombeau,
Où votre ame errante & ſurpriſe
A ſenti l'ame de Rouſſeau ;
Elle y dépoſa ſa ceinture,
La roſe qui paroit ſon ſein,
Et les nœuds de ſa chevelure,
Au tendre amour pieux larcin.

Des pleurs & des baiſers peut-être,
Voilà vos dons ; tout eſt perdu :
Car ſi Rouſſeau pouvoit renaître,
Ces baiſers nous l'auroient rendu.
Mais il dort du ſommeil funeſte ;
Sa gloire ſeule eſt parmi nous,
Et de lui tout ce qui nous reſte
Ne ſent plus rien même pour vous.

Pleurez, pleurez, tendre Camille,
Pleurez celui qui fut Saint-Preux,
Qui fut encor l'auteur d'Emile,
Et qui toujours fut malheureux.
A vos pleurs j'unirai des larmes :
Il en répandit tant de fois !
Son ombre y trouvera des charmes ;
Et nous nous entendrons tous trois.

Par M. Garnier.

LE BONHEUR VÉRITABLE.

AIR : *Du Moineau de Lesbie.*

PROFITONS de notre jeuneſſe,
C'eſt l'âge heureux de la gaité ;
Malgré la chagrine vieilleſſe,
Livrons-nous à la volupté :
Pourquoi dans le printems de l'âge,
Vouloir contraindre nos deſirs ?
On eſt toujours aſſez tôt ſage,
Il n'eſt qu'un tems pour les plaiſirs.

Ah ! vivre dans l'indifférence,
C'eſt trainer ſes jours dans les fers :
L'amour double notre exiſtence,
On naît pour un autre univers.
Les ſages ſont ce que nous ſommes,
Ils ſont ſoumis à deux beaux yeux :
Les cœurs froids ne ſont que des hommes;
En aimant, on s'égale aux Dieux.

Renonce au cœur de ta Zelmire,
Diroit le Maître des mortels,
Et l'univers eſt ton empire :
Si c'eſt trop peu, prens mes autels :
Moi, Dieu cruel, moi, m'y réſoudre !
Ton ſceptre ne peut me charmer ;
On s'ennuie à lancer la foudre,
Et jamais du bonheur d'aimer.

Pourquoi condamner cette flamme,
Qu'allume en nos cœurs la beauté ?
Du plus pur rayon de notre ame,
Les Dieux ont fait la volupté :
Toi que j'aime, toi que j'admire,
Puiſque notre ame ne meurt pas,
Je pourrai donc, ô ma Zelmire,
T'aimer au-delà du trépas !

PORTRAIT.

AIR : *O ma tendre muſette.*

GÉNÉREUSE Liſette,
Conſens à m'écouter ;
La faute que j'ai faite
Ne doit point t'irriter :
Me crois-tu donc capable
De trahir ton ſecret ?
L'amour ſeul eſt coupable ;
Lui ſeul eſt indiſcret.

Tu connois la cauſette
Que le ſoir nous faiſons :
Sur le fait d'amourette,
Toujours nous deviſons ;
Des charmes qu'il préfère,
Chacun fait le tableau ;
Des tiens j'ai ſu me taire :
L'effort eſt aſſez beau.

Mais un jour que Sylvandre
De la jeune Cloris
Vantoit le regard tendre,
Le doux & fin ſouris ;
Il éſt une bergère,
Repris-je au même inſtant,
Plus sûre encor de plaire,
Sans y prétendre autant.

Philémon d'Aſpaſie
Cita le teint charmant,
Corylas, d'Egérie,
Le corſage élégant ;
Je conviens de leur grace,
Mais, dis-je, à tous les yeux ;
Une autre les efface,
Une autre eſt encor mieux.

A ces mots, la querelle
Entre nous s'échauffa :
Pour défendre ſa Belle,
Chacun m'apoſtropha.
En te nommant, Bergère,
Je les attrapois bien ;
Un mot les eût fait taire,
Pourtant je n'en fis rien.

Comme il falloit répondre
A leur empreſſement,
N'oſant pas les confondre,
Je leur dis ſimplement :
La Beauté qui m'eſt chère,
En elle réunit
Tous les moyens de plaire,
Qu'ailleurs on applaudit.

Elle eſt bien plus jolie,
Plus fine que Cloris,
Plus douce que Julie,
Plus tendre que Philis,
Plus fraiche qu'Aſpaſie,
Plus vive que Chloé,
Mieux faite qu'Egerie,
Plus légère qu'Eglé.

A ce portrait, Liſette,
Ils ont tous dit ton nom.
Ma bouche fut muette,
Elle eut en vain dit non.
On lut ſur mon viſage
Ce plaiſir ſi flatteur,
De voir chaque ſuffrage
D'accord avec mon cœur.

Par M. le D. D. N.

LA ROSE.

AIR : *Du Barbier de Seville.*

PRÈS de Daphnis une roſe nouvelle
Venoit d'éclore avec tous ſes appas ;
Elle eſt pour moi, diſoit-elle tout bas :
Ah ! quel plaiſir de la trouver ſi belle !

Mais par malheur, elle eſt trop jeune encore ;
Un jour de plus ſuffit pour l'embellir :
Il ſera tems de venir la cueillir
Demain matin, au lever de l'aurore.

Lindor, plus fin, la guette à la ſourdine,
Saiſit l'inſtant, & rend grace au haſard.
Daphnis revint, mais il revint trop tard,
Et de la fleur, ne trouva que l'épine.

Avec les fleurs, ainſi qu'avec les Belles,
Il faut ſavoir profiter du moment :
On ſait, hélas ! qu'il n'en eſt qu'un ſouvent ;
L'occaſion a toujours eu des ailes.

PAR M. DE LA CHABEAUSSIERE.

LE

LE SANS-SOUCI.

AIR : *D'Albanèſe.*

DANS les champs de l'Amérique,
Qu'un Guerrier vole aux combats ;
Qu'il ſe mêle des débats
De l'Empire Britannique :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi ?
J'ai l'humeur très-pacifique.
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi,
Quand je chante & quand je boi ?

Qu'un grand Duc de Moſcovie
Vienne ici ſuperbement,
Quand le Saint Père humblement
S'en retourne en Italie :
Eh ! qu'eſt-qu'cà m'fait à moi ?
Tout change ainſi dans la vie :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi,
Quand je chante & quand je boi ?

Que folles de leur coëffure,
Nos charmantes de la Cour,
Imaginent chaque jour
De quoi gâter la nature :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi ?
Liſe eſt ſi bien ſans parure !
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi,
Quand je chante & quand je boi ?

En chenille Carmélite,
Qu'un Magiſtrat chez Laïs
Coure donner ſon avis
Sur un Pouf, une Lévite :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi ?
Jamais je ne ſollicite :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi,
Quand je chante & quand je boi ?

Que la troupe de Moliére
Quitte le Louvre à grands frais,
Pour eſſayer nos ſifflets
Dans ſa vaſte bonbonnière ;
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi ?
Je ſuis aſſis au parterre :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi,
Quand je chante & quand je boi ?

Que tout Paris encourage
L'Auteur du bateau-volant,
Qui promet qu'au firmament
Nous irons en équipage :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi ?
Je ne ſuis pas du voyage :
Eh ! qu'eſt-qu'çà m'fait à moi,
Quand je chante & quand je boi ?

M. A....

QUI PERD GAGNE.

AIR : *Du Prévôt des marchands.*

APRÈS bien des ſoins, bien des frais,
Licidor gagne un long procès,
Malgré la chicane obſtinée ;
Il eut bien mieux valu pour lui
Le perdre la première année
Que de le gagner aujourd'hui.

ROSINE.

AIR : *Réveillez-vous.*

QUE Roſine eſt touchante & belle !
Elle plaît ſans la rechercher ;
La nature y ſonge pour elle,
Et défend à l'art d'y toucher.

Sa figure douce & naïve
Eſt ſemblable à la fleur des champs,
Ou ſans ſoins, ſans qu'on la cultive,
Naît de l'haleine du printemps.

Mais pour plaire encor davantage,
Il faudroit qu'elle eût un amant ;
L'Amour eſt le fard de ſon âge,
Et l'on s'embellit en aimant.

L'amour eſt le zéphir des Belles ;
Les Belles ſont autant de fleurs :
Il les careſſe avec ſes aîles,
Pour faire naître leurs couleurs.

LE CLAVECIN.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

LISE un jour disoit à sa mère :
Si je chante sans agrément,
C'est que rien ne m'excite à plaire,
Ma Bonne est seule qui m'entend :
Savez-vous pourquoi ma Fauvette
Forme des accords si touchans ?
C'est que mon Pinson, en cachette,
Bat des aîles à ses accens.

Pour vous, dit la mère prudente,
Je ferai choix d'un instrument ;
Touché par une main savante,
Il obéit facilement :
On est étonné de l'entendre
Joindre à nos sons des sons plus doux ;
Vous croiriez qu'il a l'ame tendre,
Et qu'il soupire comme vous.

D'un clavecin on fait l'emplette ;
Liſe ſeule court l'eſſayer,
Elle chante... une voix répète...
Ses doigts tremblent ſur le clavier :
On ſe raſſure ; on le decouvre ;
Mais que ſes yeux ſont effrayés !
Soudain la machine s'entr'ouvre :
Un jeune-homme tombe à ſes pieds.

La frayeur ne fut pas mortelle ;
Ce jeune-homme étoit ſon amant,
Qui pour s'introduire chez elle,
S'étoit caché dans l'inſtrument.
On applaudit à l'artifice ;
On le careſſe ingénuement :
Dans un couple encore novice,
L'Amour eſt bien intéreſſant.

Dans le boudoir, par prévoyance,
Le jour on le faiſoit cacher ;
Peut-être la nuit par prudence,
Plus près on le fit approcher.
Du clavecin notre ignorante
Eût bientôt appris tous les tons.
Une fille eſt bientôt ſavante,
Quand ſon cœur retient les leçons.

Un jour qu'enſemble, à la ſourdine,
Ils eſſayoient un nouvel air,
La mère entend, doute, examine,
Puis leur donne un autre concert.
Liſe dit : j'avois cru bien faire ;
Vous chériſſez cet inſtrument :
J'ai, dans le deſſein de vous plaire,
Pris un maître qui me l'apprend.

Le Prieur.

A LA PRINCESSE DE H.

Air : *Quand le péril.*

Cette figure m'importune...
La Princeſſe s'en paſſeroit,
Et la Bergère qui l'auroit
En feroit ſa fortune.

Le Vicomte de la Poujade.

L'ENCOURAGEMENT.

AIR : *De l'oiſeau qui te fait envie.*

DU Dieu qui fait que l'on ſoupire
Ceſſez d'appréhender les feux :
Iris, on a tort de vous dire
Qu'il rend tous les cœurs malheureux.
On peut à ſes ardeurs divines
Céder, ſans de fâcheux retours ;
Quoique la roſe ait des épines,
On ne s'y bleſſe pas toujours.

L'HEUREUSE DISPOSITION.

AIR : *Au fond d'un bois ſolitaire, &c.*

LE Berger que je préfère
Eſt bien digne de mon choix :
Il ſait aimer, il ſait plaire,
Tous mes deſirs ſont ſes loix ;
Malgré l'ardeur qui le preſſe,
Il ménage ma fierté,
Et ne veut qu'à ma tendreſſe
Devoir ſa félicité.

Hélas ! comment ſe défendre ?
Le cœur reſiſte à regret,
Quand le reſpect eſt ſi tendre,
Quand l'Amour eſt ſi diſcret :
L'Amant qui craint d'entreprendre,
N'en eſt que plus dangereux ;
Et moins il oſe prétendre,
Plus il eſt près d'être heureux.

Souvent ſes regards timides
Cherchent mon œil incertain,
Ou quelquefois plus avides
Ils ſe fixent ſur mon ſein ;
Le feu ſecret qui m'agite,
Eſt trahi par ma rougeur ;
Je ſens mon ſein qui palpite,
Fidèle écho de mon cœur.

Il jouit avec délire
De ce timide embarras
D'un cœur tendre qui déſire
Tout ce qu'il n'accorde pas ;
Il ſait qu'il eſt peu de gloire
Dans un triomphe ſurpris,
Et qu'en preſſant ſa victoire,
L'Amour en perd tout le prix.

Je n'ai point dit, je vous aime :
Ah ! je le dirois trop bien ;
Mais s'il me le dit lui-même,
Mon cœur vole vers le ſien :
Lorſque ma fierté l'arrête,
Il voit trop que je le plains ;
Si je fuis le tête-à-tête,
Hélas ! c'eſt moi que je crains.

Cependant ſon trouble augmente ;
Le mien ne s'affoiblit pas ;
Et plus la crainte eſt preſſante,
Plus le danger a d'appas :
Dois-je vaincre ma tendreſſe ?
Faut-il finir ſon tourment ?
J'aime beaucoup la ſageſſe :
Mais j'adore mon amant.

BORDE.

LA BELLE INVENTION.

AIR : *Dans un bois ſolitaire & ſombre.*

O l'invention ſalutaire
Que la juſtice avec dépens !
Vous diſputez un pied de terre,
Il vous en coûte vingt arpens.

LE VRAI BONHEUR.

AIR : *Je croyois en aimant Colette.*

DANS cette aimable ſolitude,
L'ennui n'étend pas ſon pouvoir ;
Le plaiſir y fait notre étude,
Et le bonheur notre ſavoir.

Les plus beaux myrtes de Cythère
Ne naiſſent que pour nous parer ;
Nous paſſons les jours à nous plaire,
Et les nuits à nous deſirer.

Enchantés d'une aimable ivreſſe,
Nous mêlons dans nos tendres jeux,
Les doux tranſports de la tendreſſe
Aux larmes de l'Amour heureux.

Ici l'Amour & la Conſtance
Enchaînent la félicité ;
Les pleurs ſe donnent à l'abſence,
Jamais à l'infidélité.

Par une Dame de Toulouſe.

LES JEUNES GENS DU SIECLE.

VAUDEVILLE.

AR : *Avec les jeux dans le Village.*

BEAUTÉS qui fuyez la licence,
Evitez tous nos jeunes gens,
L'Amour à déſerté la France
A l'aſpect de ces grands enfans.
Ils ont par leur ton, leur langage,
Effarouché la volupté,
Et gardé pour tout appanage,
L'ignorance & la nullité.

Malgré leur tournure fragile,
A courir ils paſſent leur temps :
Ils ſont importuns à la ville,
A la cour ils ſont importans.
Dans le monde, en Rois ils décident,
Au ſpectacle ils ont l'air méchant :
Par-tout la ſottiſe les guide,
Par-tout le mépris les attend.

Pour eux, les ſoins ſont des vétilles,
Et l'eſprit n'eſt qu'un lourd bon ſens;
Ils ſont gauches auprès des filles,
Auprès des femmes, indécens.
Leur jargon ne pouvant s'entendre,
Si leur jeuneſſe peut tenter,
Ceux que le beſoin a fait prendre,
L'ennui bientôt les fait quitter.

Sur leur air & ſur leur figure,
Preſque tous fondent leur eſpoir:
Ils font entrer dans leur parure
Tout le goût qu'ils penſent avoir.
Dans le cercle de quelques Belles,
Ils vont s'établir en vainqueurs:
Mais ils ont toujours auprès d'elles
Plus d'aiſance que de faveurs.

De toutes leurs bonnes fortunes
Ils ne ſe prévalent jamais;
Leurs maitreſſes ſont ſi communes
Que la honte les rend diſcrets.
Ils préfèrent, dans leur ivreſſe,
La débauche aux plus doux plaiſirs;
Ils goûtent ſans délicateſſe
Des jouiſſances ſans deſirs.

Puiſſent la Volupté, les Graces,
Les expulſer loin de leur Cour,
Et favoriſer en leurs places,
La gaité, l'eſprit & l'amour !
Les déſerteurs de la tendreſſe
Doivent-ils goûter ſes douceurs ?
Quand ils dégradent la jeuneſſe,
En doivent-ils cueillir les fleurs ?

*Par M. le Chevalier de B**.*

LE BIENFAIT TARDIF.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Tu veux, dit-on, combler mes vœux
Par ton teſtament, ma Zélie :
Ah ! cruelle, ce que je veux
Ne s'obtient que pendant la vie.

A UNE DEMOISELLE

Fille unique d'un Pere qui la chérissoit tendrement.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

FILLE aimable d'un digne Père,
Qui réunissez tout pour plaire,
Il vous aime de passion ;
Tout le monde à ce prix, je gage,
Eût approuvé Pigmalion
D'être amoureux de son ouvrage.

Il n'avoit fait qu'une statue ;
Pour vous, vous êtes trop connue,
Par votre esprit pour tout charmer.
Quels appas différents des vôtres !
Pour elle il fallut l'animer,
Et vous, vous animez les autres.

L'ATTAIGNANT.

HÉRACLITE.

HÉRACLITE.

AIR : *Eh ! qu'eſt-qu'ç'a m'fait à moi ?*

ABANDONNANT leur patrie,
Que nos Seigneurs les Gaulois
Déſormais ſuivent les loix
De l'étrangère folie ;
Ç'a m'fait d'la peine à moi ;
La leur étoit ſi jolie,
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
Je ne chante ni ne boi.

Qu'ils ſe mettent en dépenſe
Pour aller au firmament
Dedans un batteau volant,
Sans avoir fait pénitence !
Ç'a m'fait d'la peine à moi ;
Eſt-ce agir en conſcience ?
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
Je ne chante ni ne boi.

Qu'un char couvert de dorure
En tous lieux traîne l'Acteur,
Tandis que le pauvre Auteur
N'a pas même de chauſſure :
Ç'a m'fait d'la peine à moi ;
C'eſt par trop contre nature,
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
Je ne chante ni ne boi.

Qu'un jargon philoſophique
Faſſe place à la gaité :
Qu'on ſoit fou du préjugé
Du lourd peuple Britannique ;
Ç'a m'fait d'la peine à moi :
Je ſuis plus patriotique,
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
Je ne chante ni ne boi.

Qu'un jeune célibataire,
De chacun ſoit applaudi,
Lorſque des droits de mari
Il devient propriétaire !
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
C'eſt très-mal peupler la terre,
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
Je ne chante ni ne boi.

Que les trois quarts de la ville,
Eſclaves d'un mauvais ton,
Perdant preſque la raiſon,
Pour Jeannot quittent Préville:
Ç'a m'fait d'la peine à moi;
C'eſt être par trop facile,
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
Je ne chante ni ne boi.

Qu'un Créſus, plein d'ignorance,
En tous lieux ſoit recherché;
Qu'un Savant ſoit négligé,
S'il n'eſt pas dans l'opulence:
Ç'a m'fait d'la peine à moi;
J'aime en tout plus de décence,
Ç'a m'fait d'la peine à moi,
Je ne chante ni ne boi.

PAR M. BODKIN.

LES SYMPTOMES DE L'AMOUR.

AIR : *J'étois ſeule en un bocage.*

VOUS aimez, je décide,
Votre cœur eſt oppreſſé ;
Vous avez la voix timide,
Le regard embarraſſé ;
Ce mouchoir tremble & s'agite ;
Petite,
Vous rougiſſez :
Jeune objet qui, ſans rien dire,
Soupire,
En dit aſſez.

LE MOIS DE MAI.

AIR : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

HATEZ-VOUS, ſortez de la ville ;
Tendres Beautés, jeunes Amans :
L'Amour vient de changer d'azile,
Mai vous appelle dans les champs.

L'oiſeau fuit ſon nid, doux préſage !
La feuille offre un voile aux plaiſirs ;
Le gazon croît, & la plus ſage,
En le foulant, a des deſirs.

De fleurs couronnez-vous la tête ;
Que la joie anime vos pas :
De la nature, c'eſt la fête,
Elle a repris tous ſes appas.

Du moins ſi la beauté comme elle ;
Tous les ans pouvoit refleurir :
Mais hélas ! le tems ſur ſon aîle
Tous les ans nous vole un plaiſir.

Sans nous plaindre de ſa viteſſe,
Etouffons de ſtériles vœux ;
Le tems ſi court de la jeuneſſe
Eſt aſſez long pour être heureux.

M. Maréchal.

L'AMANT PERSUASIF.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

LORSQUE d'une voix douce & tendre,
Licidas m'invite à me rendre,
Ah ! qu'il ſait bien perſuader,
Et que je me plais à l'entendre !
Il m'en coûte moins à céder,
Qu'il ne m'en coûte à me défendre.

LES GOUTS ET LES COULEURS.

Sur la Chemiſe, parure nouvelle, qui a ſuccédé à l'Angloiſe, qui avoit ſuccédé à la Lévite, qui avoit ſuccédé à la Polonoiſe, qui avoit ſuccédé à la Françoiſe.

AIR : *Du Vaudeville d'Epicure.*

BLAMEZ, des femmes de notre âge,
Les goûts ſans ceſſe différens :
Moi, je trouve un doux avantage
Dans ces aimables changemens.
La mode donne à la nature
Toujours un air de nouveauté :
Chaque jour nouvelle parure
Read plus piquante la beauté.

Dans ce bel art, voyez des Dames
Les inépuiſables talens :
La mode enfante dans leurs ames,
Millions d'atours tous ſéduiſans ;
Leur arcenal, c'eſt leur toilette,
Là ſe forgent des traits puiſſans ;
Sous leurs doigts, une ſimple aigrette
Devient un brulot pour nos ſens.

Du chapeau qui couvre leur tête,
L'Amour ſemble arranger les fleurs.
Un ruban fait notre conquête,
Une plume fixe nos cœurs :
De cet art, les progrès viſibles
Nous promettent des jours heureux ;
Les vieux atours, atours riſibles,
Déjà n'offuſquent plus nos yeux.

La noble, mais triſte Françaiſe,
N'étale plus ſes larges plis ;
La courte & vive Polonaiſe
N'a plus le rang qu'elle avoit pris :
Commune, elle cede à l'Anglaiſe :
Que dis-je ? l'Anglaiſe n'eſt plus :
Dans la Lévite, on eſt à l'aiſe,
On a l'écharpe de Vénus.

Mais, pourquoi prendre de l'Egliſe
La parure & les ornements ?
Liſe ſe fixe à la Chemiſe :
Ses appas en ſont plus friands.
Il ne reſte qu'un pas à faire :
Liſe, conſulte mon deſir,
Et bientôt d'Eve, notre mère,
La mode pourra revenir.

LES SOUVENIRS.

AIR : *Des Folies d'Eſpagne.*

O Dieu d'Amour ! ô que cette retraite,
Que ces jardins ont de charmes pour moi !
Ma chère Eglé, ma tendre Bergerette !
Eſt peinte ici dans tout ce que je voi.

Voilà les bords de la claire fontaine,
Où je la vis, où je lui dis mes feux ;
C'étoit ici, qu'à l'ombre d'un vieux chêne,
Elle ſourit à mes premiers aveux.

Sous ce berceau de fleurs & de verdure,
Elle me dit : je t'adore à mon tour ;
Dans les détours de cette grotte obſcure,
Je l'égarai ſur les pas de l'Amour.

Je dépouillai tous ces roſiers pour elle,
Et ſur ſon front j'inclinai ces rameaux ;
Au clair de lune, avec moi cette Belle,
D'un pas léger danſoit ſous ces ormeaux.

Ici ſouvent, à l'heure convenue,
Je m'élançois au devant de ſes pas,
Quand, à travers cette ſombre avenue,
Elle accouroit en me tendant les bras.

Là j'entendis ſa voix douce & chérie,
Qui ſe mêloit aux concerts des oiſeaux;
Pour l'écouter, la Nayade attendrie,
Levoit ſon front couronné de roſeaux.

C'étoit ainſi, qu'occupé de ma flamme,
Je m'enivrois d'un tendre ſouvenir;
Les doux penſers avoient rempli mon ame,
Céleſte Eglé, quand je vous vis venir.

O Dieu d'Amour! ô que cette retraite,
Que ces jardins ont de charmes pour moi!
Ma chère Eglé, ma tendre Bergerette,
Eſt peinte ici dans tout ce que je voi.

CLAUDINE A LA COUR,

OU

LE VOYAGE INUTILE.

AIR : *De Gabrielle de Vergi.*

C'EST donc ici qu'elle demeure:
Après quatre ans je vais la voir :
Je crains que d'aiſe elle ne meure,
Dès qu'elle va m'appercevoir.
O ! qu'elle doit être embellie,
Depuis que nous ſommes abſens !
Elle étoit déja ſi jolie,
Et n'avoit encor que douze ans.

On ouvre... c'eſt elle, je gage...
Eh ! bonjour donc ! c'eſt pourtant moi
Qui viens exprès de mon village
Pour te voir... mais, eſt-ce bien toi?
Viens donc un peu que je te mire !
Je t'ai vu mille appas naiſſans ;
Combien de nouveaux j'en admire,
Que tu n'avois pas à douze ans !

Embraſſons-nous, ma chère amie.
Comment ? tu ne veux pas ?... chanſons !
La friponne s'en meurt d'envie,
Je la connois... que de façons !
Tu fais l'enfant... allons, morguienne ;
Combien de fois, mignonne, aux champs,
Je t'embraſſai, qu'il t'en ſouvienne,
Lorſque tu n'avois que douze ans !

Tu boudes ?... c'eſt que je tutoie :
Pardon, c'eſt l'uſage chez nous ;
Et puis, dans l'excès de ma joie...
Mais je vais te parler par vous.
Auriez-vous perdu la parole ?
Dites... le fâcheux contretems !
Votre babil étoit ſi drôle,
Lorſque vous n'aviez que douze ans.

Faites-moi ſigne au moins, de grace ;
Par un ſouris, par un regard...
Eh ! quoi donc ? froide comme glace !
Me tromperois-je par hazard ?
Voyons... mais plus je l'examine,
Voilà ces yeux, voilà ces dents ;
Voilà cette friponne mine
Qui me raviſſoit à douze ans.

Ne vous nommiez-vous pas Claudine ?
Moi, je m'appelle encor Colin ;
Alors vous étiez ſi badine !
Je ſuis toujours un peu malin.
On nous voyoit ſur la fougère
Jouer tous deux en vrais enfans.
Ne vous ſouvient-il plus, ma chère,
Que jadis vous eûtes douze ans ?

Non, car il faut qu'enfin j'éclate,
Jamais vous ne me reverrez :
Allez, vous n'êtes qu'une ingrate,
Mais vous vous en repentirez ;
C'eſt fort mal, étant du village,
De mépriſer les Payſans,
Et... bon ſoir... c'eſt pourtant dommage :
Que n'a-t-elle encor ſes douze ans !

Par M. Collin.

A MONSIEUR **.

Qui avoit peint l'Auteur dans de jolis vers.

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère !*

DE ce portrait infidèle,
Dont mon goût eſt enchanté,
Je ne ſuis pas le modèle,
Où ce portrait eſt flatté :
En nous traçant la copie,
Le Peintre, ſans le ſavoir,
Deſſinoit, je le parie,
Vis-à-vis de ſon miroir.

*PAR M. LE CHEVALIER DE L***.

LES DEVISES.

AIR : *Vous qui de l'amoureuſe ivreſſe.*

BEAU Sexe, contre nous ſuſpends
Ton vain murmure ;
Si nous trompons, tu nous le rends
Avec uſure :
Ton cœur, plus que nous, aguerri,
Bien mieux déguiſe ;
A trompeur, trompeur & demi,
C'eſt ta deviſe.

Du tems jadis, tous les époux
Etoient ſévères ;
De l'honneur ils étoient jaloux :
Quelles chimères !
Ceux de nos jours ont un eſprit
Qui s'humaniſe :
Moins d'honneur & plus de profit,
C'eſt leur deviſe.

Avec Bacchus & les Amours,

On me voit rire ;
Mais ma raiſon garde toujours
Tout ſon empire.
Chaque plaiſir flatte mon goût,
Sans qu'il me nuiſe ;
Rien par excès, un peu de tout,
C'eſt ma deviſe.

Belles, quand un perfide Amant
Vous ſacrifie,
Si vous pleurez ſon changement,
Quelle folie !
Pour moi, loin d'en prendre ſouci,
Je le mépriſe.
De même qu'il te fait, fais-lui,
C'eſt ma deviſe.

Ne jugeons jamais d'un amant
Par la figure ;
Un beau dehors eſt rarement
D'un bon augure :
Quelque mérite qui d'abord
Chez-eux reluiſe ;
Belle montre & peu de rapport,
C'eſt leur deviſe.

LA BONNE FILLE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

AFFABLE, douce & complaiſante,
Telle étoit Jeannette à ſeize ans :
Déja ſa beauté ſéduiſante
Avoit enflammé deux Amans.
Tircis, Licas, vouloient lui plaire,
Chacun tâchoit d'être vainqueur ;
Jeannette ne ſavoit que faire :
Jeannette avoit un ſi bon cœur !

Un jour Tircis avec tendreſſe
Vint lui demander un baiſer :
Je mourrai, dit-il, de triſteſſe,
Si tu peux me le refuſer.
Que dire ? & comment s'en défendre ?
Laiſſer Tircis dans la douleur ?
Tircis avoit un air ſi tendre !
Jeannette avoit un ſi bon cœur !

Licas, jaloux, ſurprit Jeannette
Qui ſommeilloit dans un jardin.
Le fripon la trouvant ſeulette,
Fit à ſon tour un doux larcin:
Soudain, Jeannette à cet outrage,
Voulut s'armer de ſa rigueur;
Elle n'en eut pas le courage:
Jeannette avoit un ſi bon cœur!

Après cette faveur légère,
Survint un nouvel embarras;
Eſt-il juſte de ſe défaire
Ou de Tircis, ou de Licas?
Enfin tout bien penſé, Jeannette
De deux Amans fit le bonheur;
Jeannette n'étoit pas coquette:
Mais elle avoit un ſi bon cœur!

PAR M. REGNIER.

A Mlle CLÉOPHILE DE ***

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère !*

L'INCONSTANCE & l'artifice
Par-tout remplaçoient l'amour ;
Toujours ſoumis au caprice,
Son pouvoir étoit d'un jour.
» Mes feux, dit-il, vont s'éteindre :
» Ils devoient tout animer.
» Que les mortels ſont à plaindre !
» Ils ne ſavent plus aimer ».

Pour prévenir cet outrage,
Il épuiſe ſes efforts,
Sur le plus charmant ouvrage
Qu'embelliſſent ſes tréſors.
Or, jugez s'il eſt habile,
L'enfant, maître des humains !
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ſes mains.

Lui-même avec complaiſance
Vit ſon prodige nouveau ;
Les Graces, à ſa naiſſance,
Entourerent ſon berceau.
Le Dieu dit : je ſuis tranquille :
Rien ne peut plus m'allarmer ;
Quand ils verront Cléophile,
Ils voudront encore aimer.

Quelle grace enchantereſſe
Dans ſes traits, dans ſon eſprit !
Elle charme, elle intéreſſe,
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus indocile,
Contre elle oſe en vain s'armer :
Un regard de Cléophile
Eſt un ordre de l'aimer.

Quoiqu'Amour m'ait dans ſes chaînes
Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ſes peines,
M'ait fait adorer ſes loix ;
Par une erreur trop facile,
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois près de Cléophile,
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ſes loix fidele,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux ! que ma muſe n'eſt-elle
Auſſi tendre que mon cœur !
Ma voix, à l'amour docile,
N'a qu'un refrein à former :
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

Par M. D. L. H.

LA REVANCHE.

Air : *De l'Oiſeau qui t'a fait envie.*

Des combats le Dieu redoutable
Jadis à Vénus fit ſa cour :
Pour lors, ſi l'on en croit la fable,
Le plaiſir engendra l'Amour.
Au doux auteur de ſa naiſſance,
Bornant ſa gloire & ſon déſir,
Tous les jours, par reconnoiſſance,
L'Amour engendre le plaiſir.

BONSOIR D'UN VIEUX MARI.

AIR : *Réveillez-vous, Belle endormie.*

BONSOIR, ma jeune & belle amie :
Il eſt minuit, ſéparons-nous.
Je ſuis ſi vieux ! vous, ſi jolie !
Ce n'eſt plus l'inſtant d'être époux.

A minuit, cachez-moi vos charmes ;
Je craindrois d'outrager l'Amour :
Depuis que j'ai perdu ſes armes,
Mon bonheur paſſe avec le jour.

A mon âge, avec un cœur tendre,
Si l'on peut encor bien rêver,
Qu'un ſonge heureux vienne m'apprendre
Ce que vous devez me cacher !

O vous ! ma femme & mon amie,
Que je ne puis aſſez chérir !
Il faut dans l'hiver de ma vie,
Il faut ou rêver, ou mourir.

LA VIEILLE DE SEIZE ANS.

ROMANCE.

AIR : *A cet affront devions-nous nous attendre?*

LISE, à quinze ans plut & fut peu cruelle :
Mais Life, hélas ! fut quittée à ſeize ans ;
La pauvre enfant alors n'accuſant qu'elle,
Crut d'être aimable avoir paſſé le tems.

Son miroir même à ſes yeux pleins de charmes,
Ne montroit plus ni beauté, ni fraîcheur ;
Toute charmante, elle pleuroit ſes charmes,
Et cet air ſimple exprimoit ſon erreur.

» J'avois quinze ans, quand tu me trouvois belle,
» Un an détruit ma beauté, ton ardeur :
» Mon cœur, hélas ! t'aime encore infidelle :
» Mais à ſeize ans peut-on offrir ſon cœur ?

» Tu me preſſois : quel feu ! ... quelle tendreſſe ! . .
» Mais j'ai ſeize ans : adieu tous tes deſirs !
» Du doux plaiſir, je ſens encor l'ivreſſe ;
» Mais j'ai ſeize ans : adieu tous les plaiſirs !

» Quoi ! vingt printems que toi-même as vu naître
» A tous les yeux n'ont fait que t'embellir !
» Moi, j'ai ſeize ans, je n'oſe plus paroître :
» Un an d'amour a donc pu me vieillir !

» Hier Damon, qui me pourſuit ſans ceſſe
» M'offroit un cœur tout prêt à s'enflammer ;
» Allez, lui dis-je, allez à la jeuneſſe :
» Moi, j'ai ſeize ans, on ne doit plus m'aimer.

» Mais non, cruel, reviens à ta Bergère :
» Reviens, pardonne à mes ſeize printems ;
» S'il faut quinze ans, perfide, pour te plaire,
» Viens, dans tes bras, j'aurai toujours quinze ans.

Par M. Grouvelle.

ADIEU

D'UN JEUNE AVOCAT A SA MUSE.

AIR : *Du Serin qui t'a fait envie.*

TOI, qui captivas ma jeuneſſe,
Objet de mes triſtes regrets !
Adieu, ma gentille maîtreſſe,
Je te quitte, hélas ! pour jamais.
Depuis trop long-tems en cachette,
Je venois te faire ma cour,
Thémis m'a vu, Thémis nous guette,
Pour nous ſéparer ſans retour.

Cette Thémis eſt mon épouſe,
J'en fis la folie un beau jour,
Et la chère Dame eſt jalouſe,
Même ſans connoître l'amour.
Pour moi ſans ceſſe elle eſt de glace,
Et blâme nos vives ardeurs ;
En m'accablant de ſa diſgrace,
Elle m'interdit tes faveurs.

Souvent, dans un froid tête-à-tête,
Tout le jour elle me tient là :
Ma femme eſt ſage, elle eſt honnête ;
Mais, eſt-ce donc tout que cela ?
D'une matrone reſpectable
Qu'elle ait les mœurs ; mais entre nous,
Elle devroit bien être aimable
Par procédé pour ſon époux.

Toi, dont la friponne de mine
Vaut mieux que ſes chaſtes appas ;
Quoique tu ſois un peu coquine,
Ma foi ! je ne m'en plaignois pas ;
Tout dans notre petit ménage
Alloit au gré de nos déſirs,
Et d'un grain de libertinage
Nous aſſaiſonnions nos plaiſirs.

Dans ta piquante étourderie,
Si quelquefois tu badinois,
Tu n'en étois que plus jolie,
De bon cœur je te pardonnois :
Mais bien loin de te faire grace,
D'autres prétendoient gauchement
Que tu leur faiſois la grimace,
Quand tu riois tout bonnement.

D'une ſi douce jouiſſance,
Si les inſtans ont été courts,
Je chanterai dans ton abſence
Les fruits de nos tendres amours.
Du plus auſtère mariage,
Egayant du moins les loiſirs,
Ils me rappelleront l'image
De leur mère & de mes plaiſirs.

En ſilence, loin de Madame,
Je pourrois bien t'entretenir;
Mais pour te moquer de ma femme,
Toi même irois l'en avertir.
Je te connois, quand tu veux rire,
Rien n'en impoſe à ton caquet;
En public tu viendrois redire
Ce que nous ferions en ſecret.

Mais tandis qu'ici je m'amuſe,
Ma femme qui me ſuit des yeux,
Peut-être en ce moment m'accuſe
De trop prolonger mes adieux.
Hélas ! d'un reſte de foibleſſe
Elle doit au moins m'excuſer :
On peut, en quittant ſa maitreſſe,
Lui donner encor un baiſer.

Par M. Perès d'Uxo.

A LA PRINCESSE DE ***

AIR : *De Joconde.*

DE plus d'une Divinité
J'adore en vous l'image ;
Vénus avoit moins de beauté,
Minerve étoit moins ſage :
L'Amour, timide & retenu,
Suit ſans ceſſe nos traces :
Vous faites aimer la vertu,
Et reſpecter les Graces.

VOLTAIRE.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES
CHANSONS
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ABANDONNANT votre patrie, 385
A ce Journal je m'intéreſſe, 129
A dix ans, une Fillette, 260
Affable, douce & complaiſante, 501
Agnès croyoit qu'à vingt ans, 71
Alain étoit indifférent, 331
A l'étonnement je me livre, 220
A Liſette diſoit Mendoce, 522
Amans des Beautés à deux yeux, 100
Ami Lecteur, dans la nature, 162
Amis, chantons, 93
Amis, il neige ſur nos têtes, 266
Ami, tel eſt notre deſtin, 307
Amitié, ta voix m'implore, 275

Amour, donne-moi le ſalaire, 341
Après bien des ſoins, bien des frais, 371
Avant tout, Lecteur, on ſaura, 157
Au bord d'une mer écumante, 109
Au matin, dans les prés de Flore. 201

B

BACCHUS, amis, vient d'ouvrir, 277
Beau Sexe, contre nous ſuſpends, 399
Beautés qui fuyez la licence, 381
Bien ſouvent on voit l'impoſture, 305
Blamez des femmes de notre âge, 391
Bon ſoir, ma jeune & belle amie. 406

C

CE fut au tems de la moiſſon, 269
C'eſt ainſi que la vérité, 242
C'eſt donc ici qu'elle demeure, 395
C'eſt un amour, 200
C'eſt une aumône dangereuſe, 188
Cet étang qui s'étend, 18
Cette figure m'importune, 375
Chacun a ſon goût qui le mène, 23
Ci gît un vieux Atrabilaire, 68
Clitandre avoit ſu m'enflammer, 73
Compagne tant chérie. 325

D

DAIMER jamais si je fais la folie, 329
D'aimer, un jour je pris la fantaisie, 31
Damon est verd, 315
Dans ce jour, que d'embrassemens, 55
Dans cette aimable solitude, 380
Dans de riches appartemens, 45
Dans l'âge d'aimer & de plaire, 51
Dans le cristal d'une eau claire. 37
Dans les champs de l'Amérique, 369
Dans un jardin, Fanchonnette, 292
De ce portrait infidèle, 308
De la gaité françoise, 263
De l'amour qui touche votre ame, 107
De Licidas on traduit le poéme, 153
De ma maîtresse qui pourroit peindre, 203
De plus d'une Divinité, 412
Depuis trois ans, 154
Des Bergères du hameau, 215
Des combats le Dieu redoutable, 405
Dès long-tems, Rose étoit cruelle, 239
Des mains du tendre Amour, 16
Des propos de ruelle, 147
De tous les Dieux que la Fable, 338
Du Dieu des vers, 283

Du Dieu qui fait que l'on ſoupire, 376
Du haut en bas, 73
Du Mardi-gras, 299
Du plus Innocent badinage. 114

E

ECOUTEZ l'aventure, 189
Elle eſt dangereuſe, elle eſt fine, 318
Elle eſt ſi belle, 43
En amour, ne jurons pas tant, 343
En dépit de votre argument, 132
Enfin je reſpire un moment, 92

F

FAUT-IL être trop volage, 206
Fille aimable d'un digne pere, 384

G

GÉNÉREUSE Liſette, 365
Gentille Boulangère, 249

H

HABILLER la Fable en Hiſtoire, 197
Hâtez-vous, ſortez de la ville. 289

I

Il eſt encore des Belles, 5
Il faut bien à la jeuneſſe, 180
Il faut dire en deux mots, 61
Il fut un tems, ô ma chère Glycère! 104
Iris, chacun admire, 91
Iris, d'un dévot caractère, 128
Iris, puiſez mieux dans nos cœurs. 317

J

J'ai cinquante ans, j'ai le deſir, 246
J'ai juré de t'être fidèle, 198
J'aime la parjure Aliſon, 241
J'ai voulu par prudence, 351
J'ai vu Liſe hier au ſoir, 113
J'applaudis à l'emploi nouveau, 77
Je chante une Louiſe, 139
Je chante une mortelle, 259
Je dis un jour à mon amie, 210
Je l'aime donc, cette belle Aſpaſie, 174
Je peindrois aſſez bien peut-être, 324
Je ſais bien que les deſtinées, 359
Je ſuis Fée, & je veux conter, 84
J'étois dans un lieu ſolitaire, 274
J'étois le plus joyeux naguere, 151

J'étois venu dans ce ſéjour, 347
Je vous donne avec grand plaiſir, 106
Jeune & belle Epouſée, 213
Jeunes Beautés qui faites taire. 95

L

LAISSONS en paix les Parlemens, 39
La jeune Iris, la fleur de nos campagnes, 221
L'amitié n'eſt pas facile, 353
L'Amour a le don d'émouvoir, 59
L'Amour eſt un vrai Braconnier, 183
L'Amour ſe plaît ſous le feuillage, 41
L'Amour ſeroit bon Procureur, 223
La petite Guillemette, 186
La tendre Aliſe déſolée, 27
Le Berger que je préfère, 377
Le bon Noé planta la vigne, 97
Le Diable emporte l'Angleterre, 49
Le feu que ton œil nous fait voir, 288
La jeune Hilas, la jeune Elmire, 163
Le jeune Roi d'Angleterre, 79
Le plaiſir à tous également, 357
Le Roi, c'eſt not' père à tous, 133
Les combats de la jeune Hortenſe, 103
Licidas contoit à Chloé. 141
L'inconſtance & l'artifice, 403

Life à quinze ans, 407
Life étoit belle & jeunette, 223
Life un jour disoit à sa mère, 373
Lorsque de Dieu la main féconde, 309
Lorsque d'un cœur l'amour est maitre, 33
Lorsque d'une voix douce & tendre, 390
Lorsque j'eus ma quinzième année, 75
Lorsqu'un seul jour. 149

M

MA Doris un jour s'égara, 167
Ma fille avec componction, 281
Malgré Rome & ses adhérens, 54
Maman toujours me répète, 271
Mars & l'Amour différemment, 236
Mes amis, j'ai soixante ans, 85
Mes promesses sont promptes, 227
Mon cher oiseau ne revient pas, 211
Mon cœur eut choisi Therpsicore. 237

N

NARGUE du temple de mémoire, 304
Ne déguisons point la tendresse, 184
Ne vous laissez jamais charmer, 355
Non, non, jamais on ne vous voit de même, 349
Non, rien n'est si beau que Sophie, 214
Nous sommes, hélas ! tous les deux. 323

O

O Dieu d'amour ! 393
O l'invention ſalutaire ! 379
O ma Philis, 205
On chante aſſez communément, 175
On dit, mais ce n'eſt qu'une fable, 312
On dit que le mariage, 243
On l'a dit, & je le répète, 295
On raconte qu'Himen un jour, 247
Oſer tout dire, oſer tout faire, 117
O toi qui n'eus jamais dû naître ! 261
O vous qui déſirez de plaire ! 63
Oui, je l'ai vu, cet enfant de Cythère, 321
Où l'on me verſe du bon vin, 213
Où vont ces fleurs. 338

P

PENDANT vingt ans, 297
Penſez-vous à tant de charmes, 35
Pour paſſer doucement la vie, 25
Pourquoi ſouffrir à vos genoux, 219
Pourquoi tant languir en amour, 199
Pour ſatisfaire à tous mes vœux, 8
Prenez, Aglaé, ce miroir, 284
Près de Daphnis, 368
Profitons de notre jeuneſſe. 363

Q

QUAND je ſuis avec mes amis, 335
Quand on eſt un benêt, 327
Qu'auprès d'un jeune-homme on étale, 13
Que chacun de nous ſe livre, 47
Que de beautés dans cette Ville, 209
Que Dieu m'accorde donc la grace, 57
Que faites-vous, jeune Beauté? 280
Que j'aime mon petit logis, 319
Que je paſſe d'heureux momens, 226
Que la fête de Marie, 88
Que l'hiſtoire ſur l'airain, 229
Quel homme c'eſt! quelle eſpèce, 44
Quels Démons agitent les airs, 289
Que Roſine eſt touchante & belle, 372
Que vous avez d'avantages, 253
Que vous poſſédez bien tous deux, 15
Qui pourſuit trois Belles ſouvent, 251
Qu'un autre dans des vers pompeux. 143

R

REDIS-LE moi, tu ne peux t'en défendre, 185
Rien ne manque à votre conquête, 76
Roſe eſt une bonne créature. 89

S

Sans vouloir trop chérir la vie, 137
Si j'avois la vivacité, 62
Si j'euſſe été maître du monde, 339
S'il n'eſt à table, 32
Si près de celle que j'adore, 9
Songe, Zulmis, à te défendre, 151
Sous un ſaule, dans la prairie, 333
Suivons de la nature, 345
Sur Clariſſe, ſur notre amie, 65
Sur la roſe, une jeune abeille, 22
Sur la terre, aux cieux & ſur l'onde, 150
Sur les bancs poudreux de l'école, 155
Sur un ſoupçon trop incertain. 217

T

Tenez, diſoit l'ardent Philène, 187
Te voir, t'aimer & t'en inſtruire, 293
Tircis & Célimène, 207
Toi qui captivas ma jeuneſſe, 409
Toujours, toujours, il eſt toujours le même, 255
Tous les cœurs vous rendent les armes, 168
Tout eſt charmant chez Aſpaſie, 115
Trouver reſpectable Thémire, 291
Tu jurois que l'Amour même. 146

Tu n'as nul reproche à me faire, 352
Tu plains mes jours, 267
Tu veux, dit-on, combler mes vœux. 383

U

UN Berger rencontra Liſette, 169
Une Maitreſſe qu'on eſtime, 105
Un jour l'Amour quittant ſa mère, 311
Un matin, je vis du hameau, 17
Un ſeul Amant eſt comme rien, 360
Un ſoir, le fils de Saturne, 301
Un tendre Amant. 232

V

VENEZ toucher vos quartiers, 179
Vénus apprenant que l'Amour, 285
Voici donc le ſéjour paiſible, 101
Voici le Dieu de l'éloquence, 136
Vos pleurs ont coulé ſur la tombe, 361
Votre gorge, Iris, vous occupe, 222
Vous aimez, je décide, 388
Vous en qui mon œil prévenu, 78
Vous qui toujours ſuivez mes traces, 1
Vous rêvez pendant tout le jour, 330
Vous vivrez, vous plairez, 53
Vous voilà donc, aimable Capitaine. 69

Fin de la Table.

6–

6–